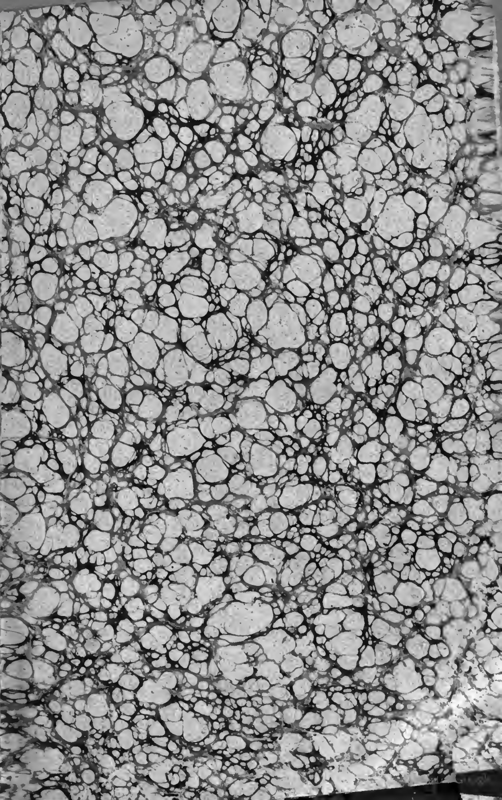


SI - PALLI
A



· BIBLIOTECA ·
· LVCCHESI · PALLI ·
Gr. Sala O. 1.
9 26 - VII · 7




Digitized by Google

VOYAGE AUX PYRÉNÉES



TABLEAUX

HISTORIQUES ET DESCRIPTIFS

DES

EAUX-BONNES

ET DES CURIOSITÉS ENVIRONNANTES

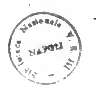
GUIDE DES MALADES ET DES VOYAGEURS QUI VISITENT CETTE CONTRÉE DES PYRÉNÉES

PAR L'ABBÉ ADOLPHE GUILHOU

Ancien professeur de Belles-Lettres

« *Ut Pictura Poesis.* — La Poésie est » comme la Peinture. » (*Ancienne maxime*).

« La Nature est le trône extérieur de la » magnificence divine : l'homme qui la » contemple et l'étudie s'élève par degrés au » trône intérieur de la Toute-Puissance. »
(BUFFON)

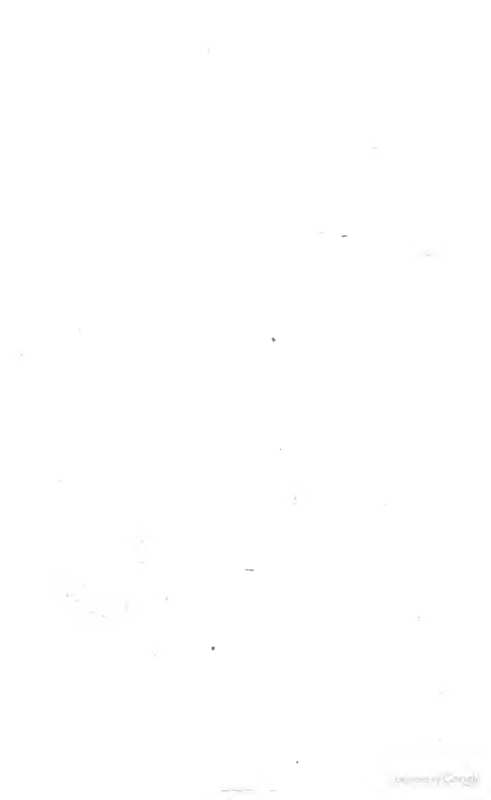


SE TROUVE

A CAHORS | AUX EAUX-BONNES
CHEZ TOUS LES LIBRAIRES | CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

CAHORS, IMPRIMERIE DE A. LAYTOU

1858



PROLOGUE

ENTRETIEN AVEC LE LECTEUR

1. — Occasion de cet ouvrage. — Son objet et son but

Au commencement de l'été de 1851, je quittai les montagnes du *Quercy*, cette antique et célèbre terre des chênes, pour aller au milieu des Pyrénées, demander aux sources bienfaisantes des *Eaux-Bonnes* un soulagement à mes souffrances. Je m'étais livré avec trop d'ardeur à l'enseignement de la jeunesse : atteint d'une bronchitte nerveuse, accompagnée fréquemment de crises spasmodiques, j'étais forcé, jeune encore, d'abandonner des fonctions qui faisaient mes délices. L'altération des organes de la voix et les prescriptions des médecins me commandaient le repos.

L'influence du traitement thermal et du climat vivifiant des Pyrénées produisit sur moi un effet merveilleux. L'irritation de la poitrine et du système nerveux s'était calmée, comme par enchantement. Il me semblait être revenu à une nouvelle vie. Le germe du mal existait cependant, mais ses funestes manifestations furent, dans la suite, beaucoup plus rares et moins fortes.

Je revins aux Eaux-Bonnes, en 1852, pour y passer une partie de l'été, et j'y éprouvai une amélioration encore plus sensible que la première fois. J'y ai fait encore tout récemment un troisième voyage, en 1857, et j'y ai puisé comme auparavant de nouvelles forces et une santé meilleure. — Si je n'ai pu parvenir à extirper jusques dans sa racine une maladie qui n'offre pas de danger, mais qu'il est fort difficile de dissiper entièrement, lorsqu'elle a passé à l'état chronique, j'ai du moins réussi à rendre cet ennemi plus traitable, et à pouvoir supporter, sans trop souffrir, ce triste compagnon de ma vie. Si, par un principe de prudence, je ne suis pas rentré dans l'attrayante, mais pénible carrière de l'enseignement, j'ai pu sans obstacle poursuivre, par une autre voie, ma destinée terrestre, en faisant quelque bien.

Pendant que j'étais aux Pyrénées pour me reposer et me distraire, je ne devais pas me livrer à de profondes études ; mais l'aspect imposant des beautés naturelles de ces lieux m'inspira un genre de travail, qui était pour moi un sujet de délassement et de plaisir, en même-temps qu'un aliment pour mon intelligence. Je consacrais une partie de mes journées à faire des promenades et des excursions, et puis je confiais au papier mes impressions, pour me rendre

compte à moi-même de ce que j'avais vu et admiré. C'est ainsi que me vint naturellement la pensée de composer l'ouvrage que je publie aujourd'hui.

Quelques auteurs, qui ont écrit sur les Pyrénées, en général, ou sur une partie des Pyrénées, ont eu occasion de parler des *Eaux-Bonnes*. Je n'irai certes pas prendre plaisir à faire la critique de leurs écrits, pour chercher à relever la supériorité du mien. C'est là une petite vanité d'auteur, beaucoup trop répandue, qui m'a toujours paru déplacée, et qui ne change rien en réalité au vrai mérite de chaque ouvrage. Les écrivains, sur ce point, doivent se taire, et c'est au public à prononcer. Mais en m'entretenant ici familièrement avec le lecteur, en lui faisant connaître à quelle occasion j'ai été amené à écrire ce volume, je dois aussi sans prétention et sans emphase lui en indiquer la nature et le but.

J'ai voulu remplir une lacune, en publiant un ouvrage, qui traite *spécialement* des *Eaux-Bonnes* et de toutes les excursions et curiosités remarquables, qui s'y rattachent naturellement. Une contrée, qui par ses eaux thermales vient de s'élever à un si haut degré de splendeur, et qui est une des plus fréquentées des Pyrénées, mérite bien qu'on en parle avec quelque étendue. Pour le point de vue, le plan et l'exécution, cet écrit diffère essentiellement de ceux qui ont déjà paru sur la contrée dont je m'occupe. Chaque auteur, d'après la nature de son intelligence, doit en écrivant suivre le goût qui lui est propre et l'inspiration qui le dirige. J'ose espérer que ce livre sera pour ceux qui le liront un guide intéressant, qui pourra tout à la fois les récréer et les

instruire, suivant le précepte d'Horace : « *Lectorem delec-* » *tando pariterque monendo....* » Ce n'est pas seulement pour ceux qui se rendront sur les lieux-mêmes, que ce livre est écrit : il est de nature à convenir à la plupart des lecteurs, en général, commo tout ouvrage de poésie et d'histoire.

Les pages, qui le composent, offrent une série de tableaux variés, où je me suis efforcé de présenter au lecteur les objets dont je parle, comme s'il les avait à découvert devant ses yeux. C'est un principe fondamental de l'art d'écrire, surtout pour le genre narratif et descriptif, de chercher à reproduire fidèlement la poésie de la nature, dans un style qui soit digne d'elle. La poésie est comme la peinture : « *Ut* » *Pictura Poesis.* » Pour tracer ces peintures, je me suis souvenu de ces paroles de l'harmonieux Fénélon, qui a su toujours si habilement, dans ses œuvres, joindre l'exemple au précepte : « Peindre, c'est non seulement dire les choses, » mais en représenter les circonstances d'un manière si vive, » si naturelle, que le lecteur s'imagine presque les voir. »

Ces tableaux sont réellement *historiques*, sous plusieurs rapports. J'y ai rattaché de temps en temps diverses notions historiques, tirées des faits humains proprement dits et des œuvres d'art, lorsque j'ai cru qu'elles pourraient offrir quelque intérêt. Je n'ai adopté que celles dont l'exactitude m'a paru reposer, soit sur les traditions du pays, soit sur des documents historiques, soit sur des monuments d'architecture. Et puis la peinture des lieux, des phénomènes naturels, des curiosités diverses.... c'est encore de l'histoire, histoire qui raconte, non des œuvres de l'homme, mais des œuvres de la nature.

Ce sont là les éléments divers qui forment la matière première de ce livre: ils appartiennent au domaine public, et chacun peut aller y puiser à son gré. Les idées et les sentiments qu'ils inspirent, le plan de l'ouvrage, l'ordre et l'enchaînement des pensées, la forme qu'elles revêtent, les ornements qui les décorent..... sont la création de l'auteur.

Ces tableaux appartiennent au genre *descriptif*. En plaçant ce mot dans le titre-même de l'ouvrage, j'ai eu pour but de mieux faire ressortir un des caractères frappants qui le distinguent. Les peintures qu'il renferme sont descriptives et elles doivent l'être. C'est par là que les pages des grands écrivains, — que nous devons tâcher de suivre au moins de loin, — nous apparaissent riches, fécondes, brillantes, naturelles, animées. C'est par là qu'on représente fidèlement les objets, avec tous leurs détails les plus intéressants, leurs couleurs les plus vives. Quand il s'agit surtout des tableaux du monde physique, avoir la prétention d'en faire connaître quelques-uns, sans essayer de les décrire, ce serait agir comme un peintre, qui se contenterait de jeter sur sa toile quelques traits rapidement esquissés des lieux et des personnages, n'offrant ainsi qu'une grossière ébauche sans coloris, sans lumière et sans ombres. Nous n'avons pas tous au même degré le sentiment de la poésie de la nature, ou de l'art. Ceux qui, un livre à la main, observent une curiosité naturelle ou artistique, éprouvent un doux plaisir à la trouver habilement décrite. Ils y découvrent souvent des beautés qu'ils n'auraient pas remarquées eux-mêmes; ils sentent se réveiller des idées qu'ils n'auraient pas eues, des émotions qui seraient restées en germe dans leur cœur. C'est

ce qui fait que les œuvres des poètes et des historiens nous plaisent et nous charment.

Quand le poète inspiré compose ses tableaux, sous l'influence de son imagination exaltée, il ne se borne pas à copier la nature; il l'imite et l'embellit encore. Ce n'était pas ainsi que je devais tracer mes tableaux : poète-historien, il ne m'était pas permis de m'élancer dans le monde des fictions... Je n'ai voulu rien ajouter à la réalité; je n'ai cherché qu'à la montrer dans sa pure et vraie beauté. J'ai essayé d'écrire au souffle de cette poésie simple et grave, que la nature inspire et qui doit retracer la nature elle-même, avec ce qu'elle a de plus séduisant dans ses images, de plus mélodieux dans ses harmonies, de plus brillant dans ses couleurs, de plus délicieux dans les sentiments qu'elle provoque.

2.—Caractère moral de ces tableaux : — Poésie des montagnes ; Élévation de l'âme par la vue des beautés naturelles.

Plusieurs parties de cet ouvrage sont marquées d'un caractère moral et religieux, qui peut frapper les cœurs sensibles d'une douce et respectueuse émotion. Les pages, qui reproduisent ou rappellent les magnifiques scènes de la nature, que l'on admire aux Pyrénées, ont pour effet de dominer l'âme, de l'épurer, de l'agrandir et de l'élever à la contemplation de la sereine majesté de Dieu, suivant ces

profondes paroles de Buffon, le grand peintre des merveilles de la création :

« La Nature est le trône extérieur de la magnificence » divine : l'homme qui la contemple et l'étudie s'élève par » degrés au trône intérieur de la Toute-Puissance. »

Les voyageurs qui arrivent aux Pyrénées, comme ceux qui visitent d'autres grandes chaînes de montagnes, pour peu que leur âme soit ardente et accessible au sentiment du beau, se sentent portés à observer, à méditer, à rêver. L'imagination se complait et s'enivre dans les ineffables ravissements de cette poésie naturelle et divine, qui ruisselle à flots purs des cimes les plus aériennes des monts, jusqu'au fond des vallées.

La vraie poésie, en effet, considérée dans son essence et dans sa source, — telle que les poètes l'ont comprise, telle qu'elle est en réalité, — c'est l'éternel spectacle des beautés divines, se réflétant et se renouvelant incessamment dans les merveilleux phénomènes du monde, pour apprendre aux créatures intelligentes à s'élever toujours par les pensées et les sentiments, par une vie de plus en plus pure, vers le principe infini de la vie véritable, dont l'existence rapide de l'homme ici bas n'est qu'un faible écoulement.

C'est là le fleuve intarissable de la poésie, dont les eaux toujours anciennes et toujours nouvelles alimentent les productions des hommes de génie : leurs œuvres ne sont qu'une imitation plus ou moins imparfaite des beautés qui les frappent dans le grand livre de l'univers.

La poésie rayonne en traits de feu au sein du firmament, cet océan de l'espace sans fin, où la main du Créateur a jeté

des myriades de mondes, mystérieux soleils de sa gloire.

Elle se révèle profonde et sublime dans le vaste océan des mers, ce miroir resplendissant de la grandeur de Dieu, où l'homme, stupéfait et ravi d'admiration, tente, mais en vain, de mesurer du regard les incommensurables champs de ses espaces.

Elle étincelle sur tous les points de la terre, cette passagère habitation de l'homme, où la scène change à chaque instant par le prodigieux renouvellement de sa verdure, de ses fleurs et de ses fruits, par le perpétuel mouvement et l'infinie variété des êtres, qui se meuvent à sa surface, ou dans ce limpide éther qui l'enveloppe comme d'une mer d'azur.

Mais cette poésie éclate surtout, avec un caractère particulier de pieux recueillement et de haute majesté, au milieu des grandes chaînes de montagnes, ces gigantesques pyramides du globe, dont les flèches élancées semblent se confondre avec le ciel, pour donner à l'homme la pensée de l'infini et l'élever vers Dieu. C'est là que, dégagées des bruits des sociétés humaines, les âmes un peu cultivées, qui savent penser et sentir, sont naturellement dominées par une force inconnue, qui les tient dans l'extase d'un religieux étonnement.

Un des plus grands poètes des temps modernes, dont les œuvres réflètent avec tant de splendeur les magnificences de la nature, a proclamé, plus d'une fois, dans ses écrits, la pieuse et touchante influence des montagnes pour porter l'homme au sentiment de l'infini : « Il y a, dit-il, un aimant de l'âme » dans les montagnes. Je me suis souvent demandé pourquoi » et je crois que cela tient à ce qu'elles sont moins terre que

» les vallées et les plaines, plus isolées de l'espace, plus » noyées dans le firmament, plus vierges de l'homme, de ses » cités, de ses bruits, de ses routes, de ses œuvres, plus » abritées par leur élévation de ses fumées et de ses passions. » Quand on bâtit par la pensée un asile de félicité......, ou » de prière, c'est toujours sur les montagnes qu'on en choisit » le site. » (Lamartine : *Nouveau voyage en Orient.*)

Cette rêveuse et douce élévation de l'âme, produite par la perspective des hautes montagnes, la plupart l'éprouvent, à des degrés divers, en visitant les Pyrénées et particulièrement la contrée des Eaux-Bonnes, si riche de phénomènes naturels et de contrastes. — Il se trouve quelquefois des hommes au cœur froid, à l'âme desséchée par les intérêts matériels, qui restent insensibles devant les grandeurs de ce monde visible. Ils n'y distinguent que des rochers, des terres, des plantes, des eaux...... et rien de plus. Leur imagination glacée ne saurait s'élever dans les sublimes régions du beau. Mais les âmes pures et sensibles, qui ont conservé et perfectionné en elles les rayonnements de leur céleste origine, tout leur parle, les instruit et leur inspire de suaves émotions sur ce théâtre grandiose des montagnes, où le regard étonné, — à mesure qu'on multiplie ses promenades, — passe de scène en scène, de décoration en décoration, admirant des curiosités toujours nouvelles et toujours variées......

Les pics décharnés qui bravent la foudre, les neiges et les glaciers qui couronnent les plateaux des plus hautes montagnes, les flancs âpres et nus, les riantes pelouses, les rochers gigantesques, les gracieuses collines, la sombre verdure des bois, les gorges sauvages, les fertiles vallons, les préci-

pices béants, les grottes profondes, les torrents qui bouillonnent, les cascades qui mugissent, les sources qui jaillissent, les ruisseaux qui murmurent, le vent qui gémit, la brise qui soupire, les oiseaux qui chantent, ou planent dans les airs, les troupeaux qui bondissent, les brouillards qui ondulent, les nuages qui courent, le soleil qui éclaire ces phénomènes et les colore de mille nuances : toutes ces beautés et tant d'autres, qui se succèdent sans interruption, forment un concert d'une sublime et touchante harmonie, qui impressionne tous les sens et pénètre l'âme, en la tenant sous l'empire d'un charme irrésistible.

Frappé de ces beautés majestueuses et le cœur ému par tant de scènes ravissantes, j'ai essayé d'en peindre quelques unes dans les tableaux que je présente à ceux qui les admireront après moi, et pour en donner une idée à ceux qui, sans quitter leur pays, voudront les contempler de loin et en image.

Malades et voyageurs, qui visiterez la contrée que je décris, vous à qui je m'adresse plus particulièrement dans les pages que je livre au public, — je vous offre ce petit volume. — Puisse-t-il vous délasser, comme une ombre hospitalière réjouit le voyageur, après une longue course, sous les rayons brûlants de l'été! Puisse-t-il vous sourire, comme un beau soleil qui se lève dans un ciel d'azur, ou qui se couche mélancolique et pur dans un nuage d'or !

Heureux si je puis procurer quelque plaisir à ceux qui me liront et réveiller dans leur âme quelques délicieuses émotions ! Ce sera ma plus douce récompense.

I

PAU

OU L'AVANT-POSTE DES EAUX-BONNES

Aspect général

Entre Tarbes et Bayonne, sur la rive droite du Gave, au pied de l'immense chaîne des monts Pyrénéens, repose délicieusement, penchée sur deux collines, la riante et gracieuse ville de Pau. Capitale de l'ancien Béarn, berceau d'Henri IV, elle est heureuse et fière de rappeler partout, par ses traditions et ses monuments, les souvenirs de son héros. Sa situation géographique, le Gave qui baigne ses murs et murmure en courant la mélodieuse harmonie de ses flots, l'imposante scène des Pyrénées, déroulant dans le lointain leurs formes innombrables, leur manteau de verdure et leur diadème de neige, les sites ravissants qui décorent les alentours de la

ville, son air vivifiant, son soleil chaud, le ciel d'azur qui la couronne : ces beautés et ces avantages réunis en rendent le séjour toujours agréable aux étrangers, et l'ont fait surnommer à juste titre la capitale des Eaux thermales du midi de la France. (*)

Voyageurs, qui allez aux Eaux-Bonnes, ou aux autres sources bienfaisantes qui coulent du versant occidental des Pyrénées, et vous qui allez en touristes visiter ces sublimes montagnes, c'est à Pau que vous ferez votre dernière halte, avant de toucher au terme de votre voyage. Pour vous délasser des fatigues d'une longue course en voiture, arrêtez-vous dans cette heureuse cité et prenez-y quelques jours de repos. Le doux climat de ce pays et la contemplation des beautés qu'il renferme vous procureront un bien-être sensible, qui sera la meilleure préparation au traitement thermal que vont suivre plusieurs d'entre vous, pendant quelques semaines. Et quand vous descendrez des montagnes, pour regagner le foyer de la famille, il sera utile à tous, nécessaire à plusieurs de séjourner encore dans cette ville, pour ne pas troubler, ou altérer par un voyage trop précipité les effets des eaux thermales. Plusieurs malades recevront même de leur médecin l'ordre ou le conseil de passer l'hiver à Pau, pour y attendre la nouvelle saison des eaux et demander à l'air pur de ces lieux un soulagement curatif, que ne pourrait obtenir seul le traitement des sources chaudes. (**)

(*) Pau, chef-lieu du département des Basses-Pyrénées, est peuplée de 18 à 20,000 habitants.

(**) Voir un ouvrage ayant pour titre : *De l'Influence curative du climat de Pau.....*, etc....., par M. A. Taylor, dr. médecin.

A la vue de ce brillant réseau de neige et de glacé, qui s'étend à perte de vue sur toutes les cimes des Pyrénées, et que le plus ardent soleil d'été ne fait jamais disparaître, vous penserez, peut-être, en arrivant à Pau, que vous allez habiter une région sombre et froide. Hâtez-vous de dissiper vos craintes. Abritée contre les vents rapides du midi par un rempart gigantesque de montagnes, encadrée de coteaux enchanteurs, assise aux bords de son Gave, sous son ciel bleu, cette cité se dresse, majestueuse comme une reine, dans une oasis de verdure, au sein d'une atmosphère ordinairement tiède et sereine. Moins embaumé, moins enivrant que les climats de l'Italie, de la Grèce ou de l'Ionie, le climat de Pau est plus fortifiant et plus salubre : généralement doux en hiver, il est rafraîchi, durant les grandes chaleurs, par les brises légères qui descendent de la région des neiges. Ces précieux avantages exercent naturellement une heureuse influence sur la santé des habitants de cette belle contrée. Les épidémies, avec leur lugubre cortége, n'osent jamais approcher de ces lieux, et l'on y trouve plus fréquemment qu'ailleurs d'étonnants exemples de longévité. La renommée a fait connaître à l'Europe les bienfaits climatériques de ce petit coin de terre, favorisé du ciel, et, chaque année, de nouveaux et nombreux étrangers viennent demander l'hospitalité à ce charmant éden des Pyrénées.

Indépendamment de ses alentours, si variés et si attrayants pour l'œil observateur qui les contemple, l'emplacement topographique de cette cité lui donne un aspect gracieux et pittoresque. Elle est bâtie en amphithéâtre sur les plateaux et les derniers penchants de deux petites collines, qu'un léger

pli du terrain sépare, et qui vont, s'abaissant et s'effaçant peu à peu, du côté du couchant. Dans la partie orientale de la ville, où l'enfoncement du milieu est plus étroit et moins profond, on va horizontalement d'un plateau à l'autre par quelques passages élégants, construits en forme de ponts et dominant des jardins. Du côté opposé, tous les versants des deux collines sont occupés par des maisons, habilement étagées, et l'on descend dans les parties les plus basses de la ville, par des rues à pente rapide, dont quelques-unes, disposées en gradins, forment de véritables escaliers.

La ville de Pau offre de quoi intéresser les visiteurs par ses divers monuments, par ses promenades, par les excursions qu'on peut faire dans la splendide contrée qui l'environne. En voici le tableau rapidement esquissé.

Château d'Henri IV.

Il est un monument, qui domine la cité et qui frappe avant tout les regards; c'est le château d'Henri IV, palais des anciens souverains du Béarn et que le plus illustre de ses hôtes a couronné d'une nouvelle auréole, en le décorant de son nom immortel. Construit, agrandi, embelli et restauré à diverses époques, cet édifice a, comme les peuples, traversé plusieurs phases et subi plusieurs révolutions. Gaston-Phébus, vicomte de Béarn, le héros de ce pays, au 14e siècle, est cité par l'histoire, et d'après une inscription qui existe encore, comme le plus célèbre des fondateurs de ce petit palais de la

cour béarnaise : mais le style de l'architecture annonce qu'on a beaucoup ajouté après lui. Dans ces dernières années, le gouvernement de Louis-Philippe y fit exécuter de remarquables travaux de restauration et d'embellissement.

La colline méridionale, que baigne le Gave, et sur laquelle est assise la moitié de la ville, dessine à ses derniers confins, du côté du couchant, la vaste plate-forme d'un rocher. C'est sur ce piédestal, que le château d'Henri IV élève gracieusement ses tours et ses tourelles, au-dessus de l'éternelle verdure de ses parterres, de ses jardins et de son parc. Au pied de ses murs, une terrasse ombragée l'enveloppe comme d'un rempart. On y entre de plein pied, du côté du levant, en passant sur un arceau qui surmonte la terrasse, et l'on arrive dans une vaste cour intérieure, qui sépare les quatre ailes de l'édifice.

La visite de ce monument offre quelque intérêt par les curiosités qu'il possède et les souvenirs historiques qu'il réveille. On y admire ses élégantes sculptures, tant anciennes que modernes, ses riches tapisseries, sa chapelle et ses vitraux, sa précieuse collection de meubles antiques. On éprouve encore quelque plaisir à visiter ces monuments d'un autre âge, ces vestiges des royautés écroulées. On s'arrête surtout, avec une vive surprise, devant le lit où naquit Henri IV et la grande coquille de tortue, qui lui servit de berceau. Près de là, dans la même salle, le guide vous montre un lit funèbre, qu'on a transporté du Louvre en ce lieu, comme pour rapprocher le cercueil du berceau de ce grand homme : c'est le lit où reposa le cadavre sanglant du héros béarnais, quand le poignard de Ravaillac eut percé le cœur du

plus populaire de nos rois. A la vue d'un lit de mort, placé en face d'un berceau, au souvenir d'un homme qui fut si grand et qui périt d'une mort si tragique, le cœur involontairement se serre et l'on sent passer dans son âme un frisson d'une indicible tristesse : on gémit sur la destinée de l'homme, dont la vie n'est qu'un passage plus ou moins bruyant entre deux abîmes mystérieux, la naissance et la mort!....

Étrange vicissitude des choses humaines, ce palais qui a donné le jour à des rois, qui a vu passer tant de grandeur et tant de gloire, a retenu captif, dans ces derniers temps, le défenseur malheureux d'un peuple vaincu, le valeureux Abd-el-Kader!

Pour faire trêve aux émotions mélancoliques, que réveille, dans les âmes contemplatives, la vue de ces vains souvenirs des choses d'ici bas, allez-vous délasser un instant sur le balcon du château, pour y jouir, en face des œuvres de Dieu, du ravissant spectacle que le regard embrasse dans le magique tableau qui se déroule au midi de la cité. Si vous voulez voir s'étendre et s'embellir ce solennel tableau, dont vous n'avez mesuré qu'une partie, faites-vous conduire au point culminant du château, sur la petite terrasse de la tour de Gaston, et votre regard, plongeant dans un cercle immense, s'égarera, s'épanouira de site en site, d'horizon en horizon, au sein de ce miroir terrestre de la beauté divine.

Monuments et curiosités diverses.

L'ancienne capitale du Béarn, quoique peu étendue, renferme un assez grand nombre de monuments, d'éta-

blissements et divers objets de curiosité. Au point de vue de l'art, les uns sont remarquables, les autres ordinaires; mais ils méritent d'être visités et peuvent être à la fois, pour les esprits observateurs, un sujet d'instruction et de délassement.

Les édifices religieux de cette ville, qui, parmi les monuments de ce genre, ne sauraient occuper qu'un rang secondaire par l'état de leur architecture, sont : — l'église de *St-Martin*, dont un des tableaux, *la Résurrection du Christ*, est l'œuvre d'un peintre célèbre, *Eugène Devéria*; — celle de *St-Jacques*, dont les peintures du dôme sont d'un travail assez remarquable; — celle de *St-Louis de Gonzague*, qui fait partie du lycée; — les murs inachevés et depuis longtemps construits de l'église qu'on devait dédier à *St-Louis*, et qu'au premier aspect, à la couleur sombre de ses murs, on prendrait pour une ruine; — la chapelle du couvent des *Ursulines*; — le *Temple protestant*.

Parmi les monuments de l'administration civile, on distingue : la *Préfecture*, avec ses précieuses archives, contenant de curieux documents historiques; — les salles de la *Mairie*, situées à la *Halle-Neuve*, depuis qu'on a démoli l'ancien *Hôtel-de-Ville*, pour faire de son emplacement l'avenue du nouveau palais de justice.

Pour l'administration judiciaire, il y a : le *Vieux Palais de Justice*, où tenait ses séances le parlement de Navarre; — le *Nouveau Palais de Justice*, élégant et grandiose monument; — la Maison de *Détention*, formée de l'hôtel de l'ancienne famille *Gassion*.

Pour l'administration militaire, on trouve la *Caserne*,

étalant son immense façade au-devant d'une belle place d'armes, en face d'une promenade formée d'un grand tapis de gazon, encadré de quelques rangées d'arbres.

Au nombre des établissements de bienfaisance sont : — l'*Hospice civil et militaire;* — la maison des *Aliénés*, pouvant rivaliser avec les plus beaux édifices de ce genre.

L'instruction publique vous offre à visiter : — le *Lycée*, ancien couvent des Bénédictins, digne, sous plusieurs rapports, de fixer l'attention des observateurs ; — deux autres établissements d'instruction secondaire, l'*Institut Henri IV*, et l'institution de M. *Badé;* — le bel édifice destiné à l'école *Normale* et aux écoles communales ;—la maison d'éducation du couvent des *Ursulines ;* — plusieurs autres maisons d'instruction primaire pour les enfants des deux sexes.

Parmi les curiosités de la science proprement dite, on visitera avec intérêt : le *Musée* d'histoire naturelle, situé à la Halle-Neuve ; — la *Bibliothèque*, placée dans le même édifice et riche de 18,000 volumes ; — quelques belles librairies et imprimeries, où l'on pourra se procurer, pour l'étude des Pyrénées, des ouvrages, des cartes et des tableaux en tout genre.

Parmi les établissements récréatifs, on peut citer : le *Cercle Béarnais* (dans les salons de la Halle), et le *Cercle Henri IV* (Place Nationale) ; — la *Salle de Spectacle* (Place Grammont); le *Casino* (salons de la Halle).

Aux amateurs de fleurs et de botanique, la ville de Pau offre quelques jardins d'agrément, dont les propriétaires seront heureux de montrer aux visiteurs les magnifiques collections de plantes et de fleurs. — Il y a aussi des mar-

chands fleuristes et pépiniéristes, possédant des assortiments riches et variés.

L'industrie et le commerce, quoique peu développés, présentent pourtant, pour quelques branches, des curiosités et des productions remarquables : les fabriques de linge du Béarn ; une fabrique de chocolat et une de stéarine ; divers magasins, où l'on voit de brillants étalages de soieries et de nouveautés et surtout de ces laines si blanches et si moelleuses des Pyrénées et d'Espagne.

Pour couronner cette liste des principales curiosités de la cité béarnaise, il faut signaler un monument d'un autre ordre, digne d'attirer l'attention des cœurs patriotes, c'est la maison où naquit *Bernadotte*, ce soldat heureux, sorti des rangs du peuple, qui devint roi de Suède, et qui seul, de tant de souverains élevés par la fortune des combats, durant la période napoléonienne, a su se maintenir et mourir sur le trône. Mais, ô fatale instabilité de la gloire humaine ! qui croirait que le voyageur est obligé aujourd'hui de chercher, d'apprécier et d'hésiter, pour découvrir le véritable berceau de Bernadotte ? Deux maisons de la rue du *Tran* se disputent l'honneur d'avoir vu naître ce héros. Il peut être intéressant pour plusieurs étrangers d'étudier et de résoudre cette question historique et archéologique.

Promenades.

Voulez-vous vous promener à pas lents, ou vous reposer,

sous de frais ombrages, sans avoir besoin d'aller courir au loin? Quelques promenades rapprochées vous permettront de varier les lieux de vos récréations.

Les alentours du château vous offrent des sites délicieux, ayant chacun un caractère propre et des agréments particuliers. D'abord, c'est la *terrasse du château*, semblable à un balcon ombragé. Puis, au-dessous, s'étend la *Basse-Plante*, charmante pelouse, voilée de grands arbres, formée d'une partie des anciens jardins du château, auquel elle se rattache par un pont d'une élégante architecture. Elle est ainsi nommée, par opposition à une autre promenade appelée la *Haute-Plante*, grande plate-forme veloutée de gazon, qui sert d'avenue à la caserne.

Près de la *Basse-Plante*, s'allonge, à l'ouest de la ville, la magnifique promenade du *Parc*. C'est celle que l'on fréquente préférablement, aux heures les plus chaudes du jour, pour y chercher un abri contre les rayons ardents du soleil. On se promène, avec ravissement, dans les allées qui serpentent à travers les monticules, sous l'ombrage des ormes et des chênes séculaires. On y respire, avec un plaisir ineffable, l'air limpide et pur qui descend des montagnes. Si l'on va s'asseoir sur des bancs de verdure ou de bois peint, dans la partie la plus élevée du parc qui borde le Gave, on y éprouve de suaves émotions, tantôt en contemplant la riche verdure des coteaux voisins, où l'on voit blanchir çà et là de nombreuses *villas*, à travers le feuillage des bosquets, — tantôt en laissant plonger le regard dans cette immense chaîne des Pyrénées, que couronne une neige éternelle, et dont les têtes superbes et les dentelures innombrables se découpent dans l'azur du ciel.

Dans la partie méridionale de la ville, il est une autre promenade fort belle, la *Place Nationale*, qui se dresse aplanie en terrasse et offre un coup d'œil majestueux et ravissant. On s'y complait à voir arriver de loin, entre ses délicieux rivages, ce Gave impétueux, merveilleux écoulement des neiges et des glaciers du mont *Marboré*, où il forme, à son origine, l'étonnante cascade de *Gavarnie*, de 1,200 pieds de hauteur, la plus élevée qui existe en Europe. — Cette promenade est ornée d'un beau chef-d'œuvre d'art; c'est une statue d'Henri IV, sculptée par *Raggi*, dressée sur un piédestal, dont les bas-reliefs représentent quelques scènes de la vie du héros Béarnais.

Au-dessous de la *Place nationale*, un petit canal, rameau du Gave, est ombragé d'un bois touffu, appelé le *Bois-Louis*, qui peut prendre rang parmi les promenades de Pau.

Excursions.

Voulez-vous faire quelques excursions aux alentours de la ville? Dans toutes les directions, vous trouverez de beaux sites et des curiosités intéressantes.

Si vous allez vers le nord, en suivant la route de Bordeaux, vos regards s'étendront sur d'immenses plaines, qui n'étaient autrefois que des landes incultes et qui sont aujourd'hui, en grande partie, livrées à la culture. Des maisons de campagne, disséminées de distance en distance, coupent un peu la monotonie du coup d'œil sur cette route aux aspects peu variés. Dans cette excursion, vous aurez à visiter : (à

1 kilomètre de Pau, à gauche) la *villa San Miniato*, appartenant à Miss Fitz-Gérald, qui vous laissera volontiers admirer ses serres, ses jardins et sa belle collection de tableaux; — plus loin *(à 5 kilomètres, à droite)*, les vastes pelouses de l'*Hippodrome*, où ont lieu, chaque année, des courses très brillantes.

Du côté du couchant, la route de Bayonne vous offre une contrée plus accidentée, plus pittoresque, plus ombragée, plus fertile. Au delà du parc, se présente bientôt le village de Billères *(à 2 kilomètres, à droite)*, où vous devez naturellement vous arrêter, pour aller faire une visite sentimentale à la maison de la famille *Lassansaa*, où fut allaité Henri IV. Ce n'est plus sans doute la maison primitive; mais celle qui existe a été bâtie sur l'emplacement de l'ancienne, à l'extrémité d'un jardin, au pied d'un petit coteau couvert de vignes. Sur le mur de la cheminée de la chambre principale on lit cette inscription, en patois béarnais : « *Aci quey la maïsou, oun sey neurrit Henri quoate. — Bibo lou Rey.* » — Près de là, est le lit en bois sculpté qui fut donné à la mère nourricière du jeune prince. On vous montrera aussi le bâton dont se servit le frère de lait d'Henri IV, lorsqu'il alla lui faire une visite, à Paris, amenant un âne chargé de diverses productions du pays, qu'il lui apportait en présent, — légende devenue populaire, comme tant d'autres qui se rapportent à la vie du Béarnais. — En continuant de suivre la route de Bayonne, on trouve *Lescar (à 7 kilomètres, sur la droite)*, petite ville jadis importante, ancien siége d'évêché, possédant encore quelques curieux monuments.

Si vous vous dirigez vers le sud-est, sur la rive droite du Gave, en parcourant la route de Cauterets et de Baréges, des agréments nombreux vous y attendent. Partout vous admirez cette verdoyante vallée Gave, peuplée de nombreux villages, qu'on a surnommée le *Jardin du Béarn*. Pour les curiosités historiques et artistiques, cette vallée vous présente : — *à votre gauche*, le charmant château de *Bizanos (à 2 kilomètres)*, placé sur une éminence, dans un site enchanteur; — les ruines d'un *camp romain (à 4 kilomètres)*, lieu parfaitement choisi pour observer au loin; — l'ancienne route que suivait le prince béarnais, pour aller à son château de *Coarraze*, et qui s'appelle encore le *chemin d'Henri IV*; — *Coarraze (à 19 kilomètres)*, avec son beau château moderne, qui ne conserve plus qu'une tour et le portail du vieux castel, où Henri IV passa une partie de son enfance; — à votre droite, la riante ville de *Nay (à 17 kilomètres)*, célèbre par ses manufactures et ses usines, — la petite ville de Lestelle *(à 24 kilomètres)*, près de laquelle est *Bétharram*, pélerinage renommé, qui vous offre à visiter sa chapelle et son calvaire, et, près de là, une des plus belles grottes des Pyrénées.

En revenant par la rive gauche, la véritable route de *Nay*, vous verrez les beautés de l'autre partie de la vallée du Gave, et, en face de Pau, vous aurez à explorer le château de *Gélos* et son *Haras* : on vous y dira que l'empereur Napoléon y fit un séjour de vingt-quatre heures, en 1808, et qu'en reconnaissance de l'hospitalité qu'il y reçut, il le dota d'un haras.

Si vous aimez les sites gracieux, les lieux ombragés, si vous prenez plaisir à voir une vigoureuse végétation et la

nature embellie par la main de l'homme, — l'aspect de ces collines de *Jurançon*, de *Gélos* et de *Gan*, qui sont là tout près de Pau et forment les gradins inférieurs des Pyrénées, vous a sans doute inspiré le désir de les visiter. Vous pourrez facilement les parcourir à pied ou à cheval. Les nombreuses maisons de plaisance, — qui se penchent à l'ombre de leurs bosquets, au milieu de leurs prairies et de leurs vignes, — vous fourniront l'occasion de faire de délicieuses promenades.

II

LA ROUTE DES EAUX-BONNES

(De Pau aux Eaux-Bonnes : — 42 kilomètres.)

Avant de partir de Pau, pour aller aux Eaux-Bonnes, en présence de ce merveilleux panorama de montagnes qui attirent et charment le regard, vous avez dû naturellement y chercher des yeux le site de la source à laquelle vous allez demander la santé. Au sud de la cité béarnaise, par delà ces coteaux verdoyants, qu'on ne peut se lasser d'admirer, entre les cimes sombres et nues de quelques monts gigantesques, sous le voile neigeux qui les couronne, on a pu facilement vous faire distinguer dans le lointain l'endroit où se cache, dans un pli des Pyrénées, la gorge des Eaux-Bonnes, sur laquelle pyramide, élancée en colonne, la tête superbe du pic du *Ger*.

Vous allez donc pénétrer dans les vastes flancs de cette grandiose chaîne de montagnes, dont l'œil ne peut mesurer l'immensité, et dont les pics, les cimes, les mamelons, les pentes, les vallées, los gorges, les vallons, avec leurs mille formes, leurs mille variétés, leurs mille nuances, composent les anneaux innombrables. A l'entrée de la péninsule Hispanique, depuis la Méditerranée jusqu'à l'Océan, la main du Créateur a jeté là cette grande protubérance du globe, énorme charpente de terre et de granit, large de plus de trente lieues, placée comme un rempart indestructible entre la France et l'Espagne, appartenant par moitié à chacune de ces deux nations.

Une distance de dix à onze lieues vous sépare encore de la source bienfaisante que vous cherchez. Que le premier aspect des lieux ne vous fasse pas croire que vous aurez à exécuter une rude et périlleuse ascension. Vous vous y rendrez facilement en voiture, par une belle route, dont la pente est généralement insensible et douce, en parcourant de riants vallons, de fertiles vallées, où l'on voit blanchir un grand nombre de hameaux, de villages et de bourgs, dont la plupart offrent quelque curiosité intéressante, ou réveillent quelque souvenir historique. Partout votre vue sera frappée par la variété des sites, par l'aspect tantôt gracieux, tantôt grave, tantôt sauvage des beautés de ces lieux.

De Pau à Gan (8 kilomètres).

En sortant de l'ancienne capitale du Béarn, vous passez

sous une des arcades du pont qui unit le château d'Henri IV à son beau parc, et vous parcourez encore d'un coup d'œil rapide ce vieux monument des monarchies déchues et les frais ombrages qui l'entourent.

Bientôt vous arrivez aux bords du Gave, que vous franchissez sur le pont de *Jurançon*, étendant gracieusement ses sept arcades à plein cintre sur cette rivière capricieuse, qui promène en sautillant ses ondes murmurantes. Construit, il y a déjà un siècle, ce pont a été récemment élargi de corniches en fer qui forment les trottoirs. — Un peu plus haut, apparaissent les restes grisâtres des piles de l'ancien pont, élevant encore au-dessus des eaux leurs tronçons mutilés.

A partir du pont, s'étendent, en forme de rue, deux rangées de maisons, composant le faubourg de Jurançon, qui dépend de la commune de ce nom, dont le chef-lieu est un peu plus loin dans la plaine. — Après les dernières maisons de gauche, ce carrefour, planté de quelques arbres, à côté d'une croix, c'est le lieu appelé *la Croix du Prince*, en souvenir du roi Louis XIII, qui, passant en cet endroit, dit la tradition, s'y arrêta pour s'agenouiller devant un signe de la foi chrétienne. — Du même côté, cette élégante maison, qui borde la route et que distinguent deux tourelles, c'est la propriété du baron Bernadotte, parent du roi de Suède.

Un peu au delà, la route passe sur un pont, nommé le *Pont d'Oli*, jeté sur le *Néez*, charmant ruisseau, dont le cours récréatif charmera longtemps votre vue, et qui, ailleurs, rapide et sémillant, traîne ici avec lenteur le miroir poli de ses eaux, qui semblent dormir dans leur lit et ont l'appa-

rence d'un lac d'huile. *(Pont d'Oli*, ou *Pont de l'Huile*, *en patois béarnais).*

A quelques pas plus loin (après le 2e kilomètre, sur la gauche), une curiosité archéologique se présente : c'est une *mosaïque romaine*, nouvellement mise à jour aux frais d'un anglais, grand amateur d'antiquités, M. Baring-Gould. — Ces vieilles mosaïques, dont on trouve encore tant de vestiges sur le sol de la France, sont comme les ruines séculaires de cette majestueuse architecture du peuple romain, qui, au temps de sa domination sur notre patrie, y multipliait, comme ailleurs, les grandioses monuments qui correspondaient à l'antique civilisation païenne, des temples, des cirques, des bains...

Vous avez déjà laissé à votre droite les coteaux de *Jurançon* si fertiles en vin, et où se trouve ce célèbre vignoble de *Gaye*, autour duquel, dit la légende, les anciens souverains du Béarn faisaient placer des sentinelles, pour en garder les fruits, dont le nectar privilégié était réservé pour la table des princes. Vous avez dépassé, à votre gauche, les coteaux de *Gélos*, sur la crête desquels passait l'ancien chemin des Eaux-Bonnes, pour aller descendre ensuite dans la vallée de *Gan*, avant l'ouverture de la nouvelle route que vous suivez aujourd'hui et que fit exécuter, vers le milieu du dernier siècle, *Mégret-d'Etigny*, intendant du Béarn. Vous allez maintenant parcourir jusqu'à Gan un vallon ombragé, bordé de deux rangs de collines, aux délicieux aspects, et où se fait remarquer, avec ses bosquets, ses vignes et ses prairies, le domaine des *Astous (à droite, au 4e kilomètre).*

De Gan à Rébenac (8 kilomètres).

En entrant à *Gan*, songez que vous allez fouler un sol célèbre. Jadis entouré de remparts, une des villes fortes de l'ancien Béarn, Gan a été le théâtre de nombreuses batailles. Cette ville conserve encore la maison où naquit, à la fin du 16e siècle, l'historien du Béarn, *Pierre de Marca*, homme d'une haute science, qui occupa, jeune encore, les plus hauts emplois de la magistrature, entra, plus tard, dans la carrière ecclésiastique, et mourut archevêque de Paris. Les Gantois montrent aussi, avec orgueil, la maison de ce fameux capitaine *Darrac*, qui vola au secours d'Henri IV, amenant une compagnie de cent guerriers, levés et équipés à ses frais. Gan voudrait aussi avoir la gloire d'avoir vu naître le grand jurisconsulte *Cujas*, mais Toulouse revendique cet honneur. — Cette avenue qui se présente, à la sortie de la ville, sur le côté droit de la route, conduit aux *bains* de Gan, alimentés par une fontaine minérale, que signale avec éloge *Théophile Bordeu*, pour la guérison de quelques maladies, et qui, dans le dernier siècle, était fort fréquentée.

A quelques centaines de pas après Gan, on voit, à gauche, une *marbrerie*, qui exploite une grande partie des principales carrières de marbre des Pyrénées, et fournit ainsi des matériaux soit à l'ornementation, soit à la statuaire.

Depuis Gan jusqu'à *Rébenac*, vous ne cessez d'avoir pour compagnon de route, à votre gauche, le gracieux *Néez*, qui

coule quelquefois avec un doux murmure, se tenant resserré dans son lit voilé d'ombre; mais qui, le plus souvent, se montrant à découvert, ou se laissant entrevoir à travers les clairières des arbres, descend en folâtrant sur ses roches étagées en légers gradins, renouvelant et variant sans cesse ses brillantes nappes d'eau, ses harmonieuses cascatelles. Dans la saison des beaux jours, tout est lumière et ombre, verdure et fraîcheur, grâce et bien-être, sérénité et recueillement sur les bords du Néez et les coteaux qui l'avoisinent. Sous le charme de ces douces impressions, vous arrivez à *Rébenac*.

De Rébenac à Sévignac (6 kilomètres).

A l'entrée de *Rébenac (à 16 kilomètres de Pau)*, vous traversez un pont, près duquel le Néez, jaillissant en cascade, attire encore vos regards. Un autre phénomène naturel de ce village, c'est une source thermale, sortant de terre dans le lit même et sous les ondes du Néez. — Ce grand édifice, que vous apercevez là-haut, à votre droite, sur sa pelouse de prairies, est le château de *Bitaubé*. C'est de là qu'est issue l'ancienne famille de ce nom, que la révocation de l'*édit de Nantes*, sous le règne de Louis XIV, força de prendre le chemin de l'exil, et dont un des membres, *Paul-Jérémie Bitaubé*, s'est illustré, dans le siècle dernier, par sa traduction française d'Homère.

Le Néez, que vous avez traversé sur le pont de Rébenac, a quitté le côté gauche de la route, pour devenir votre com-

pagnon de droite. Ces petits édifices, que vous rencontrez échelonnés sur ses bords, ce sont des moulins, une papéterie et une distillerie, que ce torrent fait mouvoir. Bientôt il va cesser d'embellir votre voyage : à quelques pas de la route (entre le 17e et le 18e kilomètre), sous le sombre feuillage de quelques arbres, vous pourrez le contempler, à sa naissance, et admirer les deux jets abondants par où se révèle, pour la première fois, le courant souterrain de ce ruisseau.

De Sévignac à Louvie-Juzon (4 kilomètres).

En quittant le vallon du Néez, la route gravit un coteau, tapissé de prairies, et arrive sur le plateau de Sévignac *(à 22 kilomètres de Pau)*. Ce village a deux sources minérales, peu connues des étrangers et pourtant salutaires pour quelques maladies. Ce qu'il y a de plus frappant en ce lieu, c'est la majesté de son site et de son point de vue. — En face, au midi, se déroulent les vastes replis de la vallée d'*Ossau*, dominée par les imposants gradins de ses montagnes, dont on ne peut distinguer encore que les parties les plus élevées, généralement sombres et sauvages. Aux dernières limites du tableau, s'élance, comme le géant des montagnes, avec ses flèches aigues, le *Pic du Midi d'Ossau*, qui ressemble de loin à un immense observatoire. A droite, dans la direction du couchant, s'ouvre une autre vallée large et fertile, à l'entrée de laquelle, sous l'amphitéâtre de ses

nombreux mamelons, se présente *Arudy*, chef-lieu de canton, qui possède quelques monuments archéologiques : une vieille tour, en partie détruite, une église ogivale, ou gothique, du 15e siècle, et diverses maisons de la même époque. Au delà d'Arudy, sur les flancs de la colline septentrionale qui borde la vallée, apparaît le village de *Bescat*, et plus loin celui de *Buzy*, près duquel on trouve, assis encore sur quelques pierres verticales, un énorme bloc de granit, grossièrement taillé, qui paraît être un monument druidique, un de ces autels sanglants, où l'antique religion des Gaulois immolait ses victimes et offrait de temps à autre ses sacrifices humains.

Du plateau de Sévignac, on descend par une côte rapide au moulin de *Meyrac*, à l'entrée de la *vallée d'Ossau*. Là, le voyageur, qui arrive de Pau, rencontre, pour la première fois, le Gave du Pic du Midi, et commence à remonter cette historique et célèbre vallée d'Ossau, couverte de prairies et de champs généreux, que le Gave arrose et féconde, et que peuplent de nombreux villages aux toits ardoisés, reluisant comme des miroirs, le soir et le matin, sous les rayons rasants du soleil.

On distingue bientôt, sur la droite, de l'autre côté du torrent, le hameau d'*Izeste*, patrie de *Théophile Bordeu*, né en ce lieu en 1722, qui, par ses observations, par ses travaux chimiques, par les ouvrages qu'il publia, a donné une immense réputation aux eaux minérales de cette contrée. La montagne, qui domine Izeste, renferme la profonde grotte d'*Espalungue*.

De Louvie à Bielle (4 kilomètres).

Un peu plus loin, la route longe *Louvie-Juzon (à 26 kilomètres de Pau)*, rejoint le Gave, qu'elle avait laissé à droite, et le franchit sur un pont, pour passer sur l'autre rive, qu'elle va suivre maintenant jusqu'aux confins de la vallée. A la sortie du pont, est *l'Hôtel des Pyrénées*, où la plupart des voitures s'arrêtent. Cette halte donne le temps d'aller voir l'église ogivale de ce lieu, bâtie à plusieurs reprises, et dont les diverses parties correspondent aux différentes phases de l'architecture gothique, pendant les trois derniers siècles du moyen-âge. — On quitte Louvie, en cotoyant le Gave, et, à deux kilomètres au delà, un site pittoresque attire l'attention. Sur la rive opposée du torrent se dessinent deux monticules : du plateau du premier se dégagent le clocher d'une église et les croix d'un cimetière; et sur l'autre, apparaissent les restes d'une tour carrée. Ce groupe de maisons, qui semblent s'abriter derrière le premier monticule, c'est le hameau de *Castex* : les ruines qu'on aperçoit au-dessus, et d'autres qu'on ne peut distinguer de la route, sont les vestiges de la forteresse de *Castel-Gélos*, monument du 12e siècle, qui gardait la vallée, lieu de résidence des souverains de ce petit état.

Vous parcourez encore un kilomètre, et portant vos regards sur la droite, vous voyez blanchir le village de *Billères*, dont les belles maisons sont étagées en amphithéâtre

sur les pentes adoucies d'une montagne, au milieu des moissons et des prairies.

Sur la rive opposée du Gave apparaît *Béon*, qui possède une petite forge, dont le fer sert à l'exploitation des grands bois qui couvrent les montagnes voisines.

De Bielle à Laruns (8 kilomètres).

Vous voici arrivé à *Bielle (à 30 kilomètres de Pau)*, bourg considérable et célèbre, centre de la vallée, où se réunissaient les députés des communes, de la petite nation Ossalaise. Bielle est enrichi de quelques monuments importants au point de vue de l'histoire et de l'archéologie. C'est là que sont déposées les archives de la vallée, renfermées, comme le *précieux trésor* de ce pays, dans un coffre à trois serrures, dont les trois clefs sont confiées à la garde de trois maires. Son église gothique, à trois nefs, la plus remarquable de la contrée, paraît avoir été formée des débris d'un ancien édifice romain. Parmi les vestiges d'architecture romaine, que présente cette église, il faut signaler, au premier rang, les colonnes en marbre d'Italie, médiocres en sculpture, mais estimées à cause de leur origine; colonnes qu'enviait Henri IV, s'il faut en croire la tradition populaire, et que les habitants de la commune ne voulurent pas lui accorder. L'existence, en ce lieu, d'un monument romain, que le temps a détruit, est aujourd'hui hors de doute, depuis que

M. Moreau de la Seine y fit exécuter, à ses frais, des fouilles considérables, qui amenèrent la découverte de fort belles *mosaïques*, qui faisaient partie d'un établissement de bains, remontant à la période Gallo-Romaine (2e ou 3e siècle de notre ère). On trouve encore à Bielle quelques autres monuments intéressants : les ruines d'une ancienne abbaye de Bénédictins, plusieurs maisons du moyen-âge, ou de la renaissance, et le château moderne de la famille de *Laborde*.

Après Bielle, on rencontre, à peu de distance l'un de l'autre, les villages de *Balesten* et de *Gère* : chacun d'eux possède une petite église du 16e siècle. — Puis apparaît, sur la rive droite du Gave, le hameau d'*Aste*, qui s'allonge sur la pente d'un vallon, et, bientôt après, celui de *Géteu*, que la route traverse : les montagnes, qui dominent ces deux hameaux, renferment d'abondantes ardoisières.

Plus loin, sur la même ligne que le hameau d'Aste, vous apercevez, aux flancs de la montagne de *Louvie-Soubiron*, une carrière de marbre blanc, en face de laquelle, à votre droite, est une carrière de même nature, appelée la Carrière de marbre de *Laruns*. Les marbres de ces deux montagnes, comparables à ceux de la Grèce et de l'Italie, ont fourni de nombreuses ornementations pour les palais des rois, ou pour d'autres grands édifices, et plusieurs des chefs-d'œuvre qui ont illustré les sculpteurs de notre siècle.

Au delà de la montagne et du village de *Louvie-Soubiron*, se montre, du même côté, au bas de ses pelouses et de ses bois, le bourg de *Béost*, un des plus anciens de la vallée, dont l'église romane, avec des restaurations postérieures, se distingue par une assez belle architecture.

De Laruns aux Eaux-Bonnes (4 kilomètres).

Après un circuit de la route, vous voyez la vallée s'élargir et s'arrondir en bassin ; puis apparaît tout-à-coup un vaste bourg, bâti en forme de croix grecque : c'est *Laruns*, chef-lieu de canton *(à 38 kilomètres de Pau)*, dont le territoire se prolonge jusqu'à la frontière espagnole. Vous parcourez Laruns dans toute sa longueur, vous traversez sa large place, au milieu de laquelle s'élève une fontaine en marbre de Gabas, et vous passez à côté de son église ogivale, appartenant à la dernière phase de l'architecture gothique (15e siècle).

Ici se termine la vallée d'*Ossau*. Les gorges qui s'en détachent, à ses derniers confins, ne sont plus que des rameaux de la grande vallée... Bientôt vous allez toucher au terme de votre voyage.

A la sortie de Laruns, la route passe sur un pont, jeté sur le large lit du *Larrieuzé*, torrent presque à sec en été, mais qui, de temps à autre, devient écumant et terrible.

Un peu plus loin, se présente un pont de marbre, sous lequel se jette un torrent à flots impétueux : c'est le Gave du Pic du Midi, dont vous avez vu les ondes plus majestueuses et plus calmes, en remontant la vallée. Cette gorge étroite et sombre, d'où descend le torrent, entre deux remparts de montagnes rocheuses, où vous voyez une route taillée dans le roc, c'est l'entrée de la vallée des *Eaux-Chaudes*.

Vous laissez, à droite, ce passage lugubre, pour pénétrer dans une gorge plus riante, qui s'ouvre dans la direction du sud-est, entre deux montagnes verdoyantes. Le fond de ce vallon étroit et montant est entièrement rempli par le *Valentin*, torrent vagabond et bruyant, qui va joindre en courant le Gave des Eaux-Chaudes, pour former le large torrent de la vallée d'Ossau. Sur la montagne méridionale de ce vallon serpente une côte, qui suit en pente douce les ondulations capricieuses du terrain. Du bas de cette route, que vous allez parcourir, vous distinguez le petit château d'*Espalungue*, habité par la famille de Livron, et, un peu plus haut, le village d'*Assouste*, assis à l'ombre de ses bois, à côté de sa petite église romane. Vous gravissez lentement les contours de la côte, au bruit du Valentin qui précipite sa course, — en admirant les sites variés qui vous entourent, — en jetant un regard de complaisance sur le village d'*Aas*, suspendu là-haut, sous ses vertes pelouses, aux flancs de la montagne. Puis, tout-à-coup, un vallon inattendu s'ouvre à votre droite; une belle rangée de maisons apparaît : c'est l'entrée des *Eaux-Bonnes*.

III

LA CITÉ DES EAUX-BONNES (*)

Celui, dont la puissance infinie a fait sortir des profondeurs mystérieuses des montagnes la source des *Eaux-Bonnes*, a voulu préparer un doux asile aux malades qui se rendraient en ce lieu, pour y chercher la santé. C'est un beau pavillon, planté par la main du Créateur dans ce vaste désert de montagnes, pour recevoir ceux qui souffrent, ou ceux encore qui, se séparant pour quelques jours des bruits du monde, — où l'âme est trop souvent emportée par le flot agité de la vie, — vont demander le calme, le délassement et les plaisirs purs au solennel spectacle des curiosités pyrénéennes.

On entre dans le vallon des Eaux-Bonnes par le côté

(*) Cette petite ville tire son nom des eaux thermales qu'elle possède. Quelquefois, pour abréger, on l'appelle simplement *Bonnes;* mais le nom d'*Eaux-Bonnes*, d'ailleurs plus significatif et plus poétique, a généralement prévalu.

nord-ouest : son ouverture n'a d'autre largeur que celle de la route. Les deux montagnes qui le forment semblent d'abord se donner la main, puis, s'écartant en courbe allongée, se rapprochent de nouveau : c'est un véritable bassin de figure elliptique. Le mont *Gourzy* le protége du côté du couchant, élevant sur ses flancs rapides le sombre rempart de ses ombrages. Du côté oriental, ce n'est qu'une basse colline, qui, se prolongeant et s'élevant par gradation au delà du bassin, étale, d'étage en étage, ses jolis mamelons. Plus loin, et dans la même direction, la *Montagne Verte*, déployant ses vastes pelouses, complète l'encadrement. Au sud du mont Gourzy, la montagne de *Lacoume*, qui n'en est que le prolongement, présente les grandes masses de ses roches granitiques, sur lesquelles trône avec fierté le Pic du *Ger*, couronné d'un diadème de neige. Ainsi abrité, le bassin des Eaux-Bonnes, où le soleil peut facilement jeter ses nappes d'or, est, dans la saison de l'été, une douce et calme oasis, où l'on respire un air pur et délicieux.

A l'entrée du bassin, sous la colline ombragée qui le ferme à l'orient, s'étend, en ligne droite, une longue file de maisons blanches, construites régulièrement et avec goût, sur une longueur d'environ 400 pas. En face de ces maisons, sur une ligne parallèle, s'allonge une balustrade de bois peint; sur les bords d'un large trottoir d'asphalte, soutenu par un

cordon de pierres grises. Entre cette barrière et les maisons s'ouvre, sur une pente assez rapide, une grande rue, la plus belle et la plus fréquentée des Eaux-Bonnes.

En face de cette rue, est une promenade, plantée d'arbres touffus et variés d'espèce, coupée par des allées irrégulières qui la parcourent en tout sens. Elle commence en pointe et s'élargit en courbe, au pied de la montagne boisée qui la domine : on l'appelle le *Jardin-Anglais.*

Entre le Jardin-Anglais et le mont Gourzy, s'ouvre une route, bordée, à droite et à gauche, par les nombreux étalages des marchands, placés sous des tentes mobiles, ou sous des maisonnettes de bois : c'est l'avenue des promenades qui se trouvent dans la région occidentale.

Au-dessus du Jardin-Anglais, s'étend une place horizontale en carré long, entourée de maisons au midi et au couchant. En face, est une autre place plus petite, s'ouvrant sur la rue, comme la précédente, et encadrée de maisons sur tous les autres côtés.

Là commence une nouvelle rue, qui n'a guère que la moitié de la longueur de la rue principale et qui n'en est que le prolongement : elle conduit, par une légère courbe, à l'extrémité du bassin. C'est là que, sur la gauche, à côté d'une promenade disposée en terrasse, se dresse l'*Établissement thermal*, adossé au mamelon d'où jaillissent les sources. Un peu plus haut, devant une plate-forme, où l'on monte par un double escalier, s'élève une modeste chapelle.

Ici finit le bassin des Eaux-Bonnes. Mais, à partir de la chapelle, les deux montagnes s'écartent de nouveau, et une gorge étroite et sauvage se prolonge vers le midi : c'est la

gorge de la *Soude*, arrosée par le torrent de ce nom, qui parcourait naguère de ses eaux bruyantes et souvent indomptées la petite cité, et qui, maintenant enchaîné dans un aqueduc souterrain, va déboucher en cascade, et sans être aperçu, dans la vallée voisine.

Tout le bassin est ainsi complètement occupé. A défaut d'espace, il a fallu bâtir ailleurs, pour donner l'hospitalité aux étrangers, dont le nombre augmente chaque année.

De la grande rue, en face du Jardin-Anglais, se détachent deux petites rues obliques, montant à la colline qui forme la bordure orientale. Du sommet de la plus basse de ces rues part une côte rapide, qui descend aux bords du *Valentin*. Ce chemin, naguère solitaire, vient, tout-à-coup, de subir une transformation : aujourd'hui c'est une belle rue, dont la plupart des maisons sont déjà finies et les autres en cours d'exécution ; on l'a nommée : la rue de la *Cascade*. Cette nouvelle rue aura plus d'importance, lorsqu'à l'endroit où elle va finir, à quelques pas du torrent, on aura construit un second établissement, nouvellement projeté, et dont l'emplacement est déjà tout préparé, afin d'utiliser une source thermale qui jaillit en ce lieu.

Si les Eaux-Bonnes, comme tout l'annonce, prennent un plus grand développement, il est encore un espace, où l'on pourra bâtir une belle rangée de maisons : c'est la colline orientale qui sépare les deux vallons. Les maisons qui seraient élevées là, et d'où la vue embrasserait toute la ville, ne seraient pas les moins agréables.

Tel est le tableau topographique de la petite cité des Eaux-Bonnes. A voir ses édifices tout neufs, il est aisé d'en reconnaître la récente origine : elle n'existait pas, il y a un demi-siècle.

Dans les premières années de notre siècle, on n'y voyait encore que quelques maisons en bois. A partir de Laruns, il n'y avait pas même de grande route pour y arriver : il fallait gravir un sentier escarpé, tracé sur les bords du Valentin. La belle route, qui part de Laruns et ondule à travers la montagne, fut ouverte en 1808, sous l'administration de M. de Castellane, préfet des Basses-Pyrénées, qui, par sa haute influence et les travaux qu'il fit exécuter, posa, en quelque sorte, les premiers fondements de l'immense réputation dont jouissent aujourd'hui ces sources thermales. Depuis cette époque, plusieurs vastes maisons y furent construites successivement, à mesure qu'augmentait, chaque année, le nombre des visiteurs. Toutefois, ce n'est qu'à partir de 1836, que le village des Eaux-Bonnes a commencé de prendre les proportions et les allures d'une ville. Depuis 1850, surtout, son développement est devenu considérable, et les constructions commencées ou projetées proclament assez haut que cette charmante cité est en voie de rapide progrès. Elle peut maintenant loger simultanément plus de deux mille étrangers. Sa population, pendant la saison des eaux, est une population mobile qui se renouvelle incessamment.

Toutes les maisons, étant destinées à recevoir des étrangers, sont généralement belles, hautes, spacieuses et bien aérées. Parmi celles qui portent spécialement le titre d'*hôtel*, il en est qui ont un extérieur imposant, et qui sont décorées avec un luxe pompeux et une élégance recherchée.

Dans la saison des eaux, cette petite ville offre partout un aspect d'animation, de mouvement et de vie. Les nombreux magasins qui la décorent, les voitures qui roulent, les gens à pied qui circulent et se croisent continuellement, les cavalcades qui partent, ou reviennent, le refrain monotone des marchands ambulants, tous ces bruits, unis à d'autres bruits, lui donnent l'apparence des grandes cités..... Et puis, les salons, les cafés, les cabinets littéraires, les concerts, les jeux des Ossalais, les divers spectacles des artistes, les fêtes champêtres, les promenades, les excursions, sont, pour les malades et les touristes, une source féconde de distractions et de plaisirs.

Ces temps joyeux ne durent pas toujours. Quand l'équinoxe d'automne ramène les jours sombres et froids au sein de ces montagnes, et oblige les derniers visiteurs, atardés en ces lieux, à reprendre le chemin de leur demeure, tout-à-coup la scène change et le ciel des Eaux-Bonnes semble se voiler d'une teinte funèbre. Dans ces hôtels, qu'on voyait si peuplés, règne maintenant un morne silence. Dans ces rues et ces places publiques, où se pressait une foule bruyante, passent, de temps en temps, quelques rares habitants. A mesure que la terre approche du solstice d'hiver, la neige, qui, dans les beaux jours, n'avait d'autre asile que les plus hautes cimes, étend, de plus en plus, son empire, et fixe son séjour jusqu'au fond des vallons. Les sentiers des montagnes,

où couraient les étrangers dans leurs joyeuses excursions, ont disparu sous le blanc manteau qui les couvre..... Et rien ne trouble le lugubre silence de ces lieux, si ce n'est le bruit rauque et plaintif du torrent, le gémissement du vent qui passe sur les arbres dépouillés, et, de temps à autre, le cri sinistre de quelque oiseau de proie, ou la voix lointaine de quelque vache, fatiguée de rester enfermée dans sa prison d'hiver. C'est la solitude du désert au milieu des montagnes. C'est le repos de la nature, sommeillant tristement sous son voile de deuil, en attendant le doux réveil de la saison nouvelle.

APPENDICE

RENSEIGNEMENTS UTILES

Avis généraux. — Pour tout ce qui concerne les dépenses en général, soit ordinaires, soit extraordinaires, — comme pour le logement, la nourriture, les chevaux, les voitures, les guides, les achats, etc .., — les étrangers agiront sagement, s'ils ont toujours soin de convenir du prix d'avance et de bien poser toutes les conditions. Ce sera une mesure d'économie, en même temps que de prudence; on préviendra ainsi des contestations qui sont toujours désagréables. — Il est essentiel de se tenir en garde contre des prétentions souvent exagérées, et de savoir défendre ses intérêts.

La générosité et les habitudes de grande dépense de tant de grands et riches personnages, qui ont fréquenté ce pays, ont naturellement provoqué le désir des richesses chez un grand nombre d'habitants, et les ont trop facilement accoutumés à ne voir parmi les étrangers que des hommes à haute fortune. Il y a donc là un danger, contre lequel il importe aux uns et aux autres de se prémunir. — Les habitants de cette contrée feront preuve de sagesse et serviront en réalité leurs vrais intérêts, s'ils savent, à l'avenir, se montrer moins exigents, en ne pressurant pas trop la bourse de ceux qui les font vivre : le vrai moyen de maintenir et de développer la grande vogue de leurs sources thermales, c'est de ne pas occasionner aux malades des dépenses proportionnellement plus considérables qu'aux autres établissements thermaux des Pyrénées.

Logement. — Les voitures, qui arrivent de Pau, entrent à Bonnes, escortées par un grand nombre de filles de service des diverses maisons, qui se disputent les nouveaux venus. Si on n'a pas arrêté son choix d'avance, le mieux est de visiter plusieurs maisons, de comparer les appartements et leurs prix, avant de se déterminer. — Toutes les maisons, en général, quoiqu'elles ne portent pas d'enseigne, sont disposées pour loger les étrangers : à ce titre, elles peuvent porter le nom d'*Hôtel garni*. Les appartements sont loués à tant par jour, depuis 1 fr. jusqu'à 8, 10 fr. Les prix varient d'après la grandeur et la décoration des chambres, d'après la position et la distance qui les sépare de l'Etablissement : ils varient aussi d'après la saison ; car, durant la période de la plus grande affluence, — depuis le 1er juillet jusqu'au 15 août, — on paie naturellement plus cher qu'avant et après. Ici, le loyer des chambres a été jusqu'ici à un taux plus élevé qu'ailleurs : il faut en attribuer la cause à l'affluence des étrangers, toujours croissante, d'année en année, depuis 20 à 30 ans, et à l'insuffisance des logements, pour recevoir tout le monde, au fort de la saison. Maintenant qu'on a construit tant de nouvelles maisons, il est probable, qu'à l'avenir, on ne verra plus le même encombrement

qu'autrefois, et, par suite de la concurrence, le prix des logements devra naturellement baisser.

Nourriture. — Il y a une douzaine d'hôtels proprement dits, qui tiennent table d'hôte, et qui font servir à domicile, soit qu'on loge dans l'hôtel, soit qu'on réside ailleurs. Autrefois, en temps ordinaire, le prix des tables d'hôte était de 3 fr. à 4 fr. par jour : dans ces dernières années, à cause de la cherté excessive des substances alimentaires, il s'était élevé jusqu'à 5 fr. et même 6 fr. par jour. — Dans un grand nombre de maisons particulières, ou hôtels garnis, il y a une cuisine commune : ceux qui sont logés dans la maison ont droit au feu de la cuisine et aux ustensiles nécessaires pour la cuisson des aliments. Beaucoup de personnes usent de ce droit, en préparant elles-mêmes, ou en faisant préparer leur nourriture. On trouve, chaque matin, au marché, de quoi s'approvisionner abondamment.

Hôtels proprement dits. — Les hôtels titrés, avec enseigne, dans l'ordre de leur position topographique, sont :

Grande rue des Eaux-Bonnes, en face du Jardin-Anglais : — Hôtel *Castex;* — Hôtel *Sallenave;* — Hôtel de la Poste *(Taverne, jeune);* — Hôtel de Paris *(Ve Cazères);* — Hôtel des Princes *(Muret-Labarthe);* — Hôtel d'Orient *(Longa);* — Hôtel de France *(Taverne, aîné);* — Hôtel Richelieu *(Lahore).*

Place du Jardin-Anglais : — Hôtel de l'Europe *(Incamps);* — Hôtel des Ambassadeurs *(Janbat);* — Hôtel des Etrangers *(Miran).*

Rue de l'Etablissement : — Hôtel de la Paix *(Manet).*

Rue de la Poste : — Hôtel *Dhilarre* (Pension bourgeoise).

Place du Gouvernement : — Maison *Bonnecase.*

Moyens de transport. — Pour les promenades éloignées, qu'on ne peut faire à pied, on trouve à louer des voitures, des chevaux et des ânes. Les spéculateurs ne manquent pas, pour ces moyens de transport. — Il y a des voitures, de divers genres, à un, ou

plusieurs chevaux : on peut les louer pour une journée, au prix de 15 à 20 fr., ou pour une excursion d'une demi-journée, au prix de 8 à 12 fr. — Les chevaux des Pyrénées sont généralement de taille médiocre, agiles, au pied sûr, habiles à grimper sur les montagnes et les sentiers glissants, avec une admirable facilité. Le prix ordinaire est de 3 à 5 fr. par jour, ou de 1 fr. 50 c. à 3 fr. pour une excursion de 3 à 4 heures. — Les ânes, dont le prix de louage est inférieur de moitié à celui des chevaux, sont devenus ici fort à la mode. Les Messieurs, comme les Dames, montent volontiers ces coursiers à longues oreilles : ce qu'on n'oserait se permettre ailleurs, on le fait ici sans difficulté, pour avoir une occasion de se distraire.

Guides. — Pour plusieurs excursions éloignées, où les chemins sont mal tracés et difficiles, on a besoin du secours d'un guide. Pour la chasse et la pêche, il est également indispensable de s'adresser à des hommes experts, et capables de diriger ces exercices. Aux Eaux-Bonnes, à Aas, à Laruns et aux Eaux-Chaudes, il y a des hommes spéciaux, qui exercent la profession de guide. La rétribution ordinaire qu'on leur donne est de 5 fr. par jour, et de 2 à 3 fr. pour une demi-journée. Nous avons soin, dans cet ouvrage, de signaler les excursions, où un guide est de rigueur. Pour la plupart des promenades et des courses, on peut, avec le secours de ce livre, se passer de guide.

Chaises-à-porteur. — Parmi les malades, il s'en trouve qui sont trop faibles et d'un tempérament trop irritable, pour supporter les promenades à pied et les fatigues des moyens ordinaires de transport. Pour ces existences débiles, qui ont pourtant besoin de se distraire et de se promener sans secousse, il y a un service organisé de chaises-à-porteur. Ces véhicules sont de simples fauteuils, surmontés d'un capotage mobile, et soutenus par deux brancards, portés par deux hommes. On les paie à l'heure, ou bien à la course, proportionnellement à la distance.

Bureau de poste. — Le grand concours des étrangers, qui fréquentent Bonnes, pendant la saison des eaux, a déterminé

l'administration des postes à y établir un bureau de direction, correspondant directement avec Paris et les autres grandes villes. Chaque jour, il y a deux arrivées de dépêches et deux départs. Le bureau est à la maison Castéran, à l'extrémité de la petite rue de la poste, qui part de la grande rue, vis-à-vis le milieu du Jardin-Anglais.

Cabinets littéraires. — L'hôtel des Princes est pourvu d'un cabinet littéraire, ayant une bibliothèque et des journaux de toute nuance : le prix de l'abonnement est de 5 fr. par mois. A l'hôtel de France, il en est un autre de même nature, au prix de 4 fr. par mois. — On peut s'abonner pour un temps plus court. — On vient aussi de fonder une bibliothèque d'ouvrages choisis, sous la direction de la Société de St-Vincent-de-Paul, confiée à la garde de M. Bassy, libraire. Les abonnés de tous ces cabinets littéraires peuvent prendre les ouvrages à leur domicile.

Souvenirs des Pyrénées. — Les nombreux étalages des marchands offrent des assortiments très variés, où l'on peut aller s'approvisionner de divers objets, qu'on apportera dans sa famille comme un souvenir des Pyrénées. Voici la liste de ceux de ces souvenirs, qui paraissent attirer le plus l'attention des étrangers :

Ouvrages, cartes et tableaux sur les Pyrénées : MM. Bassy, Monguillet, Dufour, libraires. — Costumes de la vallée d'Ossau, petites statues habillées : le père Sanchette, tailleur. — Marbres et bois des Pyrénées, sculptés en petits objets d'art. — Etoffes et autres ouvrages très variés en laines des Pyrénées et d'Espagne. — Objets de dévotion, surtout des chapelets en tout genre, dont plusieurs sont en bois des Pyrénées. — Articles de coutellerie, des fabriques de Pau et d'Oloron. — Riches et nombreux instruments d'optique. — Cannes en buis, houx, bois d'épinos, cep de vigne. — Minéraux des Pyrénées; peaux d'Ours, peaux et cornes d'Isard, Chiens de montagne.

———

IV

COUP D'ŒIL HISTORIQUE

SUR LES SOURCES THERMALES DES EAUX-BONNES

Avant le 14e siècle, l'histoire se tait sur les sources thermales des Eaux-Bonnes. A quelle époque ont-elles été découvertes? En quel siècle a-t-on commencé de les fréquenter pour la guérison des maladies? — Il est impossible de répondre historiquement à ces questions.

Une vieille tradition du pays, tradition devenue populaire et connue de la plupart des habitants de cette contrée, attribue à une vache la découverte de ces eaux. — Dans les temps où les montagnes, qui entourent ces sources, ne connaissaient d'autres traces humaines que celles des bergers, qui allaient faire paître leurs troupeaux en ces lieux couverts de bois séculaires, et dont toutes les parties n'étaient pas

accessibles, — le gardien d'un troupeau de vaches remarqua que l'une d'elles, depuis quelque temps atteinte d'ulcères, avait l'habitude de s'éloigner de ses compagnes, et de s'absenter régulièrement, chaque jour, pendant plusieurs heures. Ce qui l'avait surtout frappé, c'était de voir que cet animal était en voie rapide de guérison, tandis qu'il n'en était pas ainsi de celles de ses compagnes qui avaient le même mal. Son attention fut éveillée par cette double circonstance, et il résolut d'épier sa promenade solitaire. Il la suivit par derrière, la vit se diriger dans l'enfoncement d'une gorge, s'arrêter à quelques pas d'un torrent, au pied d'un vaste mamelon de granit, puis se coucher dans une eau marécageuse qu'il y avait en cet endroit. Il s'approcha et trouva une eau chaude qui sortait du rocher. Un trait de lumière frappa son esprit : il comprit que cette eau pouvait avoir des propriétés merveilleuses pour la guérison des maladies; et la source des Eaux-Bonnes fut découverte.....

Qu'on admette cette légende comme un fait historique, ou qu'on ne l'accueille qu'à titre de fable allégorique, transmise d'âge en âge par les habitants de ces contrées..., le lecteur est libre de choisir.

On a prétendu que les Romains, au temps de leur domination dans la Gaule, avaient connu ces Eaux thermales. On n'a pu le dire que par induction : l'antiquité n'offre sur ce point aucune preuve. Il est aujourd'hui hors de doute que les Romains occupaient la vallée d'Ossau : les mosaïques et les autres débris d'un grand édifice, qui existent à Bielle, le démontrent clairement. Mais s'ensuit-il que les sources, dont nous nous occupons, leur étaient connues? Ce qui donnerait

lieu d'en douter, c'est l'absence de tout vestige de monument romain en ce lieu. Les peuples de ces contrées auraient bien pu, pour effacer toute trace de servitude, faire disparaître les constructions des vainqueurs; mais ils auraient été impuissants à détruire les traces de la *voie romaine*, que les conquérants n'auraient pas manqué de tracer à travers les rochers de la montagne, pour arriver à la source. Or la route actuelle, à partir de Laruns, n'existait pas, au commencement de ce siècle. Il n'y avait d'autre avenue, qu'un mauvais sentier cotoyant le torrent, et dont probablement ne se seraient pas contentés les fiers vainqueurs du monde, qui n'étaient pas plus arrêtés, dans leurs travaux d'art, par les difficultés de terrain, qu'ils ne l'étaient, dans les combats, par les remparts des cités.

Ce n'est qu'au 14e siècle, que l'histoire, pour la première fois, nous parle de ces eaux. — Frappés de leurs heureux effets, les habitants de la contrée les nommèrent, dans leur langage Béarnais : *Aïguos Bounos*, et longtemps, les écrivains, qui en ont parlé, les ont désignées sous le nom d'*Aïgues Bonnes*. — Jusqu'à Bordeu, illustre médecin du 18e siècle, on ne connaît pas d'écrivain qui ait écrit sur ces eaux thermales, en véritable historien, dans le but de faire connaître leurs divers effets sur les maladies et l'état réel de leur prospérité. Ce n'est qu'en fouillant dans les archives de la vallée, et en recherchant les passages épars de

quelques écrivains, qui ont eu occasion, par circonstance, de signaler ces eaux, qu'on peut recueillir sur leur histoire quelques notions imparfaites. On s'attachait principalement à désigner les plus illustres personnages qui se rendaient à ces sources, et c'est par là qu'on juge, à tort ou à raison, de leur réputation plus ou moins étendue.

Au 14e siècle, *Gaston Phébus*, souverain du Béarn, est cité comme le plus illustre visiteur des Eaux-Bonnes : c'est là que, suivi de quelques grands de sa cour, ce fameux batailleur, pour faire trêve à ses combats et aux fêtes pompeuses de ses petits palais, allait se reposer de temps en temps, pour y chercher un autre genre de délassement, le plaisir de la chasse.

Pendant le 15e siècle, il y a encore un voile qui nous cache ces sources.—Au 16e siècle, les heureux effets, qu'elles produisirent, propagèrent leur réputation dans le haut monde. Elles recevaient souvent la visite des principaux personnages des petites cours voisines. — Au premier rang apparaît *Marguerite de Valois*, reine de Navarre, que ses poésies firent surnommer la *Marguerite des Marguerites* : c'est au spectacle des Pyrénées, loin du tumulte des cours, qu'elle allait demander les inspirations qui alimentaient sa muse. *Henri II*, roi de Navarre, blessé à la bataille de Pavie, éprouva l'efficacité de ces eaux, et y trouva sa guérison. Les soldats Béarnais, au retour des guerres d'Italie, y furent aussi envoyés, pour y chercher un remède à leurs blessures. Dans ce même siècle, deux grands écrivains, *Montaigne* et *de Thou*, figurent aussi parmi les visiteurs de ces sources, et ils en parlent dans leurs écrits.

Le siècle suivant, qui fut pourtant un siècle de gloire et de splendeur, ne fut pas favorable aux Eaux-Bonnes. Leur réputation vieillissait et tombait, lorsqu'au 18e siècle, le célèbre médecin, *Théophile Bordeu*, enfant de la vallée d'Ossau, leur donne un vigoureux essor et une nouvelle direction. Employées uniquement jusques-là pour les infirmités extérieures, Bordeu les applique aux maladies de poitrine; il en obtient des résultats merveilleux : ses écrits et la renommée les propagent, et de nombreux malades y accourent.

La grande révolution française vient tout-à-coup arrêter ce progrès. Le 19e siècle se lève, et avec lui s'ouvre pour ces eaux bienfaisantes une ère nouvelle, une ère de richesse et de haute renommée. C'est surtout depuis la construction de l'Établissement thermal, en 1836, que leur prospérité est devenue prodigieuse. Des malades, appartenant aux classes les plus élevées de la hiérarchie sociale, vont leur demander la santé. On y voit arriver, chaque année, de divers points de la France, des personnes de tout âge et de toute condition. Les autres nations de l'Europe, les plus rapprochées des Pyrénées, fournissent aussi leur contingent, mais surtout l'Espagne et l'Angleterre. — Ces eaux thermales, qui, jusqu'à ces derniers temps, ne rapportaient à la commune qu'un bénéfice insignifiant, lui procurent maintenant un revenu annuel de 20 à 30 mille francs, et ce chiffre ne pourra

manquer de s'élever encore, dans un avenir prochain. Le nombre des buveurs, inscrits sur les registres et payant le droit de boisson, est de 1,600 à 2,000 par année. Il arrive en ce lieu un grand nombre de personnes, qui ne font pas usage des eaux, mais qui s'y rendent pour s'y reposer et s'y distraire, ou pour accompagner des parents, ou des amis. Le nombre total des étrangers atteint annuellement le chiffre de cinq à six mille.

A quoi faut-il attribuer un progrès si rapide?... La science et la haute réputation du médecin, qui depuis longtemps dirige l'emploi de ces sources thermales; l'habileté et l'activité des fermiers qui les exploitent; la propagande que font naturellement tant de malades qui ont éprouvé les bienfaits de ce précieux remède; ce grand courant, qui, depuis quelques années, entraine tant de milliers de personnes aux divers établissements d'eaux minérales, soit pour les soins de leur santé, soit pour y passer quelque temps de repos; mais par dessus tout la vertu énergique des Eaux-Bonnes et leurs effets étonnants : telles sont les principales causes qui leur attirent un si grand nombre d'étrangers.

V

L'ÉTABLISSEMENT THERMAL

Aux dernières limites du bassin des Eaux-Bonnes, on voit, du côté gauche, se dégager de la montagne un immense rocher de forme conique, dont le sommet élevé se termine par un petit plateau, que couronne un pavillon. On l'a surnommé la *Butte-du-Trésor* : il renferme, en effet, un précieux trésor, trésor longtemps ignoré, dont les richesses intarissables se répandent aujourd'hui dans le monde, pour le soulagement des infirmités humaines. C'est au pied de ce rocher, que coulent trois sources thermales.

Un édifice de forme rectangulaire, d'une architecture à la fois simple et élégante, se dresse sous ce mamelon, pour en recevoir les eaux : c'est l'*Établissement Thermal*. On y monte, du côté gauche de la rue supérieure, par un double

perron, qui mène à un petit balcon, bordé d'une grille de fer : ce balcon peu élevé s'étend devant la façade la moins large, que surmonte un fronton triangulaire. C'est de ce côté, qu'on entre dans l'édifice, par trois grandes ouvertures terminées en arc.

On arrive dans une vaste salle, divisée par des piliers et des arceaux en trois compartiments distincts : c'est la salle de *Buvette*, au fond de laquelle les malades vont recevoir la boisson salutaire.

La première partie de cette salle se compose d'un péristyle, dont les côtés sont occupés par les étalages de quelques marchands privilégiés, qui paient du reste passablement cher cette place d'honneur. — A droite du péristyle, est un petit corridor, d'où part un escalier qui conduit aux appartements des médecins. — A gauche, est le cabinet du fermier général des eaux.

On passe du péristyle dans la salle du milieu, qui est carrée et s'élève en voûte jusqu'au sommet de l'édifice. La lumière du jour y descend perpendiculairement par une ouverture, qui s'élance au milieu de la voûte, et la couronne d'un diadème de verre. Quelques bancs de bois, adossés aux murs latéraux, offrent un siége aux malades fatigués. C'est dans cette salle que passent et repassent les buveurs, pour aller chercher le remède bienfaisant. La plupart arrivent joyeux, comme s'ils saluaient de leur sourire cette source, qui leur a donné de nouvelles forces et qui leur promet une santé meilleure. Quelques-uns, portant sur leur figure amaigrie la pâleur et la souffrance, s'avancent à pas mélancoliques : mais l'espérance qui console a ranimé leur regard attristé.

Un péristyle semblable au premier termine la salle de Buvette. Au fond de ce péristyle, est un enfoncement semi-circulaire, éclairé par une rosace dentelée : c'est là que des robinets donnent passage à l'*Eau-Bonne*, au dessus d'un beau bassin de marbre blanc. Les buveurs y viennent tour à tour recevoir la quantité d'eau qui leur a été fixée par le médecin. On en boit ordinairement deux fois le matin, avant le déjeûner, et deux fois dans l'après-midi, entre le repas du matin et le repas du soir. Deux garçons font sentinelle, toute la journée, autour de la Buvette, pour offrir l'Eau-Bonne aux buveurs, à mesure qu'ils se présentent. A droite et à gauche, on voit superposées des corniches en bois, où sont étalées les fioles de sirop, que la plupart mêlent à l'eau thermale, pour l'adoucir et l'aromatiser. Sur chacun des murs latéraux du même péristyle apparaît une petite niche, au dessous de laquelle un robinet laisse encore couler un filet des sources chaudes, dans un petit bassin : ces deux robinets sont destinés aux gargarismes.

L'Établissement renferme encore des cabinets pour les bains : ils sont alimentés par les sources thermales; mais il y a une chaudière pour maintenir ou élever leur degré de température. — On y trouve aussi deux cabinets pour les douches.

Dans le derrière de l'Établissement, est un cabinet, où coule, par un robinet, un filet de la même source qui alimente la Buvette. Plusieurs personnes y sont constamment occupées à remplir, à boucher, à capsuler les bouteilles d'Eau-Bonne, qu'on expédie dans tous les départements de la France, dans les divers états de l'Europe, et jusque dans le Nouveau-Monde.

— Pourvu qu'elle demeure hermétiquement fermée, cette eau se conserve sans altération.

Ceux qui présidèrent aux travaux de l'Établissement, thermal, étaient loin de soupçonner sans doute qu'il attirerait à ses sources un si grand nombre de malades. — Construit sur un plan trop restreint, cet édifice n'est plus aujourd'hui en rapport avec le degré de prospérité qu'il a atteint. La salle de la Buvette est beaucoup trop petite : aux heures où les malades vont recevoir la boisson, l'insuffisance de cette pièce se fait aisément reconnaître. — Quand les jours sont pluvieux, l'encombrement est à son comble. Il faudrait y ajouter, au rez-de-chaussée, une vaste salle, ou une galerie qui servirait de promenoir aux malades. Il serait nécessaire aussi de construire un 2e étage, qui donnerait plus de majesté à l'édifice, et permettrait de disposer des salons de jeu et de lecture, et de fournir des appartements convenables aux médecins inspecteurs, à l'aumônier, aux divers employés....

ADMINISTRATION. — Tarif de la boisson et des bains.

L'Établissement et les sources thermales appartiennent à la commune d'*Aas*, qui embrasse dans sa circonscription les Eaux-

Bonnes, les villages d'Aas et d'Assouste. L'exploitation des eaux a été livrée à un fermier général : MM. Cazaux et Macquet en sont les fermiers, depuis quelques années.

Deux médecins, MM. *Darralde* et *Crouzeilhes*, l'un ayant le titre de médecin-inspecteur, et l'autre celui de médecin sous-inspecteur, sont placés à la tête de l'Établissement : ils y restent pendant quatre mois, depuis le 1er juin jusqu'au 1er octobre. C'est l'époque propice, pour aller subir, sur les lieux, le traitement thermal. Les mois de juillet et d'août sont les plus favorables : c'est le temps de la plus grande vogue.

D'après le réglement adopté, voici le tarif de la boisson et des bains :

Le prix de la boisson, pour toute la saison des eaux, est de 10 francs par personne.

Les domestiques, les ouvriers, les personnes pauvres, en général, ne paient que 2 francs.

Pour chaque bain, on paie : du 1er juin au 1er septembre, 1 franc; pendant les autres mois, 80 centimes.

Pour les domestiques et ouvriers, le prix d'un bain n'est que de 50 centimes, depuis le 1er mai jusqu'au 1er novembre ; et de 30 centimes seulement, pendant le reste de l'année.

Le prix de chaque bain de pied est de 10 centimes.

En sus de ce tarif, il faut payer le prix du linge, dont on fait usage, si c'est l'Établissement qui le fournit.

VI

NATURE ET PROPRIÉTÉS DES EAUX (*)

Les sources proprement thermales des Eaux-Bonnes sont au nombre de quatre, dont voici les noms et la température évaluée en degrés centigrades :

1° la source *vieille* ou *ancienne*... 33d, 80
2° la source *nouvelle*............... 31 30
3° la source d'*en bas*............... 32 50
4° la source d'*Ortech*............... 24 75

Les trois premières sont seules employées dans l'Établissement : elles jaillissent du rocher, au pied de la *Butte-du-*

(*) Pour traiter, de sa propre autorité, les matières de ce chapitre, il faudrait être chimiste et médecin : l'auteur n'est ni l'un ni l'autre. Mais il lui est permis de parler en simple historien ; c'est ici son droit et son devoir. Pendant notre séjour aux eaux, nous avons interrogé un grand nombre de malades, sur la nature de leurs souffrances et les effets obtenus par le traitement thermal. Nous avons examiné, du moins en partie, ce que divers chimistes et médecins ont écrit sur ces sources. De ces observations et de ces recherches nous avons pris la substance abrégée, pour composer ce chapitre.

Trésor. — La première alimente la buvette et le cabinet où l'on remplit les bouteilles pour l'exportation. La deuxième et la troisième ne sont employées que pour les bains et les douches.

La quatrième coule du côté opposé de la même montagne, dans le vallon adjacent, au fond de la rue de la Cascade, sur les bords du Valentin. Sa température est moins élevée que celle des autres; mais elle renferme, à peu près, les mêmes éléments. Non utilisées jusqu'à ce jour, ses eaux se perdent dans le torrent qui l'avoisine. Pour éviter la fraude à laquelle elle donnait lieu, au préjudice du fermier, et dans le but de l'appliquer aux besoins des malades, suivant les prescriptions des médecins, on vient de l'enfermer dans une maisonnette de bois, en attendant qu'on lui élève un bâtiment, qui soit plus digne d'elle.

Nature chimique des Eaux-Bonnes.

Ces eaux frappent, avant tout, le sens de l'odorat par une odeur assez forte qu'elles répandent, et qui se rapporte à l'odeur des œufs cuits dur. Elles sont très limpides; mais, exposées à l'air, elles laissent apercevoir une matière blanchâtre, qui s'y trouve mêlée, et qu'on nomme Barégine. Elles ont un petit goût à la fois piquant et doux, qui flatte le palais et désaltère.

Les diverses couches de terrain, que traversent ces eaux, leur ont communiqué des éléments nombreux, si merveilleu-

sement combinés par la nature, qu'il est fort difficile à la chimie d'en présenter une exacte et rigoureuse analyse. Ceux qui ont étudié et décomposé ces eaux, y ont reconnu, à peu près, les mêmes éléments constitutifs, mais ne s'accordent pas, en tout point, sur les combinaisons variées de ces éléments. Le principe dominant de ces sources, comme de toutes les sources chaudes des Pyrénées, c'est l'élément sulfureux, qui s'y trouve à l'état de sulfure de sodium, d'après la plupart des chimistes. Les autres principes qu'on y découvre, à des degrés divers, sont : la silice, la soude, le chlore, le sodium, la potasse, le carbonne, le sel de magnésie, la chaux, le fer, l'alumine, la barégine. Ces corps ne s'y trouvent pas à l'état simple, mais combinés entre eux, et c'est sur ces combinaisons, que les chimistes, qui s'en sont occupés, diffèrent souvent d'opinion. Ces eaux ont, dans leur ensemble, quelque chose de léger et de subtil, que Bordeu appelle un *esprit*, pour désigner un caractère qui leur est propre, et qui est insaisissable à l'analyse.

Effets généraux.

La vertu dominante des Eaux-Bonnes est de stimuler l'organisme, en ranimant et fortifiant les parties faibles et l'ensemble du corps humain, en établissant l'équilibre dans les divers éléments qui le composent, et qui, par leurs admirables combinaisons, produisent et entretiennent le mouvement et la vie. Elles développent la sensibilité, accélèrent la

circulation du sang, réagissent à l'extérieur par des sueurs et des éruptions. Elles ne sont pas purgatives, mais plutôt astringentes ; elles ont néanmoins une vertu diurétique. Leur puissance curative est de chasser le mal au dehors, en modifiant et ramenant, peu à peu, à leur état normal les organes malades.

Ce renouvellement de force et de vie, que procurent ces sources, se manifeste quelquefois, d'une manière sensible, sur le moral de certaines personnes : elles peuvent être favorables aux inspirations des écrivains et des artistes. Sous l'influence de la boisson sulfureuse, et à la vue des merveilles extérieures qu'offrent les Pyrénées, leur imagination s'agrandit et s'exalte, et leur intelligence se sent plus puissante et plus forte.

La surexcitation, produite par le traitement thermal, amène naturellement, de temps en temps, un certain malaise, un trouble, une perturbation inaccoutumés. On éprouve, par intervalles, des maux de tête, des insomnies, des dérangements dans les fonctions digestives. Il semble même, quelquefois, que les organes qu'on voudrait guérir deviennent plus malades. Il ne faut pas s'étonner de ces symptômes : c'est le signe de l'influence curative des eaux, et des heureux effets qu'elles produiront plus tard.

C'est avec beaucoup de ménagement et de précaution qu'on doit user de ces eaux. Prises modérément, à la dose qui convient à chaque personne malade, elles provoquent une excitation lente et graduée, qui, maintenue dans des bornes convenables, amène la guérison, ou le soulagement. Prises immodérément, à des doses trop fortes, pour l'état du ma-

lade, elles entraîneraient une perturbation, qui pourrait avoir des suites funestes, et même occasionner la mort : on en a vu de sinistres exemples.

Ce n'est point par une grande quantité, qu'elles produisent un effet favorable : fortes et excitantes, on ne peut les prendre qu'à petite dose. La quantité doit varier suivant le tempérament et la maladie. Il faut toujours débuter par une petite dose, et augmenter graduellement, dans le cours du traitement. On en boit, ordinairement, quatre fois par jour : on commence, généralement, par un quart de verre, et on arrive, successivement, à un demi, à trois quarts et même à un verre entier. Il est bien rare que les médecins permettent de dépasser trois, ou quatre verres par jour; il y a même beaucoup de malades qui n'arrivent pas jusques là. — On boit ces eaux pendant une période de vingt à vingt-cinq jours de suite : ce temps écoulé, il est prudent de s'arrêter; on ne pourrait les supporter plus longtemps.

C'est principalement en boisson qu'on use de ces sources, et c'est par ce mode d'emploi qu'on en obtient les effets les plus salutaires, surtout pour les affections des organes pulmonaires, quoique cependant les bains, pris de temps en temps et à propos, viennent en aide à la boisson. Pour les maladies, autres que celles de la poitrine, les bains ont une vertu plus puissante.

Effets particuliers.

La vertu la plus énergique et la plus curative des Eaux-

Bonnes se manifeste dans les diverses espèces d'affections de poitrine, soit que le mal réside dans le poumon, soit qu'il n'atteigne que les organes supérieurs de la respiration et de la voix, qui en sont les rameaux.

Elles ont une puissance irrésistible dans les catarrhes de poitrine : elles amènent ordinairement un peu de fièvre, qui mûrit le mal, pour l'expulser au dehors par l'expectoration et la transpiration.

Elles sont très efficaces pour les *bronchites*. Si elles n'enlèvent pas toujours radicalement cette maladie, dont la guérison est très difficile, surtout quand elle est arrivée à l'état chronique, elles procurent, du moins, un soulagement sensible, qui est toujours un grand bienfait.

Elles agissent puissamment dans l'*asthme nerveux*, quand il se trouve lié à une *bronchite chronique*. Il faut, dans ce genre d'affection, user, de temps en temps, de la boisson sulfureuse. Si on ne réussit pas à extirper la racine du mal, on en amoindrit fortement les effets, et on parvient à rendre plus tolérable cet importun compagnon.

Elles guérissent les *laryngites*, pourvu que cette affection ne soit pas trop enracinée, ou trop développée. Dans tous les cas, elles arrêtent les progrès de cette irritation, généralement très répandue parmi ceux qui se livrent habituellement aux exercices publics de la parole. Aussi, les Eaux-Bonnes sont-elles fréquentées par un grand nombre d'orateurs de la chaire, de la tribune, du professorat et du barreau.

Bien qu'il y ait des médecins, qui prétendent que la *pthisie pulmonaire* est incurable, il est pourtant reconnu par l'expérience que l'Eau-Bonne a guéri bien souvent des personnes

atteintes de cette terrible maladie, lorsque le mal n'avait pas fait encore de trop grands ravages; mais si la pthisie est trop avancée, la boisson sulfureuse est impuissante, et loin de procurer quelque soulagement, elle a pour effet de précipiter le dénouement final de la vie.

On emploie ces eaux avec avantage, pour combattre la débilité générale, produite par l'abus des plaisirs vénériens, pour arrêter les *pertes séminales involontaires*, les *blennorrhées*, les *hémorrhoïdes*.

On en obtient de bons résultats contre les *rhumatismes*, les *pâles couleurs*, les *écrouelles*, et généralement contre les obstructions.

On les a aussi employées quelquefois, avec avantage, pour guérir les *fistules*, sans recourir à l'opération, pour obtenir l'expulsion des corps étrangers, cachés dans les chairs, et même contre la maladie de la *pierre*.

On les applique, avec succès, contre les *scrofules*, les *dartres*, les *ulcères*, les diverses maladies de la peau. C'est contre les maladies de ce genre, qu'on les employait autrefois beaucoup plus qu'aujourd'hui, avant qu'on eût découvert leur vertu si énergique dans les maladies de poitrine.

On envoyait autrefois à ces sources les militaires blessés; mais, depuis quelques années, c'est préférablement à d'autres eaux, que les malades de cette catégorie vont chercher le remède.

La Source froide.

Il est une autre source minérale, appelée la *Source froide*, dont la température n'est que de 13 degrés centigrades. Elle sort d'un rocher, au-dessus de la chapelle, au pied de la montagne qui fait face à la *Butte-du-Trésor* : elle n'a encore pour asile qu'une rustique baraque de planches. Quelques malades en boivent les eaux : mais, quoique fortement sulfureuse, comme les sources thermales, elle n'a pas les mêmes propriétés, et s'applique à des maladies d'un autre ordre. Elle est purgative et produit de bons résultats pour les diverses maladies de l'*estomac* et des intestins. Elle est surtout favorable pour combattre l'atonie du tube digestif, et lui rendre son énergie naturelle. Appliquée en lotions sur les paupières, elle a quelque vertu pour fortifier les organes de la vue.

VII

LE MÉDECIN

Au milieu des infirmités corporelles qui pèsent ici-bas sur la destinée du genre humain, il est un homme, dont la mission bienfaisante est de soulager et de consoler ceux qui souffrent : c'est le médecin. Comme le ministre de Dieu dissipe, ou apaise les maladies de l'âme, par les secours puissants de la religion et l'espérance du ciel, le médecin, à son tour, parvient très souvent à guérir, ou à calmer les maladies du corps, à l'aide de sa science, et surtout en relevant le moral du malade, par la consolation et l'espérance.

Il y a des hommes qui, jouissant d'une santé prospère, se plaisent à médire des médecins et de la médecine. Mais ils ont beau répéter, contre la science d'Hippocrate, les arguments plus ou moins frivoles, imaginés par les *esprits forts*, et reproduits de siècle en siècle : si l'une des maladies, qui

parcourent le monde, vient à menacer leur débile existence, ils ne peuvent marcher longtemps sans secours sur le chemin de la douleur. Dès qu'ils se voient assaillis par quelques symptômes alarmants, ils sentent, tout-à-coup, crouler leur scepticisme; ils redeviennent croyants et appellent un médecin.

Bien que la science médicale soit, sur plusieurs points, conjecturale et souvent impuissante, il n'est pas moins vrai qu'elle rend d'utiles services, pour le soulagement des infirmités humaines. S'il n'est pas exact de dire que la *médecine est l'art de guérir*, on peut du moins proclamer, avec plus de justesse, qu'elle est *l'art de diriger et d'interpréter la nature : Medicus naturæ interpres. « La nature*, il est vrai, comme le dit Montaigne, *est armée de dents et de griffes, pour chasser la maladie »*; mais l'art, habilement pratiqué, seconde la nature.

La puissance du médecin se fera surtout sentir, s'il sait ajouter l'influence morale à celle des remèdes qu'il donne. Un écrivain du premier ordre, profond observateur de la nature humaine, qui a su apprécier la véritable mission du médecin, lui demande les qualités sensibles du cœur, comme aussi nécessaires que la science... « *Le médecin*, à son avis, *doit mettre plus de cœur encore que de science dans sa pratique* ». « *Le médecin*, ajoute-t-il, *doit être bon ; c'est plus de la moitié de son génie* ». Il veut aussi que le médecin se souvienne que « *l'espérance est une grande force vitale et qu'il faut encourager la vie, surtout pendant qu'elle lutte avec la mort.* » (Lamartine : *Geneviève*).

La plupart des malades, qui se rendent aux Eaux-Bonnes,

ont, à des degrés divers, leur poitrine malade. Le traitement, jusqu'ici un peu conjectural des affections de cette nature, repose, aujourd'hui, sur une découverte précieuse, dont les résultats sont certains, *l'art de l'auscultation*. Le médecin habile dans cet art, — s'il sonde une poitrine malade, à l'aide du mouvement de ses doigts, de son oreille, ou d'un instrument d'acoustique, — peut facilement, — au son que rend la poitrine et au bruit particulier de la respiration, — discerner le genre, le degré et les phases diverses de la maladie. Lorsqu'un médecin connaît sérieusement la théorie et la pratique de cet art, il est vrai de dire qu'il voit par ses oreilles avec la même certitude, que si les organes de la poitrine étaient à découvert devant ses yeux.

Vous qui êtes venus demander un soulagement à l'*Eau-Bonne*, gardez-vous de faire usage de cette boisson, sans consulter un médecin sur les lieux. Ce remède si salutaire, quand il est bien appliqué, et pris à des doses proportionnées à l'état du malade, se changerait en poison violent, et quelquefois mortel, si on l'employait inconsidérément. Si habile que soit le médecin qui vous a conseillé, ou ordonné d'aller à cette source, il n'a pas l'expérience de ceux qui ont été habitués à diriger l'application de ce remède à des maladies de poitrine de toutes les nuances. Dans une foule de cas, il est nécessaire que le médecin surveille, de temps en temps, l'état de la personne malade, pour juger de l'effet produit par la boisson thermale, pour varier, à propos, la dose qu'elle peut supporter.

Il est pourtant des malades qui peuvent, quelquefois impunément, faire usage de l'*Eau-Bonne*, sans le secours du

médecin : ce sont ceux qui, atteints d'une affection chronique, exempte de danger, ont déjà subi, à cette même source, un traitement thermal, et qui, par leur propre expérience, se trouvent parfaitement au courant des conditions qu'il convient d'observer.

Hors ces cas exceptionnels, il est essentiel de suivre la recommandation que nous venons de faire, recommandation déjà faite par Bordeu, et dont l'expérience de ces derniers temps a montré la nécessité. C'est pour l'avoir ignorée, ou méconnue, que plusieurs malades ont eu à se repentir d'avoir bu témérairement à la source de la *Butte-du-Trésor*. Il en est même qui, par leur imprudence, ont trouvé la mort où ils croyaient trouver la vie.

Deux médecins-inspecteurs, nommés par le gouvernement, sont chargés officiellement de la direction de l'établissement, et de l'emploi des eaux. Plusieurs autres médecins se fixent à Bonnes, pendant l'été, pour se mettre à la disposition des malades.

Les divers médecins, qu'on trouve en ce lieu, sont tous généralement des hommes de talent, des auscultateurs habiles : c'est avec une pleine confiance qu'on peut suivre leurs conseils. Mais il en est un, qui domine de haut tous les autres, par sa longue expérience dans la pratique de l'auscultation, et une immense renommée : c'est M. *Darralde*, médecin-inspecteur. Il peut être proclamé le bienfaiteur et le restaurateur des Eaux-Bonnes ; car, c'est à lui que ces sources doivent, en partie, leur prodigieuse prospérité. Son mérite supérieur, comme médecin et surtout comme auscultateur, les soins qu'il a donnés à tant de personnages

éminents, ont rendu son nom célèbre dans le haut monde, et dans le monde médical. A une science vaste et profonde, il joint les nobles qualités de l'âme, des manières affables et sympathiques, qui lui conquièrent l'estime et l'attachement des malades, en même temps que son savoir et sa réputation commandent l'admiration et le respect. Comme le demande le grand écrivain, que nous avons cité plus haut, M. Darralde *met du cœur autant que de science dans sa pratique*, et il possède, par dessus tout, la bonté, qui se traduit naturellement dans ses paroles, et se peint dans sa physionomie, ce miroir de l'âme qui ne trompe point. A l'époque de la grande affluence des étrangers, le salon, qui sert d'antichambre à son cabinet, est habituellement encombré, et ce n'est qu'après s'être fait inscrire à l'avance et après quelques jours d'attente, qu'on peut parvenir jusqu'à lui. Parmi les malades qui le consultent, il en est plusieurs qui ont, en même temps, un autre médecin : le premier est le médecin extraordinaire, le second est le médecin ordinaire.

VIII

LA CHAPELLE

A quelques pas de l'Établissement thermal, à l'extrémité de la rue, montent deux escaliers, qui, s'écartant l'un de l'autre, arrivent sur une plate-forme, que ferme au nord, en guise de parapet, une rampe de fer. Sur ce point culminant du vallon, vis-à-vis le milieu de la rue, s'élève une petite église, qu'on désigne communément du nom modeste de Chapelle. L'architecture en est simple, mais élégante. La porte d'entrée s'ouvre sous un arceau en pierre de taille et sans sculpture. Une grande fenêtre semi-circulaire, à larges carreaux de verre, voilà sa rosace. Elle est surmontée d'un fronton triangulaire, au milieu duquel le cadran d'une horloge mesure la fuite rapide du temps. Une petite tourelle

de bois, qui montre sa tête au dessus du toit ardoisé, c'est le clocher de l'humble basilique.

L'intérieur offre le même caractère de charmante simplicité. Une voûte unie, percée de six fenêtres à plein cintre, couronne de son badigeon blanc la nef de l'édifice, de laquelle se dégagent deux grâcieuses chapelles. Les autels et les parties qui s'y rattachent et les complètent sont en marbre de diverses couleurs, sorti des riches marbrières des environs. Deux statues de la Vierge et plusieurs tableaux, œuvre de l'art moderne, dus à la générosité de quelques étrangers, rehaussent l'intérieur de l'édifice. Parmi ces tableaux, il en est un qui frappe pardessus tous les autres par sa forme grandiose et semi-circulaire, dominant majestueusement le sanctuaire et couvrant la partie supérieure du mur jusqu'à la voûte. Il représente la vierge Marie, regardant à ses pieds divers personnages qui viennent implorer sa protection; il porte pour épigraphe ce cri touchant de l'espérance chrétienne : « *Consolatrix afflictorum.* » C'est une offrande de M. Ad. Moreau, de Paris, l'un des grands bienfaiteurs de ce pays.

Aux yeux des âmes sensibles et croyantes, — cette chapelle, élevée à côté et au dessus de l'Établissement thermal, où l'on ne peut arriver sans la voir, — la croix qui la surmonte en regardant le ciel, comme l'emblême de l'espérance et de la vie à venir, — le cadran de cette horloge qu'elle tient suspendue à son fronton, et dont les aiguilles empor-

tent, à chaque instant les heures de nos jours, qui vont se perdre dans l'infinie durée, — ce sont là d'éloquents et mystérieux symboles, rappelant aux mortels qui passent, qu'au-dessus de la science humaine et de ce remède bienfaisant qu'ils vont chercher à la source thermale, il est un remède plus souverain, un secours plus puissant qu'il faut aller demander à Celui qui tient en ses mains la maladie et la santé, la vie et la mort des frêles créatures de ce monde.

Ces sentiments pieux et consolants, il en est un grand nombre qui les comprennent et les éprouvent, comme l'annonce leur fidélité à visiter souvent le temple de la prière, leur empressement à assister à la célébration des cérémonies saintes. En venant dans ce petit coin des Pyrénées chercher la santé pour eux-mêmes, ou accompagner quelques-uns de ceux qui leur sont chers et que la maladie a frappés, — dans cet isolement passager qui les sépare du tumulte de la vie, — en face de ce magnifique océan de montagnes, qui élèvent la pensée vers le ciel, — il est des chrétiens qui s'attendrissent et qui sentent leur foi devenir plus vive et leur piété plus ardente.

Oui, il y a beaucoup d'âmes qui prient aux Eaux-Bonnes, et leurs aspirations partent d'un cœur trop aimant et trop pur pour ne pas monter jusqu'à Dieu. Vers le soir, quand les bruits du jour s'apaisent, quand les ombres de la nuit descendent à pas lents, effaçant insensiblement les clartés affaiblies du soleil qui s'enfuit, à l'heure où tout dans la nature semble se recueillir et prier, c'est un pieux et touchant spectacle que présente la chapelle ; car il y a beaucoup de

chrétiens qui choisissent ces moments solennels, pour aller épancher devant l'Auteur des êtres les plus intimes désirs de leur âme. Prosternés sur les dalles du temple, s'abaissant devant le Dieu caché que l'univers adore, à la vue de la lampe solitaire, symbole de la lumière infinie dont nous n'avons ici bas qu'un pâle crépuscule, ils prient pour eux et pour des êtres bien-aimés, de cette prière intérieure et confiante qui est le parfum le plus pur de la créature en face du Créateur; et ils sentent en eux quelque chose de ravissant et de doux qui n'a pas de nom dans les langues de la terre; car un rayon d'espérance et de vie est descendu du ciel, pour passer dans leur cœur !!!....

Les ecclésiastiques arrivent, chaque année, fort nombreux aux Eaux-Bonnes, pour demander à l'eau sulfureuse la guérison des organes de la voix, fatigués et altérés par l'exercice de la prédication, ou du professorat. Depuis cinq heures du matin jusqu'à neuf heures, la célébration des mystères sacrés se renouvelle, chaque jour, presque sans interruption sur les trois autels de la chapelle. — Lorsque ce lieu attire quelque membre de l'épiscopat français, on a l'avantage d'entendre quelquefois, dans la chapelle, sa parole apostolique. — S'il se trouve parmi les étrangers des artistes distingués dans la musique religieuse, ils ne quittent pas

ordinairement ce pays, sans rehausser le chant des hymnes sacrées de leurs mélodieux accords.

La chapelle a été bâtie en 1829, à une époque où la petite cité commençait à peine à se former. Aujourd'hui que ce lieu, béni du ciel, est fréquenté par de si nombreux visiteurs, cette chapelle est tout-à-fait insuffisante. Alors qu'on y trouve une population de deux à trois mille habitants, comment pourrait-on assister aisément aux cérémonies publiques de la religion, dans une enceinte qui n'a pas plus d'étendue qu'une modeste église de village?

Les habitants du pays, comme les étrangers, reconnaissent la nécessité indispensable d'agrandir la chapelle, ou de construire une nouvelle église. Ce dernier projet, si on avait les ressources suffisantes, serait assurément le meilleur, et l'emplacement qui conviendrait le mieux au nouvel édifice, comme plusieurs le proposent, serait la petite colline qui domine les deux vallons, au *Plateau de l'Espérance*. Là, séparée du mouvement et du bruit, regardant en face la *Butte du Trésor*, cette église serait véritablement, par sa position et sa destination, le temple de l'espérance, l'asile de la paix et du recueillement.

La chapelle actuelle n'est qu'une annexe de la paroisse d'Aas : elle est desservie, pendant la saison des eaux, soit par le curé de la paroisse, soit par un aumônier spécial. C'est encore d'Aas, que dépend cette localité pour l'administration communale. Maintenant que ce célèbre vallon a pris les proportions et les allures d'une petite ville, il y a lieu d'espérer, que ses habitants auront assez de patriotisme et de dignité, pour travailler à obtenir que la nouvelle cité de-

vienne bientôt chef-lieu de paroisse, en même temps que de commune.

Dans la saison des eaux, on ne voit jamais en ce lieu d'appareil funéraire. Jamais les chants lugubres ni les sombres processions de la tombe ne viennent troubler la sérénité de ce riant asile, ni réveiller de noirs pressentiments dans l'âme des malades. Il y en a qui se demandent, étonnés : Est-ce qu'on ne meurt donc pas aux sources thermales des Pyrénées? Est-ce qu'à la vue de ce remède salutaire, où nous venons essayer de ranimer la vie, la mort épouvantée arrête son empire, à l'entrée du vallon?

Quand vous visiterez l'église d'Aas, faites une courte promenade au cimetière. Les pierres tumulaires que vous y verrez et les inscriptions qu'elles portent, triste et faible souvenir de ceux qui ne sont plus, vous diront assez éloquemment que la mort passe ici quelquefois, pour étendre sa main glacée sur les étrangers, comme sur les habitants du pays. Il s'en trouve parmi les malades, qui, venus avec un germe trop avancé de dépérissement, ne peuvent supporter la lutte trop violente de la vie et de la mort, provoquée par la boisson thermale, et succombent en tenant dans leurs mains la coupe de la vie.

Mais la mort frappe ici ses victimes dans l'ombre du mystère. Lorsqu'une frêle existence exhale le dernier souffle de sa vie terrestre, on prend avec soin toutes les précautions, pour qu'aucun écho de ce drame funèbre n'aille retentir au

dehors et assombrir par des pensées sinistres la douce espérance des malades. Et tandis que rien n'altère le mouvement bruyant et la vie joyeuse de tant d'étrangers réunis pour se distraire, il y a de temps à autre quelques cœurs éplorés, gémissant en secret auprès d'un lit de mort, et répétant ce cri toujours vrai douleur, que soupirait sur son luth immortel le chantre de Tibur :

« Ergo Quintilium perpetuus sopor
» Urget !...»

« Un sommeil éternel enchaîne donc Quintilius !... »

(HORACE)

IX

LE CLIMAT DES EAUX-BONNES

Ce n'est pas seulement l'influence de *l'Eau-Bonne* qui procure aux malades un soulagement sensible. L'air pur et vivifiant de ce pays, si agréable aux poitrines souffrantes, seconde admirablement les bienfaits des sources sulfureuses. L'élévation du lieu, qui est de 800 mètres environ au dessus du niveau de la mer, les bancs de neige et de glace qui ne fondent jamais au sommet des montagnes voisines, les brises légères qui descendent de ces froides régions de l'air, tempèrent, dans les gorges inférieures, les feux du soleil et donnent à l'air une pureté délicieuse. Les grands monts, qui abritent les Eaux-Bonnes de leurs remparts éternels, y entretiennent, dans la saison de l'été, une douce température, qui varie de 15 à 25 degrés centigrades.

La promenade est ici un utile et attrayant exercice, pour favoriser les effets du traitement thermal; provoquée par les agréments du climat, par la nouveauté des lieux et des curiosités qu'on y trouve, elle alimente et renouvelle, chaque jour, la distraction et le plaisir.

Pour y exécuter les promenades, ou les excursions, on a des jours généralement très variés. Tout est contraste dans l'aspect du ciel et des phénomènes atmosphériques, comme tout est pittoresque dans l'aspect de la contrée.

Les Jours sereins.

Après des jours sombres, quelquefois attristés par les flots amoncelés des brouillards pluvieux, arrivent des jours sereins et purs, qu'éclaire un doux soleil et qui répandent dans la nature un charme ravissant. Quand se lèvent les premiers rayons de ces beaux jours et qu'on erre de bonne heure dans les labyrinthes et sur les plateaux des montagnes, on sent courir dans son âme le frisson de l'étonnement et de la joie, en voyant la lumière du soleil dorer d'abord les plus hauts sommets, et ruisseler ensuite à flots étincelants sur les pentes des monts. Des vapeurs légères, formées par la fraîcheur de la nuit, promènent leurs vagues inconstantes au dessus des torrents, ou roulent en bondissant sur le penchant des collines. A mesure que le soleil monte dans le ciel, et qu'abaissant ses regards dans les vallées, il touche de ses rayons ces vapeurs mobiles, elles s'évanouissent, comme des

fantômes errants qu'épouvante la lumière. Les gouttes innombrables de rosée, qui tapissent le gazon, ou pendent aux feuilles des arbres, prennent tout-à-coup un éclat éblouissant. On dirait que la terre, pour saluer l'arrivée du roi du jour, s'est revêtue d'un voile de verdure, tout parsemé de rubis, de diamants et d'émeraudes.

Dès lors le soleil inonde de ses feux resplendissants les monts et les vallées. A la fraîcheur des premières heures du jour, trop vive peut-être pour les faibles poitrines, succède une tiède chaleur, qui réjouit sans énerver. L'air est embaumé par les fleurs sauvages et les plantes odorantes des montagnes.

Bien des personnes malades, qui dans leur pays ne pouvaient respirer qu'avec peine, ni marcher longtemps, sans provoquer la toux et être épuisées de fatigue, se trouvent étonnées et ravies de pouvoir errer si facilement à travers les coteaux et les pentes rapides. Elles respirent avec bonheur et avalent, à longs traits, cet air si suave qui les délasse et les fortifie. On bénit la boisson bienfaisante et cette atmosphère si douce qui en favorise les merveilleux effets. On se croit transporté dans un monde nouveau : il semble qu'on est venu se désaltérer aux sources de la vie.

Comme les rayons du soleil sont trop ardents, pour permettre la promenade pendant les chaudes heures du milieu du jour, on se repose volontiers dans ses appartements, en attendant l'heure propice pour sortir ; ou bien, un livre à la main, on va se récréer à l'ombre des grands chênes, ou des hêtres touffus, sur le tapis d'une pelouse, à côté d'une source limpide.

Dans ces contrées, la chaleur n'est jamais accablante comme dans la plaine : elle est toujours tempérée par de fraîches brises, et l'on peut de bonne heure reprendre l'exercice de la promenade. Ceux qui ont joui, le matin, des magnifiques scènes de la nature, trouvent naturellement un peu moins attrayante la promenade du soir. Les rayons du soleil, à son coucher, sont sans doute aussi brillants que ceux de son lever; mais ils paraissent moins beaux, parce qu'on en jouit depuis plus longtemps. Les premières impressions sont toujours plus vives que celles qui les suivent. Comme les beautés naturelles portent en elles-mêmes un caractère inaltérable de grandeur, la promenade a pourtant encore, le soir, comme le matin, un charme irrésistible.

Quand le soleil, poursuivant sa course dans un ciel d'azur, commence à s'incliner vers le couchant, et que ses traits obliques descendent en vagues rayonnantes, alors les montagnes avec leurs cimes abruptes, leurs bois épais, leurs vertes pelouses, les vallons avec leurs prairies, leurs moissons, leurs torrents bouillonnants, leurs cascades mugissantes, tout dans la nature resplendit d'une beauté majestueuse, qui porte dans l'âme une impression secrète de surprise et de contentement.

Lorsque, dans ces courses récréatives, on sent le besoin de se reposer, on n'a pas besoin d'attendre longtemps pour trouver un lieu propice. De distance en distance, aux bords des chemins, ou des sentiers qui serpentent, la voûte d'un arbre, ou d'une roche creuse vous offre une ombre hospitalière, et, sous cet abri protecteur, un banc de gazon, de pierre, ou de bois vous invite à vous asseoir. Là, de nouvelles

sensations vous attendent. On se plaît à écouter les soupirs de la brise dans le feuillage, ou le balbutiement de la source. D'autres fois on prête l'oreille au bruit du torrent, ou de la cascade, qui fait répéter son gémissement prolongé aux échos du vallon. On prend plaisir à observer au loin les chèvres agiles, errant au bord des précipices, ou suspendues à la cime des rochers escarpés, et l'on se rappelle naturellement ces vers pittoresques de Virgile, qui, seuls, valent plus qu'un tableau :

« Non ego vos posthàc, viridi projectus in antro,
» Dumosâ pendere procul de rupe videbo. »

Les beautés et les merveilles qu'on admire font quelque fois tomber dans la rêverie, et l'on médite avec une suave volupté sur la grandeur de la nature. Dans ces moments solennels, où l'âme, plongée dans la contemplation, se dégage des vains bruits de la vie, pour se recueillir en elle-même, elle sent involontairement s'élever vers Dieu ses aspirations et ses pensées, et la terre lui paraît se balancer dans l'espace, comme un encensoir sublime, pour faire monter vers l'Auteur des êtres les hymnes et les parfums de la nature entière, qui adore et prie au sein de la création...

Quand les ombres s'allongent sur la pente des monts, quand le soleil jette ses derniers feux sur les plus hauts sommets, on reprend le chemin de sa demeure, en regrettant la lumière si pure qu'on vient de perdre : mais ce regret est sans tristesse ; car les flots de pourpre et d'or, que laisse

après lui le grand astre, en fuyant vers le couchant, annoncent encore un beau jour.

Les Jours nébuleux.

Les jours sereins et radieux ne durent pas toujours, et par cela même qu'ils ne sont pas permanents, on les trouve plus riants. Le soleil, dont le retour habilement ménagé par la nature, porte partout la chaleur et la vie, n'aurait plus qu'une beaute froide et monotone, s'il ne cessait jamais de nous visiter de ses rayons. La vraie beauté est surtout dans les contrastes, dans la variété et la mobilité des phénomènes. L'univers qui nous entoure, splendide reflet de la gloire de Dieu, n'est qu'un vaste panorama de phénomènes innombrables, qui se déroulent sans interruption dans leur perpétuelle mobilité.

Cette majesté des contrastes, qui est un des caractères les plus frappants de la beauté, éclate au plus haut degré dans le climat des Pyrénées. A un ciel sans nuage succède tout-à-coup un ciel nébuleux. Quelquefois, après une journée pluvieuse, on s'endort comme enveloppé d'une mer de brouillards, et l'on s'éveille, le lendemain, réjoui par un soleil étincelant.

Les Pyrénées par leur élévation, attirent et retiennent fréquemment des brouillards et des nuages. Quand ces vapeurs épaissies demeurent amoncelées et immobiles dans la partie supérieure des montagnes, dérobant le ciel de toutes parts et formant une voûte basse et ténébreuse, l'atmosphère

devient alors humide et pluvieuse : mais ces jours tristes font bientôt place à des jours agréables. Le plus souvent, durant les jours sombres, les brouillards et les nuages sont mobiles et errants : tantôt ils voilent le soleil, tantôt ils le laissent à découvert. L'air ne cesse pas d'être doux et bienfaisant; car dans ces contrées élevées l'humidité n'est point permanente comme dans la plaine.

Trop fraîche le matin et le soir, la promenade a de l'attrait pendant toutes les autres parties de la journée. Ce temps est surtout favorable pour faire des excursions un peu lointaines, pour gravir les montagnes, soit à pied, soit à cheval. Ces jours nébuleux, moins attrayants sans doute que les jours sereins, ont pourtant un charme ineffable pour les âmes contemplatives et rêveuses. Les courses capricieuses des brouillards et des nuages sont une source féconde de délicieuses distractions.

Tantôt roulant paisiblement leurs vagues légères, les brouillards, confusément disséminés, caressent de leurs ondulations les penchants des collines : on les voit descendre, remonter, glisser, serpenter, s'arrêter un instant, pour reprendre aussitôt leur marche incertaine. Tantôt précipitant leur course à travers les rochers, ils s'élancent et bondissent comme des torrents impétueux. Quelquefois se déroulant en un long cordon, ils parcourent horizontalement le milieu d'une montagne et ressemblent à des fleuves suspendus dans les airs. D'autres fois, accourant de divers points dans une même gorge, ils s'agitent, bouillonnent et montent toujours, comme une mer irritée qui soulève ses flots sous l'effort de la tempête. Ailleurs, s'élevant de la vallée jusqu'aux plus

hautes cimes, ils donnent aux montagnes un aspect lugubre : on dirait qu'elles ont pris le deuil et qu'elles cachent leurs têtes superbes dans un crêpe noir.

Plus loin, amoncelés en masses épaisses sur les flancs d'une montagne, ils se choquent, se repoussent, s'élèvent dans les airs : si le soleil, s'échappant d'un nuage, vient à toucher de ses rayons obliques ces épais tourbillons, ils se changent en une fumée noirâtre, mêlée d'un feu sinistre ; c'est le cratère d'un volcan. — Si l'on se trouve perché sur quelque point culminant d'une montagne, il arrive quelquefois qu'on a sur sa tête un ciel serein et sous ses pieds une mer de brouillards : s'il était possible alors de tomber dans l'extase de la rêverie et de céder aux illusions de l'imagination, on se croirait tout-à-coup transporté sur le promontoire d'une île déserte, au milieu de l'Océan.

Il y a aussi un certain charme, qui attire les regards, dans ces nuages errants qui voyagent si fréquemment sous le ciel bleu des Pyrénées. Lorsque le vent charrie de l'Océan ou de la Méditerranée de grands nuages blancs, qui ne font pas redouter la pluie, on éprouve un mélancolique plaisir, en regardant passer ces masses nébuleuses, qui se succèdent avec rapidité sur le même point du ciel et défilent, pendant de longues heures, comme des légions sans fin. Le soleil les nuance des couleurs les plus variées do son prisme, et dans leurs mouvements incessants elles prennent des formes curieuses qui se renouvellent de moment en moment. On croit voir passer tour-à-tour dans les airs des châteaux, des villes, des rivières, des arbres, des montagnes, des vallées.

En touchant les sommets grisâtres des pics, ces légions de nuages semblent vouloir s'arrêter; mais celles qui les suivent, les poussent et les obligent de poursuivre leur marche. Les figures bizarres et changeantes de ces nuages, leur mouvement que rien n'arrête, sont l'image des générations humaines, que pousse, d'un mouvement invincible, ce fleuve impétueux du temps, qui sans cesse élargit ses rivages.

X

LES PROMENADES

La main de l'homme a partout embelli cette gorge des Eaux-Bonnes, autrefois déserte et sauvage, maintenant si riante et si fréquentée. Le bassin de la cité, les collines et les montagnes, qui l'encadrent, renferment plusieurs promenades, variées de site et de forme, où l'on trouve l'heureuse union de l'utilité et de l'agrément, suivant ce précepte d'Horace, vrai pour les œuvres matérielles de l'art, comme pour la poésie :

« Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci. »

Le Jardin-Anglais.

Cette promenade, un des plus beaux ornements de ce lieu, commence à l'entrée de la petite cité, et se prolonge parallèlement à la rue, dont elle forme un des côtés. Étroite à son origine, elle va s'élargissant peu-à-peu, en suivant le pied de la montagne. Elle a un aspect gracieux, sans luxe et sans ornements recherchés : on n'y voit ni jets d'eau, ni parterres, ni marbres, ni statues ; c'est la simple beauté de la nature. Son sol incliné est couvert d'un tapis de gazon : des allées irrégulières le coupent en tout sens, et forment des figures bizarres, grandes et petites, dont l'originalité fait le principal mérite. Des arbres, de plusieurs espèces, y sont plantés, comme au hasard, sur les bords des allées : le hêtre, l'ormeau, l'acacia, le tilleul, le saule-pleureur, le lilas, le peuplier, y mêlent leurs branches touffues, et composent une voûte de verdure, dont on admire de loin les nuances variées, quand le soleil l'embellit de ses rayons. On dirait que celui qui a tracé le plan de cette promenade, a voulu réaliser ce vers du poète : « *Souvent un beau désordre est un effet de l'art.* » (Boileau.)

On se promène peu dans le Jardin-Anglais : on va s'y reposer sur les bancs, à dossier élevé, qui ornent les allées. Quand la chaleur tombe rayonnante sur les moissons dorées, on respire avec délices, sous les ombrages du *Jardin-Anglais*, les fraîches haleines qui descendent des sommets

neigeux. Les uns s'y livrent aux paisibles épanchements d'une causerie familière ; d'autres recueillent, d'un œil avide, les récentes nouvelles que leur apporte le journal, ce rapide véhicule de la pensée humaine. L'oreille s'y laisse aussi charmer par les accents de la musique, qui vient quelquefois mêler au bruit de la foule sa joyeuse harmonie. On y prend plaisir à voir rouler les voitures, ou passer les agiles cavalcades.

En présence du concours bruyant et animé, que présente la cité, — quand on se repose, durant un beau jour, sous les dômes de verdure du Jardin-Anglais, — on se croirait quelquefois transporté sous les marroniers du jardin des Tuileries, ou sur quelque autre promenade d'une grande cité. Mais si vous tournez un peu la tête, les sombres flancs des montagnes, qui partout arrêtent votre vue, vous rappellent bientôt que vous êtes au milieu des Pyrénées.

La Promenade Horizontale.

Entre le Jardin-Anglais et les roches escarpées de la montagne, qui le domine, s'ouvre une route, large et unie, qui, se détournant vers le couchant, par un brusque circuit, s'étend, sur une ligne horizontale, dans la direction de la vallée d'Ossau : elle a reçu le nom de *Promenade horizontale.*

Elle suit, en ondulant, les anses et les promontoires qui se découpent, de ce côté, sur les pentes inférieures du mont

Gourzy. Quand on regarde, de loin, les sinuosités de cette route horizontale, on dirait une écharpe jaune, qui se déroule, en longs anneaux, autour de la robe verdoyante qui couvre la montagne.

Un petit filet d'eau coule sur un des bords de cette route : il est alimenté par les gouttes étincelantes qui tombent des rochers, et qui, par leur cadence continue et monotone, semblent mesurer la durée éternelle. Ce murmure, mélancolique et doux, contraste singulièrement avec les cris rauques et perçants du torrent, qui bouillonne, un peu plus bas, dans le fond du vallon. De distance en distance, un vieux hêtre étend ses branches séculaires et se courbe, en voûte de feuillage, pour arrêter les rayons du soleil. Sur le plateau d'un promontoire de cette promenade, s'élève un pavillon, soutenu par six colonnettes de bois peint ; il se termine en kiosque, portant à son sommet l'image d'un ours, girouette mobile, qui tourne et pivote au moindre caprice du vent.

Cette route est précieuse pour les faibles poitrines, dans ce pays de montagnes : elle offre aux malades la facilité de faire sans fatigue une course un peu longue. Comme elle est à peu près le seul endroit de ce vallon, où plusieurs personnes puissent marcher de front, sans monter ni descendre, c'est là qu'on se rend de préférence, pour se livrer au paisible exercice d'une promenade à pas lents. Aux dernières heures du jour, quand le temps est propice, les promeneurs y arrivent en foule. Les dames du haut monde surtout vont y étaler leur brillante toilette : on dirait l'avenue des Champs Elysées, ou les grandes allées du Luxembourg, lorsqu'un

beau soleil de printemps invite les riches dames de Paris à quitter l'ombre froide des salons, pour aller jouir de la pure lumière des cieux.

L'origine de la *Promenade Horizontale* est indiquée sur une plaque de marbre, suspendue au rocher de la montagne, derrière le Jardin-Anglais, on y lit cette inscription :

« Chemin Horizontal. »

« Avec l'appui du Conseil général des Basses-Pyrénées, de la com-
» mune d'Aas et du Marquis de Livron, 300 souscripteurs ont ouvert
» ce chemin sur un développement de 1700 mètres, exécuté en 40 jours,
» dans la saison des eaux de 1842, sous la direction de MM. le Cte de
» Kergorlay, Ad. Moreau, Alex. de Ville et le Cte Dulong de Rosnay. »

Ce chemin fut prolongé, l'année suivante, aux frais de nouveaux souscripteurs. Il est destiné à aller donner la main à la route des Eaux-Chaudes, lorsqu'on aura les ressources nécessaires pour le terminer.

La Promenade Grammont.

Au couchant de la ville, au dessus du Jardin-Anglais, vous voyez monter un immense rempart de feuillage, dont vous ne pouvez mesurer la hauteur, car ses dernières cimes se perdent dans l'azur du ciel, ou se cachent sous le voile sombre des brouillards qui les couronnent : c'est le mont *Gourzy*, dont un bois épais couvre les flancs. Les parties les plus basses, qui touchent aux maisons, ne sont qu'une bordure de

roches nues; mais bientôt les rochers s'effacent, et l'on n'aperçoit plus qu'un grand manteau de verdure, dont les pans inférieurs renferment une des plus pittoresques promenades.

Quand vous êtes à l'entrée du chemin horizontal, derrière le Jardin-Anglais, vous trouvez un sentier qui grimpe en serpentant : suivez-en les détours, sous les éventails des vieux hêtres. Vous arriverez à un petit plateau, d'où la vue plonge sur Laruns et l'ouverture méridionale de la vallée d'Ossau : c'est l'endroit où la montagne se détourne, pour fuir vers le couchant. Au pied d'un gros hêtre, qui abrite de son ombre quelques bancs de pierre, ou de gazon, vous lirez une humble inscription : elle vous dira que vous êtes sur la *Promenade Grammont*, qui tire son nom d'une ancienne et puissante famille du Béarn.

De ce point, partent d'autres sentiers, qui parcourent en tout sens le bas de la montagne, vis-à-vis le Jardin-Anglais. Ces sentiers, habilement tracés pour produire des détours agréables, traversent, montent, descendent, remontent, se coupent, se séparent, se rejoignent et forment des labyrinthes, où l'on prend plaisir à s'égarer. Un double mur de feuillage borde ces petites allées, et les branches qui se croisent complètent les voûtes. Si l'on entre dans les bosquets, qui les entourent, on trouve, en certains endroits, des draperies de verdure encadrant des tapis de gazon, émaillés de fleurs sauvages et de plantes odorantes.

Si vous poursuivez votre course vers le sud, en longeant le sentier le plus élevé et le plus horizontal de cette promenade, vous passez, sans vous en douter, au bord d'un pré-

cipice, dont vous n'êtes séparé que par un parapet de feuillage. De là, vous allez descendre à la fontaine froide, à côté de l'Etablissement thermal.

La Promenade de l'Établissement.

A gauche du péristyle de l'Établissement, s'ouvre un corridor qui conduit, par un escalier de quelques marches, à une plate-forme plantée de tilleuls : c'est une promenade, qui s'étend au pied de la colline, au-dessus de la rue, dont un mur, surmonté d'un parapet, la sépare. Elle communique avec la rue par un double perron, sous lequel jaillit une fontaine. — Ce promenoir est ordinairement très-fréquenté, le matin et dans l'après-midi, aux heures où les buveurs en foule vont chercher la boisson fortifiante. Les uns s'y promènent à pas lents ; les autres se reposent au bord du parapet, ou sur des siéges de bois, à l'ombre des tilleuls. C'est là qu'on rencontre facilement les amis, ou d'autres personnes qu'on a plaisir de revoir, pour leur communiquer ses impressions, ou pour projeter de nouvelles excursions.

Le Plateau de l'Espérance.

De la Promenade de l'Établissement se dégage un sentier, qui monte obliquement sur cette colline verdoyante, qui s'allonge, en s'abaissant, derrière les maisons de la grande

rue des Eaux-Bonnes. Faites quelques pas sur ce sentier, et arrêtez-vous un instant au premier embranchement qui se présente. Voyez-vous, là-bas, au dernier penchant de la colline, un joli petit plateau, qui semble vous inviter sur sa verte pelouse? C'est le *Plateau de l'Espérance*. Ce nom consolateur vous sourit et vous attire. Vous vous y rendez par un sentier, qui court horizontalement à la hauteur des toits ardoisés, le long d'une haie de buis et de noisetiers sauvages. Le plateau vous offre, pour vous reposer, un parquet de gazon et des siéges de bois, sous une voûte d'acacias et de platanes. — Il y a là un beau point de vue, pour contempler en face l'Etablissement thermal et la *Butte-du-Trésor*, qui lui verse son onde bienfaisante de son urne intarissable. Vous devinez alors aisément la pensée de celui qui a surnommé le lieu que vous foulez : le Plateau de l'Espérance. En se livrant à la rêverie, en présence de la source qui lui promet la guérison, le jeune malade réjoui, sent se ranimer son espérance : il repousse loin de lui la pensée de la tombe, et, comme la *jeune captive*, qu'a immortalisée dans sa touchante élégie l'infortuné Chénier, il entend aussi s'échapper de son cœur ce cri de la nature :

« L'épi naissant mûrit, de la faux respecté.
» Sans crainte du pressoir, le pampre, tout l'été,
» Boit les doux présents de l'aurore :
» Et moi, comme lui belle, et jeune comme lui,
» Quoique l'heure présente ait été trouble, ennui,
» *Je ne veux pas mourir encore.....* »

(André Chénier.)

La Butte-du-Trésor et le Kiosque.

Du bassin des Eaux-Bonnes, les regards se portent naturellement, et avec un secret plaisir, sur ce beau mamelon, qui se dresse joyeusement au midi de la cité, avec son vert manteau de buis, fier de porter dans ses flancs les sources thermales, précieux trésor de ces montagnes : c'est la *Butte-du-Trésor*. On aime encore à regarder ce pavillon, perché là-haut, sur la crête du mamelon, comme un petit observatoire, montrant son joli Kiosque, suspendu sur ses légères colonnettes.

En partant de la Promenade de l'Établissement, on y monte par un sentier, qui ondule sous un dais de feuillage. A l'endroit où la Butte-du-Trésor se détache de la montagne, et se découpe en cône, le sentier tourne en spirale, et enlace de ses contours la dernière partie du mamelon. Reposez-vous à l'ombre du Kiosque, et admirez le beau tableau que vous offre ce site.

En abaissant vos yeux sur la petite cité, qui semble s'incliner sous vos pieds, peut-être sentez-vous surgir dans votre âme un premier mouvement de cet orgueil naturel, que donne à l'homme la pensée de sa propre grandeur. Mesurez donc du regard les masses gigantesques qui vous entourent, et vous verrez si vous êtes grand. A votre droite, la *Montagne Verte* étend ses immenses pelouses; devant vous, aux confins de la vallée d'Ossau, cette montagne

abrupte, qui abrite Laruns, élève les énormes dentelures de ses pics décharnés, qui semblent se confondre avec le ciel. A gauche, votre vue peut à peine atteindre les hauts sapins, qui forment le sombre diadème du mont Gourzy. Retournez-vous vers le midi, et vous verrez monter, comme un amphithéâtre aérien, cinq ou six mamelons, et, à côté, le Pic du Ger, élevant fièrement sa tête de granit.

Au milieu de ces masses étonnantes, qui vous environnent, vous emprisonnent de leurs remparts éternels, qui semblent vous écraser de leur grandeur, et auprès desquels vous n'êtes qu'un imperceptible atôme, vous vous humiliez devant les merveilles de la création, et vous vous étonnez de votre petitesse. Mais en sentant que votre faible corps porte un être pensant et immortel, capable de s'élever à la contemplation de l'Etre infini, et d'apprécier la sagesse de ses œuvres, vous vous relevez de votre abaissement, et vous comprenez que vous êtes à la fois un abîme de faiblesse et un abîme de grandeur.

Les Promenades du Torrent Valentin.

Pour varier vos émotions, voulez-vous maintenant, sans vous écarter au loin, jouir d'un aspect mélancolique et sombre? Allez vous livrer à la rêverie, en parcourant quelques-uns des nombreux sentiers, qui circulent sur les pentes ombreuses de la montagne, derrière la Butte-du-Trésor, au-dessus du Torrent Valentin.

Sur un des points culminants de la colline, tout près de l'Etablissement thermal, il est un carrefour d'où partent plusieurs sentiers. En suivant le plus bas des sentiers qui s'ouvrent du côté du midi, on peut, par de nombreux contours, arriver jusqu'aux bords du torrent, et observer, dans sa sauvage impétuosité, le cours de ses ondes bouillonnantes. A mesure qu'on approche, on distingue plus clairement, à travers le feuillage, l'écume frémissante, qui jaillit en mugissant. Peu à peu apparaît, horrible et dévasté, le lit du torrent, jonché d'énormes blocs de granit, qui ont roulé là, dans les grands débordements : on dirait un champ de débris et de ruines. Au milieu des obstacles qu'il rencontre, à chaque pas, le Valentin descend, de roche en roche, jetant partout ses vagues écumantes, avec un gémissement prolongé, monotone et lugubre.

La vue de ce torrent furieux, roulant ses eaux vagabondes entre ses rives désolées, porte dans l'âme un sentiment de tristesse. Il apparaît comme l'emblème sinistre de ces orages atmosphériques, qui jettent si souvent sur la terre la dévastation et le deuil, ou de ces tempêtes humaines, encore plus terribles, qui, de temps à autre, ont éclaté au sein des peuples, entraînant quelquefois avec elles les trônes et les empires. Comme ces flots bruyants qui passent sans pouvoir s'arrêter, ainsi les ouvrages des hommes croulent et disparaissent tour-à-tour. Dieu seul, avec les œuvres sublimes de la création, demeure toujours le même, en présence de ce théâtre de destruction et de mort, où s'agitent et tombent les générations humaines.

On se familiarise, peu à peu, avec ce paysage sévère et

triste. A mesure qu'on y revient, des émotions plus douces succèdent aux premières émotions qu'on avait éprouvées. Quand le soleil darde ses feux brûlants, on se plaît à redemander à ce lieu une ombre hospitalière, où le cours du torrent entretient une fraîcheur permanente, apportée par les brises légères, qui palpitent dans les branches des hêtres.

La Montagne Verte.—La Promenade Jacqueminot.

Ne restons pas toujours enfermés dans les mêmes horizons : cherchons des sites plus élevés, d'où le regard puisse embrasser une plus vaste étendue. Les deux montagnes, qui abritent les Eaux-Bonnes, l'une au levant, l'autre au couchant, et que tout le monde peut aisément franchir, à pied, ou à cheval, possèdent, de la base au sommet, deux belles promenades, opposées l'une à l'autre par leur situation et leur aspect.

D'abord, du côté de l'aurore, l'œil s'étend sur une montagne, aux flancs découverts, descendant du midi au nord, étalant, dans la plus grande partie de sa surface, de magnifiques nappes de gazon, que couronne, en corniche, une bordure de rochers. On l'a nommée, d'après sa couleur dominante, la *Montagne Verte*. Pour en faire l'ascension, par le chemin le plus facile, on descend par la rue de la Cascade, aux bords du Valentin, et l'on traverse le nou-

veau pont de pierre, jeté sur ce torrent. Après avoir longé les pentes inférieures de la montagne, vêtues d'une robe de prairies et de petits champs, que clôturent de haies vives, ombragées de vieux chênes, on va faire une halte au village d'Aas, pour y visiter son église, quelques maisons anciennes et d'autres curiosités. Puis, par un sentier assez doux, qui en deux ou trois contours fort allongés enlace la montagne, on arrive lentement au sommet, où l'on est agréablement surpris de rencontrer un large plateau tout couvert de pacages fleuris. Lorsqu'on a joui des divers points de vue qu'offrent les deux versants, on peut, pour varier la promenade, exécuter la descente par un autre chemin.

En face, du côté du couchant, s'élance, légère et rapide, aux sombres flancs du mont Gourzy, la *Promenade Jacqueminot*, qui se tient cachée sous une voûte de feuillage. Vis à vis le milieu de la ville, elle se dégage de la Promenade Grammont, montant toujours dans la même direction, renouvelant incessamment ses gracieux petits contours, comme une gigantesque couleuvre, qui déroulerait sur la lisière d'une forêt ses innombrables anneaux. De la région des hêtres, elle conduit à celle des sapins, dont on regarde, avec étonnement, les troncs séculaires, s'élevant en colonnes superbes, surmontées de flèches effilées. Lorsque le premier plan de la montagne finit, pour se prolonger encore sur un plan plus reculé, qui n'est pas visible de sa base, les arbres deviennent plus rares, pour faire place à de riantes pelouses, étoilées de fleurs. C'est là que la plupart des promeneurs bornent leur ascension. C'est sur ce tapis de gazon

que le général Jacqueminot, à qui l'on est redevable de cette promenade, organisait autrefois de délicieux banquets. Si le voyageur n'est pas surpris, en ce lieu, par les brouillards, il y embrasse, vers le nord, un immense horizon : le regard se dilate et s'épanouit sur ce versant des Pyrénées, et plonge encore bien au delà dans la plaine.

XI

LES CASCADES

Dans la gorge, qui touche aux Eaux-Bonnes, et que ferment à l'orient les grandes pelouses de la Montagne-Verte, coule en bouillonnant un torrent impétueux, le *Valentin*. Il forme dans son cours quelques cascades d'un ordre secondaire pour la hauteur, mais belles en elles-mêmes et dignes d'intérêt, pour tous ceux qui ne sont pas insensibles aux curiosités de la nature.

La Cascade Valentin, ou des Eaux-Bonnes.

La première cascade, qui provoque l'attention, et à laquelle donne son nom le torrent qui la produit, est en face des premières maisons de la cité, où elle fait entendre son perpétuel mugissement.

Pour aller la visiter, entrez dans la nouvelle rue, heureusement nommée la *rue de la Cascade :* A l'endroit où elle tourne à droite, par un brusque circuit, vous verrez s'ouvrir à gauche, le chemin qui conduit par une pente douce, à la chute d'eau qui vous attire. On y arrivait naguère par des sentiers voilés de feuillage, qui descendaient en serpentant jusqu'au torrent.

Les vrais admirateurs des beautés naturelles ne voteront pas des remercîments à ceux qui ont conçu le projet peu poétique de tracer, en ce lieu, un large et beau chemin, qui, dans sa marche dévastatrice, vient d'emporter l'ombrage protecteur de tant de hêtres, jusqu'ici respectés, et tout ce qu'il y avait de pittoresque sur la partie de la colline qui mène à la cascade. Lorsqu'on observe, au milieu des montagnes, un phénomène de la nature, on n'aime pas à y voir de trop près la main de l'homme. Aux abords de cette nappe d'eau, qui n'est en rien l'œuvre de l'art, un simple sentier, qu'on aurait pu adoucir sans en changer le caractère, — avec ses haies de buis, ses roches élancées et ses éventails de verdure, — était assurément préférable à cette grande avenue, qu'on vient de faire, et qui n'a pour ornement et pour ombrage, que le banal parapet des grandes routes. Sera-t-on aussi sans pitié pour cette petite grotte, taillée dans le roc, qui se penche aux bords de la cascade, et qui ajoute un nouvel ornement à sa magnificence ?... Les ondes du torrent, en gémiraient de douleur et les échos du rivage répéteraient leurs plaintes (*).

(*) Au moment où nous traçons ces lignes (août 1857), la route dont nous parlons n'est pas encore terminée dans sa partie inférieure ; c'est ce qui nous fait exprimer des craintes sur le sort de cette grotte.

En faisant une halte de repos aux principales stations de l'avenue, qui descend en faciles contours jusqu'au pied de la cascade, on peut la considérer sous ses divers aspects, à son sommet, à son milieu et à sa base.

Sous un monticule verdoyant, qui se dresse sur sa rive droite, le Valentin dans sa marche tumultueuse arrive. Un énorme bloc de granit, couvert de gazon et d'arbustes, l'arrête : il passe autour de cet obstacle et se divise en deux bras. Là commence le roc incliné d'où tombe la cascade, formant un jet éblouissant de 60 mètres de hauteur. Dans toute sa longueur, le roc s'élève en bosse vers le milieu, et produit deux courants. Le torrent s'y précipite écumant et mugissant, comme un lion furieux qui court en bondissant sur sa proie : les aspérités qu'il rencontre font jaillir ses flots en cristaux étincelants. Au pied du rocher, il jette sa bave blanchâtre et savonneuse : comme épuisé de fatigue, il semble s'arrêter et s'arrondir en bassin, et son onde agitée bouillonne encore en s'apaisant. Mais, plus bas, de nouveaux rochers l'entravent et l'irritent, et il reprend sa course vagabonde.

La Cascade du Discoo.

(A 2 kilomètres des Eaux-Bonnes.)

En partant de la Promenade de l'Établissement thermal, vous suivez un sentier, qui monte obliquement sur un point

culminant de la petite colline, qui sépare le bassin des Eaux-Bonnes de la gorge du Valentin. Vous trouvez un embranchement, d'où partent quatre sentiers. Prenez le deuxième sentier de droite, celui qui s'ouvre, dans une direction horizontale, à travers les bois de la montagne. Vous remontez la rive droite du torrent, que vous ne voyez pas, mais dont vous entendez, au fond du vallon, la course murmurante. Quand vous arrivez sur ses bords, un pont de pierre, qui vient de remplacer le rustique pont de bois, s'offre à vos yeux : c'est le pont du *Discoo*. Au-dessus du pont, vous apercevez le torrent, glissant légèrement, en nappes argentées, sur les gradins de ses roches polies : il reçoit ici un ruisseau, qui descend en gazouillant sous ses petits dômes de verdure. Vous croyez, au premier coup d'œil, avoir en face la cascade que vous cherchez ; vous n'en voyez encore que le prélude. Traversez le pont, suivez, à gauche, un étroit sentier, qui longe l'autre rive, et, après un détour de quelques pas, vous aurez sous vos yeux la cascade du *Discoo*.

Elle offre, dans son ensemble, un tout autre aspect que la cascade Valentin. L'une est l'image de la dévastation et des tempêtes; l'autre a une beauté plus calme et plus gracieuse. Le torrent arrive sous un arceau de feuillage, formé par les branches vigoureuses d'un hêtre. Il descend sur un rocher perpendiculaire, au pied duquel il se brise sur un avancement droit et uni ; c'est le marchepied de la cascade. De là, les flots écumants, se relevant en gerbes, jaillissent en pluie fine sur le tertre opposé. Lorsque les eaux sont un peu basses, la chute est moins belle et se divise en deux

courants distincts, que sépare un léger renflement du rocher.

La Cascade du gros Hêtre.

(A 5 kilomètres des Eaux-Bonnes.)

Si vous vouliez poursuivre vos explorations, en remontant le torrent, vous n'auriez plus à faire qu'une course d'une demi-heure, pour arriver à une autre cascade plus imposante, appelée la cascade du *Gros-Hêtre :* mais, pour varier l'émotion et le plaisir, vous aimerez, peut-être, mieux renvoyer cette visite à un autre jour: en voici l'itinéraire.

Après avoir dépassé le pont du Discoo, vous entrez dans un chemin oblique et montant qui se dirige vers la route d'Aas : au premier embranchement, qui se présente, vous tournez à droite, pour avancer au midi de la gorge, en suivant le bas de la montagne. Vous suivez la lisière d'un petit bois de chênes, qui se penche à votre gauche : votre promenade devient bientôt plus riante et vos regards s'étendent délicieusement sur les beaux lieux qui vous entourent. De l'autre côté du vallon, la douce verdure des hêtres touffus enveloppe les flancs des montagnes, que couronnent dans les hautes régions les cônes lugubres des noirs sapins. En face, les pentes irrégulières de la montagne que vous longez,

et dont vous ne distinguez pas le sommet, étalent leurs grands tapis de gazon, parsemés çà et là de quelques roches nues. Dans le fond du vallon, s'agite et bouillonne, sous son rideau de feuillage, le fougueux Valentin, que grossissent, en cet endroit, quelques torrents sans nom. Au-dessous de la route que vous parcourez se déroule un long cordon de petites collines, couvertes de prairies, qu'arrosent et fertilisent de nombreux filets d'eau.

Tandis que vous marchez en admirant ces contrastes, vous arrivez à une sinuosité de la route. Le bruit inattendu d'une chute d'eau frappe vos oreilles. Vous la cherchez des yeux et vous voyez, dans un enfoncement, serpenter, le long d'un rocher sauvage, une élégante cascade ; c'est la cascade du Serpent. Formée par un petit ruisseau qui promène son onde pure à travers les pelouses, elle glisse, svelte et légère, comme un serpent, sur la masse de granit qui semble vouloir l'arrêter : puis elle passe en murmurant sous la route et va se cacher sous les hautes herbes des prairies.

Vous quittez avec regret ce site charmant, et vous détournez involontairement les yeux, en poursuivant votre course. Après un léger circuit, le chemin se bifurque : prenez le sentier de droite qui vous ramène aux bords du Valentin, où vous trouvez un pont pour passer sur l'autre rive. Arrêtez-vous un moment devant ces mamelons verdoyants, qui montrent, un peu plus loin, leurs pointes coniques au milieu du vallon. C'est ici votre dernière halte : vous allez bientôt découvrir la curiosité que vous cherchez.

Quand vous avez franchi le torrent, vous en suivez le rivage, par un sentier raboteux, en descendant du côté des

Eaux-Bonnes. Ce rapide courant, que vous avez vu jusqu'ici, presque toujours courroucé, roule ici des flots limpides, qui tantôt coulent avec tranquillité, et tantôt font entendre l'harmonieux bruissement des joyeuses cascatelles. Tout-à-coup il disparaît à vos yeux : vous voici à la cascade. Faites un circuit de quelques pas pour la regarder en face : vous tressaillez d'étonnement et de plaisir devant le phénomène qui frappe vos regards.

Du haut d'un rocher perpendiculaire et uni, que couronne un rebord poli par le travail des eaux, le torrent se précipite, majestueux et sublime, formant une nappe blanche et éblouissante comme une draperie de diamants. Il se change au pied du rocher en bouillonnements écumants, d'où jaillit une pluie fine qui monte dans les airs en vapeur onduleuse. Puis, soudain, prenant son essor, il se jette et s'évanouit dans un passage étroit et sombre, qui s'ouvre entre deux masses granitiques, où s'accrochent quelques arbres épars suspendus sur le gouffre béant. En reportant les yeux sur la cascade, pour en mesurer la hauteur, on aperçoit à son sommet le *gros hêtre*, qui jadis versait sur elle son ombre séculaire. Les années en passant ont emporté son feuillage et ses branches : aujourd'hui vieillard décrépit, il n'est plus qu'un tronçon mutilé, que respectent les ondes du torrent et que le temps n'ose détruire encore.

Lorsqu'on s'arrête à méditer et à rêver sur ces beautés saisissantes, que la main du Créateur a tracées sur la terre, pour apprendre aux mortels sa grandeur, l'âme involontairement s'élève à de sérieuses pensées. Ce torrent, qui court quelquefois calme et le plus souvent bouillonne et mugit,

c'est la vie humaine qui s'écoule tantôt douce, tantôt agitée par l'infortune et les mille vicissitudes de ce monde. Cette cascade, qui tombe toujours la même dans son inaltérable majesté, c'est l'emblème de l'éternité. Ce hêtre, brisé par les ans, et qui n'est plus qu'un débris, ces ondes qui fuient d'une fuite éternelle, sont l'image du temps que rien n'arrête et qui va se perdre dans l'océan de l'infinie durée. L'on comprend alors la justesse de ces beaux vers d'un poète :

« Ce vieillard, qui, d'un vol agile,
» Fuit toujours, sans être arrêté,
» Le Temps, cette image mobile
» De l'immobile Éternité. »

(J.-B. Rousseau.)

La Cascade Laressec.

(A 2 heures de marche des Eaux-Bonnes.)

Simple esquisse.

On monte dans la gorge du Valentin, sur la rive droite du torrent, en suivant le chemin qui mène au *Col de Torte*. La route est souvent mauvaise, raboteuse et quelquefois glissante. On y jouit de quelques points de vue surprenants et pittoresques. Les rochers sauvages, tantôt suspendus aux flancs des monts, tantôt s'élevant en flèches effilées, tantôt s'allongeant en grandes lames aiguisées par la foudre, con-

trastent avec les coteaux verdoyants, les pelouses veloutées et les sombres bois de sapins.

On arrive à un endroit où le vallon s'arrondit en cirque, encadré de gracieuses montagnes. C'est en ce lieu que tombe la cascade *Laressec*. Cette curieuse colonne d'eau et les sites qui la décorent offrent aux visiteurs un beau tableau, qui les dédommage des fatigues de leur course.

XII.

LES GROTTES

La Grotte Castellane.

(A 20 minutes de marche des Eaux-Bonnes.)

Lorsqu'on descend des Eaux-Bonnes à Laruns, et qu'on arrive à peu près en face du village d'Assouste, on remarque à droite, à côté de la route qu'on parcourt, une jolie pelouse, plantée d'arbres étrangers, réunis par petits groupes et formant quelques cabinets de verdure. A l'entrée de ce lieu, se dresse un poteau, élevant fièrement sa tête et portant à son front cette prétentieuse enseigne : *Grotte très-curieuse.* Puis au-dessous, sur le même poteau, une plaque de

marbre offre aux passants cette autre inscription : *Villa Castellane*. Pendant plusieurs années, cette dernière inscription est demeurée humble et modeste, étendue sur le gazon, à côté du sentier qui longe la pelouse. Le gardien de la grotte, qui tient avant tout à ses intérêts, a cru sans doute faire preuve d'esprit et attirer un plus grand nombre de visiteurs, en plaçant à côté de la première inscription une seconde réclame.

On entre, on avance, on regarde et on s'étonne. On ne saurait être surpris de ne pas apercevoir encore les abords de la grotte, qu'on suppose cachée plus bas, sous les rochers de la montagne. Mais la Villa Castellane, si pompeusement annoncée, où donc est-elle ? On a beau promener ses regards à droite, à gauche et en avant du coté du torrent, on ne voit toujours d'autre édifice que la pauvre demeure du gardien. Pourquoi donc cet écriteau qui proclame fièrement une villa imaginaire ? Est-ce une énigme, est-ce une mystification ? Ce n'est ni l'un, ni l'autre. Quelle qu'ait été la pensée de l'auteur de cette inscription, il n'est pas moins vrai qu'elle a une signification historique : elle signifie tout à la fois un rêve, un souvenir, un regret. On va en juger par l'histoire de ces lieux.

En l'année 1840, le propriétaire de ce lambeau de terrain, qui de la route descend jusqu'au torrent, y découvrit, dans le fond, sous des rochers sauvages et presque inaccessibles, une petite grotte, ornée de magnifiques stalactites. Mais pour y aboutir, on ne trouvait qu'un mauvais sentier à peine tracé sur une pente très-rapide, passant sur des rochers escarpés, effrayants et presque suspendus sur un abime.

Il y avait pourtant un grand nombre d'intrépides, qui bravaient la fatigue et le danger, pour aboutir jusqu'à la grotte, et le propriétaire, habile à exploiter le droit de visite, s'estimait heureux d'avoir trouvé cette poule aux œufs d'or. Ce n'était encore là que le commencement de sa bonne fortune.

Il arriva que, l'année suivante, un grand et riche personnage, M. le comte Jules de Castellane, vint aux Eaux-Bonnes pour les soins de sa santé. Il y trouve sa guérison, et, plein de reconnaissance pour cette contrée, il veut laisser de son passage un durable souvenir. La grotte avec son site pittoresque attire son attention : il l'achète généreusement, avec le terrain qui en dépend, et le pauvre Bonnecase se trouve possesseur d'une somme assez ronde, qui est pour lui une fortune.

Tout à coup de la grotte au torrent ce lieu change d'aspect. Il est débarrassé de ses rochers et de ses précipices : une partie des masses granitiques, qui obstruaient la grotte, est emportée. On y arrive par un chemin facile et bien ménagé. Dans la pensée du nouveau propriétaire, ce n'est encore là que la préparation du sol où bientôt on verra naître des prodiges : il rêve, il médite, il arrête un splendide projet.

Aux bords de la route s'élèvera une superbe villa, environnée de bosquets enchanteurs : elle sera ouverte à tous ceux qui voudront aller y chercher les jeux, les amusements, les distractions et le plaisir ; ce sera le Versailles des Pyrénées. Au-dessous, se dresseront de vastes terrasses, disposées en amphithéâtre, ombragées par les arbres les plus beaux et les plus variés, embaumées des plus doux parfums des fleurs.

C'est ainsi que de terrasse en terrasse, de surprise en surprise, on descendra jusqu'à la grotte par cette magique route de merveilles....

Mais ces plans magnifiques, conçus sous l'empire d'un enthousiasme de circonstance, ont passé rapides comme lui : ils se sont évanouis comme un vague songe de la nuit. Il n'en est resté qu'un vain souvenir, et ces lieux, qui devaient devenir si ravissants, expriment encore tristement leurs regrets et leurs plaintes, par l'inscription gravée sur le marbre, et redemandent toujours mais en vain la *Villa Castellane* (*).

Tout en partageant ces regrets, profitez toujours des travaux d'amélioration que fit exécuter, dans le premier élan de son ardeur, M. de Castellane. Passez à l'humble demeure de la famille Bonnecase, qui garde la clef de la grotte, pour ne la montrer qu'à prix d'argent. L'ancien propriétaire, — grâce au noble désintéressement du nouvel acquéreur, — a eu l'heureux privilége de vendre bien au-dessus de leur valeur sa grotte et son terrain, de les voir tout-à-coup se transformer et s'embellir, et d'en jouir encore comme autrefois.

Vous descendez au fond du vallon par un sentier habile-

(*) Cette histoire de date encore récente est assez connue dans la localité, comme elle l'est d'un grand nombre d'étrangers. On est naturellement amené à la connaître, en demandant l'explication de l'inscription : *Villa Castellane*. Nous n'avons présenté ici de ce récit qu'une bien courte esquisse. Les plans d'embellissement, conçus par M. de Castellane, furent exposés en détail, par M. Ad. Moreau, dans un article inséré dans l'*Album Pyrénéen*, au mois d'août 1841, article reproduit dans son *Itinéraire d'un Touriste*.



ment tracé, qui tourne et serpente à la surface des rochers domptés et aplanis. A quelques pas au-dessus des ondes frémissantes du Valentin, l'entrée de la grotte apparaît. La porte souvre, et vous contemplez avec étonnement des milliers de cristaux, qui pendent à la voûte et tapissent les murs. L'eau, qui tombe goutte à goute, a produit ces merveilles, œuvre lente et monotone de la nature dans la durée des siècles. En face, sur la rive opposée, s'avance un rocher gigantesque, qui portait autrefois sur son plateau superbe le vieux château d'Assouste, monument féodal, depuis longtemps abattu, qui croula soudainement, avec ses infortunés habitants, sous le feu des guerres civiles du 16e siècle. Le torrent, resserré en cet endroit par des masses abruptes, y fait entendre en sourds gémissements sa murmurante voix.

La Grotte des Eaux-Chaudes.

(A 10 kilomètres des Eaux-Bonnes. — A 3/4 d'heure de marche des Eaux-Chaudes)

Dans le voisinage du village des Eaux-Chaudes, la montagne, qui forme le rempart oriental de la vallée, en se prolongeant du côté de Gabas, porte dans ses flancs une grotte bien autrement belle que la précédente, et qui, par sa profondeur et les curiosités qu'elle renferme, est digne de prenrang parmi les plus remarquables grottes des Pyrénées.

Avant de partir des Eaux-Chaudes, pour aller la visiter, il faut avoir soin de prévenir le gardien, qui en a la clef et qui est chargé de percevoir un droit sur tous les visiteurs. On s'y rend par un sentier qui grimpe sur des pentes rapides, mais que l'on peut parcourir sans difficulté, soit à pied, soit à cheval.

La première révélation de ce mystérieux souterrain est un torrent, qui s'en échappe, et qui va former un peu plus bas une bruyante cascade. On entre, on s'avance, en cotoyant ce torrent, à la clarté des torches et des flambeaux, et les merveilles diverses, qui se dévoilent, à mesure qu'on pénètre dans ces cavités, tiennent l'âme sous le frisson de l'étonnement et de l'admiration. Les rochers, qui tour à tour s'élancent en colonnes, s'arrondissent en arceaux, ou s'étendent en voûtes, les riches stalactites, qui les décorent, et dont quelques-unes apparaissent comme des lustres suspendus de distance en distance, les formes fantastiques et changeantes, que prennent ces murs sombres, à la lueur vacillante des torches, tout contribue à donner à ces lieux un indéfinissable caractère de religieux recueillement. On se croirait transporté dans une de ces églises souterraines que bâtissaient les chrétiens, dans les temps de persécution, pour y remplir en secret les devoirs de leur culte, et l'on se souvient involontairement des catacombes.

La Grotte d'Espalungue, ou d'Izeste.

(A 18 kilomètres des Eaux-Bonnes.)

Simple esquisse.

La visite qu'on va faire à cette grotte fournit l'occasion d'explorer une partie de la vallée d'Ossau, en examinant à droite et à gauche les curiosités les plus frappantes (Voir le chapitre 2 de cet ouvrage). — On fait une halte à Louvie-Juzon, ou à Izeste, pour s'y reposer, y laisser les chevaux et les voitures et y prendre un guide.

La grotte s'ouvre non loin du village d'Izeste, sous les gradins inférieurs de la montagne. Ce qui attire avant tout l'attention, c'est l'entrée véritablement grandiose de cette profonde cavité. Les restes d'une épaisse muraille, qui en fermait autrefois l'ouverture, donnent lieu de penser qu'on en avait fait autrefois un lieu de fortification, où l'on pouvait au besoin s'abriter et se défendre. On pénètre dans cette grotte, à la clarté des torches, comme à celle des Eaux-Chaudes : Elle n'offre pas, au même degré que celle-ci, des beautés intéressantes ; mais elle la dépasse de beaucoup par son immensité, et partout, à mesure qu'on avance, on est étonné de la hauteur et de l'aspect imposant de ses voûtes.

XIII

LES JEUX OSSALAIS

Les étrangers, — qui vont aux Pyrénées dans l'intérêt de leur santé, ou pour y oublier, pendant quelques semaines, les soucis de la vie, — ont généralement besoin de se distraire et de se récréer. Aussi, tous les jours, dans la saison des eaux, ressemblent à des jours de fête : mais le dimanche, quand l'atmosphère n'est pas froide et pluvieuse, le bassin des Eaux-Bonnes prend encore un aspect plus riant. Ce jour-là, ce ne sont pas seulement les sources thermales qui attirent autour d'elles un grand concours de personnes. Pendant toute la matinée, jusqu'à onze heures, une foule immense se presse dans la chapelle et aux abords du lieu saint, pour sanctifier le jour du Seigneur. Ce jour-là aussi,

arrivent, en grand nombre, des villages voisins, les Ossalais et les Ossalaises, qui, par l'uniformité et l'originalité de l'antique costume montagnard, offrent un singulier contraste avec la grande variété de costume, qui est un des caractères des mœurs françaises.

Quelquefois aussi, dans la matinée du dimanche, il y a des signes précurseurs, qui annoncent aux étrangers, pour l'après-midi, quelque spectacle nouveau. Un groupe de jeunes montagnards parcourt les rues, au son du tambourin, du flageolet et du violon, s'arrête dans les divers hôtels, et offre aux principaux personnages des bouquets de fleurs, pour recevoir en échange quelques pièces de monnaie. Sur la place qui longe le côté méridional du *Jardin-Anglais*, on remarque divers préparatifs : on forme une barrière tout autour, on place des bancs, on plante des piquets et des poteaux. Que va-t-il donc se passer?

Si vous allez parcourir les affiches, au péristyle de l'établissement thermal, vous en trouverez une qui vous annoncera pompeusement le spectacle des *Jeux Ossalais* : vous y lirez l'indication des principaux exercices qui auront lieu et des prix mis au concours pour chaque jeu.

Les magnifiques descriptions des jeux publics des anciens peuples, — dont nous admirons les détails dans les œuvres immortelles des poètes de la Grèce et de Rome, — n'étaient pas de purs rêves de leur imagination : c'était l'histoire de la réalité, embellie seulement par les séduisantes images de la poésie. Les luttes brillantes de ces jeux, généralement en usage chez les premiers peuples civilisés de l'ancien monde

païen, avaient l'avantage d'entretenir l'émulation et l'amour de la gloire au sein de la jeunesse, de l'empêcher de s'énerver dans une molle oisiveté, de modérer la fougue des passions qui trop facilement entraînent l'homme vers les plaisirs de la volupté, d'exercer et d'aguerrir le corps, en même temps que l'esprit, pour les préparer aux rudes épreuves de la guerre.

Les mœurs de notre civilisation n'ont presque rien conservé de ces anciens exercices qui aujourd'hui, comme autrefois, si l'on savait en user avec modération et sagesse, pourraient encore avoir leur côté utile et moral : ils vaudraient bien des amusements souvent coupables, ou dangereux, ou l'oisiveté plus funeste encore, source de tant de mauvaises passions, qui ravissent à l'homme la mâle énergie de la vertu.

Les habitants des villages et des bourgs, qui peuplent la contrée de la vallée d'Ossau, conservent encore, avec d'autres usages qui leur sont particuliers, la célébration de divers jeux, qui remontent à une haute antiquité. Ces exercices sont sans doute bien différents de ceux que pratiquait la jeunesse des anciens peuples orientaux; mais ils tiennent aux mœurs primitives des vieilles peuplades de la Gaule. Dans leurs villages, les jeunes gens se livrent à leurs jeux, pour y chercher le mouvement et la distraction, et un sentiment de simple émulation est le principal mobile qui porte les concurrents à désirer le triomphe. Si on fixe quelquefois des prix pour les vainqueurs, ces récompenses sont de mince valeur. Mais lorsque, dans la saison des eaux, la jeunesse

ossalaise donne aux étrangers le spectacle de ses amusements, l'espoir des récompenses vient s'ajouter au mobile de l'intérêt et devient sans doute pour plusieurs un motif déterminant.

Une commission se forme parmi les étrangers, pour organiser et diriger les jeux. On fait des quêtes à l'avance; on ouvre des souscriptions; on fixe le nombre et la nature des prix qu'on accordera pour chaque espèce d'exercice. — Encourager la jeunesse, qui accourt des environs, pour égayer les malades et les voyageurs, distribuer aux vainqueurs, selon leur mérite, des récompenses convenables, pour stimuler le zèle et l'ardeur des concurrents, c'est assurément très-naturel et très-louable; mais il faut se tenir sur ce point dans de sages limites; car des largesses trop abondantes de la part des souscripteurs, comme cela s'est vu quelquefois, et aussi le défaut d'une équitable répartition des sommes recueillies, tendraient à dénaturer, par l'appât du gain, le caractère simple et primitif des jeux ossalais.

L'immense majorité des étrangers prend plaisir à contempler ces combats pacifiques. Une barrière improvisée ferme l'arène des jeux : une épaisse muraille d'assistants l'environne. Tous les hôtels, qui ont vue sur cette place, semblent être convertis en loges de théâtre : les balcons et toutes les ouvertures, depuis le rez-de-chaussée jusqu'aux petites fenêtres qui s'ouvrent sur les toits, laissent voir partout d'innombrables têtes de spectateurs.

Principaux Jeux.

Course aux Chevaux et aux Anes. — Pour préluder aux jeux proprement dits, on amuse quelquefois l'impatience des spectateurs par une course aux chevaux, suivie d'une course aux ânes. Ce n'est ici qu'une grossière image des courses des grands Hippodrômes. D'un point déterminé de la côte de Laruns partent, au signal donné, les agiles coursiers des montagnes, montés par leurs jeunes cavaliers : lancés à grande vitesse sur cette roide arène, ils se disputent avec assez d'ardeur l'honneur du premier rang, pour atteindre le terme de la course, fixé à l'entrée de la place des jeux.

Jeu du Baquet. — Deux poteaux sont dressés au milieu de la place : une traverse les unit, tenant suspendu un grand baquet plein d'eau; une planche, percée d'un petit trou est adaptée au baquet. A l'une des extrémités de la place est une charrette attelée d'un cheval : le postillon qui la conduit, se tient sur le devant du véhicule, et les concurrents, qui vont se disputer les prix, se placent un à un, et à tour de rôle, sur le derrière, tenant une perche à la main. La voiture part, et lorsque, roulant avec rapidité, elle passe sous le baquet, entre les deux poteaux, le concurrent tente de faire entrer la perche dans le trou : c'est à cette condition, qu'il sera vainqueur et qu'il évitera la chute de cette épée de Damoclès, suspendue sur sa tête. S'il manque le trou (ce qui arrive au plus grand nombre), le baquet, frappé fortement de bas en haut par la perche, verse sur lui une partie de son eau, sans qu'il puisse l'éviter, et il se retire tout inondé, au milieu des éclats de rire des spectateurs. On remplit de nouveau le baquet, à mesure

que l'eau tombe, et le jeu continue, jusqu'à ce que tous les prix fixés aient été gagnés.

Jeu du Chevalet. — Deux branches de bois, posées verticalement sur le sol, portent suspendue horizontalement une poutre polie, qui, retenue à ses deux extrémités par un pivot, peut facilement tourner sur elle-même, au moindre mouvement qu'on lui imprime. C'est sur le dos de ce cheval perfide, que chaque concurrent s'aventure, s'avançant avec précaution, à l'aide de ses genoux et de ses mains, pour aller saisir avec sa bouche une pièce blanche, placée à la tête de la machine; mais le plus souvent l'équilibre se rompt, le bois tourne sur lui-même, et le malheureux cavalier, n'emportant du combat qu'une espérance évanouie, va faire la culbute sur le sol. On rit et on peut rire de ces mésaventures fréquemment renouvelées; car une couche de paille, ou de sablo, qu'on a placée sous le chevalet, préserve les concurrents de tout danger.

Course aux Sacs. — Chaque coureur emprisonne ses jambes dans un sac ordinaire, qu'il a soin de bien attacher autour du corps. Ainsi disposés pour la course, les jeunes gens se tiennent en ligne au milieu de la place. Au signal convenu, ils s'élancent; mais leur marche ne saurait être rapide; car entravés, comme ils le sont, ils ne peuvent avancer qu'à petits sauts. Ceux qui parviennent les premiers au but sont proclamés vainqueurs. Il arrive ordinairement que plus d'un coureur, dans l'embarras de la marche, s'arrête tout-à-coup dans la lice, pour faire une prostration involontaire.

Jeu des Bouteilles. — Les jeunes filles prennent aussi part à ces jeux : parmi ceux qui sont spécialement exécutés par elles, se distingue celui des bouteilles. A la traverse qui sert pour le jeu du baquet, on attache une ficelle, portant à son bout inférieur une bouteille suspendue. A une distance déterminée, chaque jeune fille qui concourt se laisse bander les yeux; puis elle s'avance, un bâton

à la main : Elle marche avec prudence, compte les pas qu'elle fait et quand elle croit être à portée du but, elle lance son coup. Mais il ne fait pas beau viser sans voir; et plus d'une jeune fille se retire avec la rougeur de la défaite, car son bâton n'a frappé que dans les airs. Celles qui réussissent à toucher et à briser la bouteille obtiennent les honneurs de la victoire. D'autres fois, à la place des bouteilles on met des cruches, ou d'autres objets fragiles.

Jeu de la Poêle; — Jeu de la Crême. — Des exercices grotesques viennent aussi mêler à ces jeux leur côté bouffon. — Tel est d'abord le jeu de la poêle. Au milieu de la place, une poêle se balance, retenue par une ficelle. Sur le dos noirci de cet instrument culinaire on applique une pièce de deux francs : c'est avec la bouche et sans pouvoir retenir la poêle avec les mains, qu'il faut aller saisir la pièce, pour en devenir le possesseur. De jeunes Ossalais de dix à quinze ans sont appelés à se la disputer. Pour essayer de réussir, il faut qu'ils se résignent à se laisser noircir les parties les plus saillantes de leur visage : l'appât de l'argent leur fait braver ce coloris d'un nouveau genre et les rires de l'assemblée. — Le jeu de la crême offre un caractère analogue. Deux jeunes gens, les yeux bandés, se placent en face l'un de l'autre, tenant chacun dans un plat une portion de crême : ils se donnent tour à tour à manger cette crême avec une cuiller; mais deux aveugles ne sauraient facilement rencontrer toujours la bouche l'un de l'autre. Quand ils ont fini et qu'on leur enlève le bandeau, chacun d'eux peut s'apercevoir que son compagnon n'a pas reçu toute la crême dans son estomac, car les diverses parties du visage en ont gardé leur portion.

Course aux Œufs. — Voici un jeu plus sérieux, qui intéresse vivement les spectateurs, parce qu'il tient la victoire indécise entre les combattants jusqu'au dernier moment. On dispose deux rangées d'œufs, placés à terre, à un mètre de distance l'un de l'autre, et

occupant presque toute la longueur de la place. Les jeunes gens se partagent en deux camps : ceux qui forment un des deux groupes devront aller au village d'Aas et revenir, pendant que deux jeunes gens du groupe opposé ramasseront les œufs. La victoire appartiendra au parti qui aura le plus tôt rempli sa tâche. D'après une longue expérience, les combinaisons sont faites de telle sorte, que les chances de succès sont à peu près les mêmes de part et d'autre. Le signal est donné : les uns partent à toutes jambes, pour exécuter leur course, tandis que les deux jeunes gens désignés déploient toute leur agilité pour ramasser les œufs, qu'ils doivent, sans les casser, recueillir un à un, chacun de son côté, en faisant un voyage pour chaque œuf, qu'ils vont déposer dans des corbeilles placées à l'extrémité de la lice. La victoire est ici vigoureusement disputée : dans les combats de ce genre, tantôt ce sont les coureurs qui l'emportent, tantôt c'est le camp opposé.

Course au Drapeau. — On plante un drapeau sur un des rochers qui bordent le sommet de la *Montagne-Verte*. Les coureurs, qui entrent en lice, partent tous à la fois : au lieu de suivre les sentiers obliques, ils attaquent la montagne en face et vont droit au drapeau par le chemin le plus court. Beaucoup d'étrangers, armés de lunettes d'approche, se placent à portée, pour observer la marche des coureurs. L'heureux vainqueur, qui touche le premier au but, s'empare du drapeau, descend à grande vitesse, arrive, suant et hors d'haleine, et va déposer sur la place des jeux le trophée de sa victoire.

De temps à autre, dans le cours des jeux, des artistes montagnards, avec les instruments du pays, exécutent quelques parties originales et joyeuses, mais parfois monotones, de leur musique

nationale, pour exciter l'ardeur des combattants et donner aux divertissements plus de solennité.

Les entr'actes de ces jeux sont quelquefois remplis par des danses ossalaises : c'est aussi par des danses que les jeux se terminent. C'est là que les montagnards mettent en action la vive prestesse de leurs membres, dans les rapides évolutions qui caractérisent quelques-uns do ces exercices.

Vers la fin du jour,— surtout si la recette a été abondante,— on dresse des tables sur les pelouses du Jardin-Anglais : les principaux acteurs des amusements y prennent place, et un repas champêtre couronne la journée des jeux.

Esquisse complémentaire.

Le tableau de la célébration des jeux, dans lesquels la jeunesse ossalaise apparaît avec le costumo montagnard, et donne quelques échantillons de sa musique nationale, appelle ici naturellement une esquisse complémentaire des costumes et des chants de ce pays.

Costumes de la Montagne.— Une des particularités qui frappent l'étranger, à la vue des habitants de ces montagnes, c'est l'originalité de leur costume, qui remonte à une haute antiquité : il avait jusqu'ici traversé les siècles, avec son caractère primitif; mais depuis quelques années, le concours de tant d'étrangers qui visitent cette contrée, tend peu à peu à l'altérer. La couleur rouge, signe de l'esprit autrefois guerrier de cette tribu montagnarde, domine dans ce costume gracieux et pittoresque.

Un berret brun, rouge ou bleu, couvrant la tête aux cheveux courts sur le devant et flottants sur le derrière ; une veste ronde de couleur rouge-écarlate, laissant à découvert sur la poitrine un gilet de molleton blanc et les petits plis de la chemise retenus par

des boutons luisants ; une culotte courte en étoffe brune ou en velours noir, attachée au-dessous du genou par des jarretières à glands; des bas de laine blanche, descendant en forme de guêtres sur les souliers de cuir, les sandales en fil, ou les sabots à pointe recourbée; autour des reins, une ceinture rouge à franges flottantes: tel est, dans ses traits les plus saillants, le costume des hommes.

Les femmes ont aussi leur costume traditionnel, dont voici les parties les plus frappantes : — Un petit capulet de drap rouge, encadrant le visage, et posé sur la tête, dont les longs flots de la chevelure pendent en tresses sur les épaules, en débordant au-dessous du capulet ; un corsage noir ou brun, orné sur le devant de quelques bandes de velours cramoisi ; autour du cou, un fichu aux vives couleurs, dont les extrémités disparaissent, cachées sous le corsage ; deux jupes noires, à larges plis serrés, dont la supérieure et la plus courte est décorée d'une bordure bleue ; des bas blancs, descendant, comme chez les hommes, sur le haut des souliers ; enfin, comme objet de pur ornement, un tablier blanc, serré autour du corps par une ceinture jaune et flottante : tels sont les vêtements les plus caractéristiques des Ossalaises. Les moins aisées, de même que les personnes un peu avancées en âge, suppriment ou modifient une partie des enjolivements et des objets de luxe de ce costume.

C'est surtout aux jours de grande fête, que l'on peut voir, dans les villages de la contrée, briller de tout son éclat ce costume des montagnes.

Chants Ossalais. — Le peuple Ossalais a été, depuis bien des siècles, un peuple pasteur ; et, à ce titre, il a naturellement ses chants originaux, comme les anciennes tribus pastorales.

Deux instruments de musique étaient en usage dans la vallée d'Ossau, le *tambourin* et le *flageolet :* le premier, instrument à cordes, est une espèce dégénérée de la lyre ; le second tient de la flûte, avec des sons plus clairs et plus aigus. C'étaient les instru-

ments guerriers, dont la musique un peu rude et sauvage enflammait les combattants. Ces deux instruments, appliqués à des airs plus joyeux, présidaient aussi aux amusements, et c'est à cet unique usage qu'ils sont aujourd'hui destinés : mais le violon est venu y mêler sa molle et douce harmonie. — La musique de ce pays n'offre pas une grande richesse de variété, ni de mélodie : c'est la musique simple et peu avancée des tribus montagnardes de l'ancienne Gaule, et qui ne s'est pas beaucoup développée, ni modifiée, en traversant les âges.

Les Ossalais possèdent diverses chansons ou romances populaires : plusieurs sont faibles de composition et de pensée ; d'autres se distinguent par une poésie sentimentale, par une tendre délicatesse, par une suave et touchante mélancolie.

La musique et le chant animent la jeunesse dans ses exercices récréatifs, soit pour les luttes de ses jeux, soit pour ses danses nationales. Ces divertissements réunissent quelquefois les jeunes gens et les jeunes filles ; mais généralement le principe de la séparation des sexes domine dans les danses et les autres amusements de la vallée.

Les pasteurs, dans leur exil volontaire sur les plateaux des montagnes, chantent aussi pour charmer leur solitude : mais ce n'est plus la vie toujours poétique et délicieusement heureuse des bergers d'autrefois, célébrée par les poètes. Quelquefois ils se réunissent pour chanter ; mais souvent ils se livrent seuls à cet exercice et préfèrent alors la poésie mélancolique et rêveuse.

Le silence des lieux solitaires qu'il habite, la majesté des scènes qui l'entourent, rendent le berger des Pyrénées naturellement pensif et le portent à la contemplation. Il aime de temps à autre à se tenir debout sur quelque cime altière, silencieux et immobile, promenant ses regards tantôt sur le ciel bleu et tantôt sur les monts : on le prendrait pour un ermite du désert, en extase devant Dieu, méditant sur ses grandeurs infinies, dont il admire les splendeurs au sein de la nature.

XIV

EXCURSION

DANS LA VALLÉE DES EAUX-CHAUDES

ET DE GABAS

La vallée des Eaux-Bonnes et ses alentours les plus voisins offrent généralement des aspects riants et gracieux, où la majesté des contrastes relève la beauté des tableaux que la nature déroule sous les regards des visiteurs : mais non loin de là, s'ouvre une vallée gigantesque et sauvage, dont les sublimes horreurs frappent l'âme de stupeur, en présence des merveilles opérées par le travail de l'homme. C'est la vallée des *Eaux-Chaudes*, qui se prolonge au delà de *Gabas* et conduit en Espagne.

La route des Eaux-Chaudes.

On descend rapidement du vallon des Eaux-Bonnes, en suivant la côte à pente douce, qui ondule et serpente, entre des prairies d'un vert-jaune, sur les derniers gradins du mont Gourzy. Au bas de la côte, on salue, en passant, le bourg de Laruns, mollement assis au bord de son Gave, à côté de ses moissons dorées.

A quelques pas plus loin, aux confins de la vallée d'Ossau, entre deux montagnes de rochers, on voit s'ouvrir, au midi, un passage étroit et sombre, d'où s'échappe, à flots bruyants, le Gave, qui vient de Gabas et du Pic du Midi. Une large route, taillée dans le roc et dominant le torrent, apparaît. Là commence l'horrible et grandiose vallée des Eaux-Chaudes. On y entre..... Bientôt la lumière du jour s'assombrit. On regarde instinctivement en arrière, pour chercher le beau pays qu'on a quitté : tous les sites de la vallée d'Ossau ont disparu. Un frisson d'horreur traverse l'âme du spectateur : que voit-il?... Sous ses pieds, gronde et mugit, au fond d'un effroyable gouffre, hérissé de roches escarpées, un torrent bouillonnant. A droite et à gauche, se dressent, perpendiculaires et terribles, des masses informes de granit, qui montent, comme des remparts inexpugnables, à deux ou trois cents mètres au-dessus du torrent. Sur leurs flancs inaccessibles, quelques arbres rabougris accrochent, çà et là, leurs débiles racines.

On n'aperçoit qu'un pan du ciel, formant la voûte de cette étroite et sinistre prison. Quand les brouillards gris et lourds promènent dans les airs leurs vagues ténébreuses, ne laissant arriver qu'une lumière blafarde, ces lieux, toujours désolés, prennent encore une teinte plus lugubre. On croirait être aux dernières limites de la création, sur les bords de l'épouvantable cahos. Mais la route grande et belle qu'on parcourt, les rochers à pic, qu'il a fallu couper et emporter par la mine, à une hauteur prodigieuse, annoncent que le génie de l'homme a passé dans ces déserts. Un sentiment d'admiration relève et tempère le sentiment d'effroi qu'on éprouvait : on demeure stupéfait devant ces merveilles de l'art moderne, qui permettent de faire rouler les voitures et courir les cavalcades en ces lieux, où le pâtre de la vallée n'avait pas même osé porter ses pas.....

Lorsqu'on a franchi cet effrayant passage, qu'on avait nommé le *Hourat*, ou la gorge du précipice, on voit, de l'autre côté du Gave, la ligne perpendiculaire de la montagne s'incliner légèrement. Sur ce point moins inaccessible se dessine une autre route, qui descend obliquement comme une rampe suspendue aux flancs abruptes d'un rempart. Avant l'exécution de la nouvelle route, cette côte rapide était l'unique ouverture par où l'on pénétrait dans la sombre vallée. Au sommet de cette rampe, à l'endroit où, passant entre deux rochers taillés à pic, elle s'élance au penchant de l'abîmé, on trouve encore les restes d'un modeste oratoire. Ce fut une heureuse et pieuse pensée, que celle d'ériger un asile de la prière, à l'entrée de cette longue vallée, qui était autrefois, beaucoup plus qu'aujourd'hui,

féconde en périls. Avant d'aller affronter les dangers des précipices, des avalanches, des ouragans, des malfaiteurs, ou des bêtes féroces, le voyageur s'inclinait avec confiance devant Celui qui commande aux éléments, murmurait une invocation à la *Vierge de Bon-Secours*; et puis, le cœur ému et consolé, il se relevait plein d'espérance, en regardant le ciel, et poursuivait sa route en paix.

Quand la descente finit, l'ancien chemin franchit le Gave sur un pont appelé le *Pont des Chèvres* : c'est là le point de jonction des deux routes, qui, dès lors, n'en font plus qu'une, côtoyant la rive droite du torrent. En sortant de l'horrible défilé qu'on vient de parcourir, on respire un peu plus librement ; mais le regard, à mesure qu'on avance, est toujours arrêté par des monts formidables, aux couleurs indécises et tristes, au sommet inaperçu et perdu dans les nuages. Tout-à-coup la vallée s'élargit un peu, étalant un bassin de verdure : les montagnes reculent et s'abaissent du côté du levant. Un groupe de maisons apparaît : c'est le village des Eaux-Chaudes.

Les Eaux-Chaudes.

(A 7 kilomètres des Eaux-Bonnes.)

Aspect général.

Le village des Eaux-Chaudes se penche en face de son

Gave, sur un plan incliné de sa rive droite : il se compose de vingt à trente maisons, bâties en amphithéâtre, parmi lesquelles se distinguent quelques beaux hôtels. La route de la vallée traverse le village et en forme la rue principale. L'un des premiers édifices que l'on rencontre, après avoir dépassé quelques grandes maisons nouvellement construites, c'est la chapelle, qui semble être placée là, comme pour attirer avant tout l'attention des passants, et porter leur âme à la pensée du ciel. Plus bas, sur la droite, on reconnaît, à sa masse imposante et à ses façades élégantes, le superbe Établissement qui abrite les sources thermales.

Quelques promenades embellissent un peu le site des Eaux-Chaudes, et permettent aux malades de faire, à peu de distance de leur habitation et sans trop de fatigue, des exercices à pied. — A l'extrémité du village, du côté du midi, est la *Promenade Henri IV*, où, durant les tièdes heures du jour, on trouve de fraîches ombres et des siéges pour se reposer. — Un peu au-delà, sur le plateau d'une colline, que l'on prendrait pour le marchepied de la montagne, est la promenade *Minvielle*, où coule la fontaine de ce nom : de verts tapis de gazon, des ondes limpides, l'épais feuillage d'une vigoureuse végétation, composent la principale décoration de ce lieu, qui contraste singulièrement avec toute la région des alentours. — Sur les âpres flancs de la montagne, qui s'élève aux bords de l'autre rive du Gave, montent et descendent les hardis sentiers de la *Promenade d'Argout*.

Le bassin des Eaux-Chaudes participe naturellement de l'aspect attristé de toute la vallée : à part le peu d'ornements

que la main de l'homme y a jetés, rien n'apparait aux environs, qui réjouisse la vue. Des montagnes arides, maigres de sol, pauvres de végétation, des rochers immenses et déchirés, suspendus sur des abîmes; un horizon peu étendu, qui tient de toutes parts le regard captif, et que couronne une étroite zone du ciel, souvent obscurcie par les brouillards errants; un courant d'air à peu près permanent, souvent froid et quelquefois perfide, descendant des gorges du Pic du Midi et entretenu par le long canal de la vallée: partout une nature dévastée, retentissante de la voix rauque et plaintive du Gave : telle est la perspective habituelle que présentent les Eaux-Chaudes.

Les habitants passagers de ce lieu semblent se ressentir de la mélancolie qu'il inspire. Tandis qu'aux Eaux-Bonnes tout respire le mouvement, le bruit, la vie joyeuse et agitée, ici c'est la vie douce et paisible, le délassement sans tumulte, la promenade rêveuse et contemplative, le recueillement de la solitude. Beaucoup de voyageurs trouvent ce séjour trop sévère et trop peu varié. Il en est, au contraire, surtout ceux qui ont une organisation mélancolique et maladive, qui le trouvent attrayant : fuyant pour quelque temps le fracas des cités, ils cherchent à s'isoler au sein de la pure nature, et se plaisent à l'admirer dans ce qu'elle a de plus opposé aux œuvres de l'homme.

La route d'Espagne, qui longe la vallée, distrait quelquefois l'esprit, en égayant un peu la monotonie du point de vue dans cette sombre contrée. On y prend plaisir à voir, de temps en temps, défiler avec lenteur les mules espagnoles, ou passer les marchands qui vont en Espagne, ou en revien-

nent, pour échanger les produits des deux nations voisines. Sur cette route circulent aussi fréquemment, dans la saison des eaux, des caravanes de bergers, conduisant leurs troupeaux sur les hauteurs, pour aller chercher de lointains pâturages.

Les Sources thermales (*)

On est étonné du n ombre des sources et des courants d'eau que possède le bassin des Eaux-Chaudes : on dirait quo c'est une éponge, qui sert de déversoir aux eaux des monts environnants, toujours alimentés par le perpétuel écoulement des neiges et des glaciers. Outre les sources froides, employées pour les besoins ordinaires de la vie, il en est qui sont médicinales et appliquées avantageusement pour la guérison, ou le soulagement de diverses maladies.

Les sources proprement thermales sont au nombre de cinq, dont voici les noms, dans l'ordre de leur degré de chaleur.

	Degrés centigrades.
La source *Le Clôt*............	36 — 40
La source *Lesquirette*.........	36 — 00
La source *Le Rey*............	34 — 00
La source *Baudot*............	27 — 00
La source *Laressec*...........	25 — 00

Il en est une sixième, la source *Minvielle*, sulfureuse et miné-

(*) Le cadre qui nous est tracé par le titre de cet ouvrage, nous oblige, en parlant de ces sources, à nous borner à des notions succintes. Nous avons néanmoins écrit sur ces eaux, sur leurs propriétés et sur l'établissement qui les utilise, un aperçu substantiel, qui pourra fournir des renseignements suffisants pour les faire connaître.

rale, comme celles qui sont chaudes, mais dont la température (11 degrés) n'est pas plus élevée que celle des eaux ordinaires à l'usage de l'homme.

Deux seulement de ces six sources minérales étaient connues anciennement ; ce sont : *Lesquirette* et *Le Rey* (ou source d'Henri IV). Les autres ont été découvertes, depuis le commencement de ce siècle.

L'histoire des Eaux-Chaudes ne commence à être un peu connue, avec quelques détails, que dans les derniers siècles du moyen-âge. Les deux sources anciennes étaient très-fréquentées, au 15e et au 16e siècle. Ce qui ajoutait à leur réputation, c'est que les divers personnages des petites cours de Béarn et de Navarre les visitaient de temps en temps, soit pour y chercher la santé, soit pour fuir le tumulte des cités et se livrer, dans ces lieux si agrestes, à des divertissements d'un autre ordre, en goûtant les plaisirs purs de la nature. Des logements rustiques et improvisés leur servaient de palais. Au nombre des plus illustres de ces visiteurs, que l'histoire signale, apparaissent : Marguerite de Valois, *la Marguerite* des *Marguerites;* son époux Henri d'Albret, roi de Navarre; leur fille Jeanne d'Albret, reine de Navarre, épouse d'Antoine de Bourbon et mère d'Henri IV, qui lui-même, dans son enfance et dans sa première jeunesse, se rendait fréquemment aux Eaux-Chaudes. Les chemins cependant étaient alors bien peu praticables ; car à partir de Laruns, surtout à l'entrée de la vallée, il n'y avait qu'un sentier glissant, tracé sur les rochers, au bord d'effrayants précipices.

La réputation de ces sources avait pâli, depuis un siècle, comme celle des Eaux-Bonnes, lorsque Bordeu, dans le siècle dernier, les fit briller d'un nouvel éclat, en propageant leurs effets bienfaisants. Depuis quelques années, leur célébrité a puissamment grandi sous l'habile et savante direction des docteurs Samonzet, Baile et Laffore. Le nouvel établissement thermal ne pourra manquer de leur préparer encore un plus brillant avenir. Ces eaux néanmoins sont bien loin de la renommée et de la prospérité des Eaux-Bonnes. Elles s'appliquent d'ailleurs à des maladies d'un ordre différent.

Propriétés des Eaux.

Ces eaux minérales appartiennent, à un très-haut degré, à la classe des sources fortes des Pyrénées. Elles sont encore plus énergiques et plus violentes que les Eaux-Bonnes : aussi ne doit-on en user qu'avec beaucoup de prudence et de ménagement. Il est indispensable de consulter, sur les lieux, un des médecins expérimentés qui s'y trouvent, pour savoir, suivant la nature et le degré de la maladie, de quelles sources il faut faire usage, de quelle manière et dans quelle proportion on doit s'en servir, soit en boisson, soit en bains, soit en douches.

On emploie ces eaux, avec un très grand succès, contre les *rhumatismes* en général, les *tumeurs des articulations*, les diverses *maladies du foie*, les *scrofules*, les *dartres*, les *ulcères*, la *goutte*, les *pâles couleurs*, les diverses affections de l'*estomac* et des *intestins*.

Elles sont encore avantageuses pour combattre les *oppressions de poitrine*, les *défaillances*, les *palpitations*, les maladies des *yeux*, des *oreilles* et des *dents*.

Souvent aussi elles réussissent contre les *paralysies*, les affections des *voies urinaires*, les *migraines* et un grand nombre de maladies *nerveuses*.

Dans le cours du traitement, ces eaux, agissant sur le sang et les nerfs, produisent de temps en temps des mouvements fébriles, des pesanteurs de tête, qui ressemblent à un léger enivrement. Il ne faut pas s'inquiéter de ces symptômes, qui sont le signe de l'action salutaire de ces eaux.

Etablissement thermal.

L'ancien établissement thermal, humide et mal construit, —

qu'on reconnaît aisément à ses murs délabrés et noircis par le temps,— vient d'être détrôné par un nouvel établissement du premier ordre. Bâti, au-dessous du village, sur un petit plateau que baigne le Gave, il a la grandeur et la majesté d'un temple antique. La façade d'entrée regarde au midi et s'ouvre sur une vaste cour couverte de gazon. Les quatre ailes de cet édifice rectangulaire forment, au rez-de-chaussée, une immense galerie, qui fait le tour du monument et communique par des arceaux avec une cour intérieure, au milieu de laquelle un jet d'eau fait entendre son perpétuel murmure. Aux façades de l'est, du nord et du couchant sont adaptés des hémicycles, disposés pour les bains et les douches. Dans chacun de ces hémicycles arrive une des trois sources, le *Clôt*, le *Rey* et *Lesquirette* : chacune d'elles occupe un côté de l'édifice, avec sa buvette, son réservoir, ses bains et ses douches. Dans la partie occidentale est une vaste *piscine*, alimentée par l'excédant de l'eau qui coule des trois sources.

Des angles de cet édifice partent des escaliers intérieurs, conduisant aux étages supérieurs. L'entresol est destiné aux employés secondaires de l'établissement. Au premier étage sont de beaux salons et les logements des médecins. Le deuxième étage renferme divers appartements qui sont loués aux malades.

Remarquable par son extérieur grandiose, cet établissement se distingue, parmi les constructions du même genre, par les ingénieuses et surprenantes combinaisons de l'art hydrothérapique, qui permettent d'administrer les bains et les douches avec toutes les variétés désirables d'espèce et de degré. Les plans de tous les travaux qui concernent l'exploitation des sources, au point de vue de l'hydrothérapie, sont dus à M. François, ingénieur des mines, inspecteur des eaux minérales. — L'édifice a été bâti, dans les dernières années du règne de Louis-Philippe, d'après les plans et sous la surveillance de M. Latapie, architecte du département des Basses-Pyrénées.

La commune de Laruns, propriétaire des eaux et de l'établissement, en a livré l'exploitation à un fermier, sous la direction d'un médecin-inspecteur et d'un médecin-sous-inspecteur.

Un mystère de la vallée.

Dans cette lugubre vallée des Eaux-Chaudes, dont les divers aspects assombrissent le regard, et qui pourtant a un charme sublime dans sa beauté sauvage, qui croirait que la nature a caché, comme sous le voile d'un mystère, un délicieux paysage? O nature, splendeur de Dieu, que tu es admirable dans tes manifestations! Tu te plais souvent à voiler tes merveilles, à ménager les surprises, à multiplier les contrastes, pour mieux faire ressortir les magnificences de la création.

A peu de distance des Eaux-Chaudes, tout près d'un pont jeté sur un abîme, et qu'on a surnommé le pont d'Enfer, on voit se dégager de la route de Gabas un sentier, grimpant en légers contours sur les roides penchants de la montagne, qui protége la vallée du côté du couchant. On admire, en cet endroit, un petit torrent qui descend des hauts lieux et jaillit en cascade. Le sentier qui se présente semble s'ouvrir là, pour remonter le cours et chercher la source de ce mystérieux écoulement de la région des neiges : on le suit, en gravissant lentement ses sinuosités assez douces, qui se glissent sous un rideau d'arbres.

Après une ascension d'environ trois quarts d'heure, les pentes s'abaissent tout-à-coup, un enfoncement se dessine : on avance et un site inattendu tient en extase l'œil étonné du voyageur. Un village se montre, assis sur un plateau, comme sur un balcon de verdure : il est entouré de splendides prai-

ries et de champs généreux, dont la haute végétation annonce la fertilité. La beauté attrayante de ce lieu, la richesse de ce coin de terre, étalant les belles productions de la nature cultivée, le contraste de tous les alentours, où l'on n'aperçoit que la nature sauvage, abandonnée à elle-même, tout contribue à donner un nouveau lustre à ce charmant paysage.

Ainsi abrité dans ce joli nid de la montagne, le hameau de *Goust* est peuplé d'environ quatre-vingts habitants. Pasteurs et agriculteurs par état, sobres et tempérants par nature, sachant trouver dans leur petit domaine la plupart des choses nécessaires à leur existence, ils vivent indépendants et séparés du reste des hommes, ne se mêlant que rarement et par nécessité aux populations de la vallée. Les liens du mariage, qui entretiennent et perpétuent, de génération en génération, la parenté des diverses familles de ce petit état, mais surtout l'affection traditionnelle qui les unit, n'en font, pour ainsi dire, qu'une seule famille, qui semble avoir conservé les mœurs douces et pures de la vie patriarcale. C'est une tribu pastorale et agricole, qui a planté sa tente et fixé son séjour dans une oasis de ces sombres déserts.

Lorsqu'on a visité les rustiques châlets de ce village, apprécié la manière de vivre de ses habitants et saisi dans leur physionomie, comme dans leurs paroles, la candeur naïve et la paix sereine de leur âme, on serait tenté de porter un œil d'envie sur cette heureuse colonie de laboureurs et de bergers. Tout en reprenant le chemin du vallon et réfléchissant sur les diverses conditions de la destinée humaine, on se dit en soi-même : ces hommes au cœur simple, travaillant sans ambition et sans bruit au sein de ces montagnes, igno-

rant les vices et les passions qui entraînent, là bas dans la plaine, les bruyantes populations de nos cités civilisées, n'ont-ils pas en réalité la meilleure part dans ces rôles si variés que nous jouons, pauvres acteurs de ce monde, sur ce vaste et mobile théâtre qu'on appelle la vie?........

Excursion à Gabas.

(A 8 kilomètres des Eaux-Chaudes.)

La vallée des Eaux-Chaudes se prolonge toujours dans la direction du Midi et conduit à Gabas. Après une marche de quelques minutes, on passe sur la rive gauche du torrent, en traversant le pont d'*Enfer*. Ce nom lugubre désigne assez exactement la nature des sinistres lieux qui s'offrent au voyageur, à mesure qu'il avance. Les langues humaines et le pinceau du peintre ne sauraient en tracer qu'une imparfaite esquisse.

Le Gave promène toujours ses ondes tumultueuses sur des rivages désolés, à travers des blocs de granit, contre lesquels il se brise en mugissant. Le fond du vallon, dont la route et le torrent embrassent toute la largeur, demeure constamment emprisonné entre deux hautes chaînes de montagnes, dont les flancs âpres et inégaux, tantôt s'avançant et tantôt reculant, prennent des formes toujours nouvelles et toujours étonnantes. Ici, les vastes assises des rochers présentent

leurs gradins escarpés, où croissent épars quelques rares arbustes; là, se dressant en terrasse, elles étalent leurs draperies de feuillage au-dessus de leurs murs de granit; dans les plus hautes régions, elles ne laissent apercevoir que des masses informes, d'où le froid et la foudre ont fait disparaître toute trace de végétation. Plus loin, ce sont d'épaisses forêts, où les grands sapins élèvent leurs têtes altières, tandis qu'à leurs pieds quelques-uns de leurs compagnons gisent abattus par l'avalanche, ou tombent de vieillesse. De distance en distance, un torrent aérien, descendant à flots écumeux des flancs de ces montagnes, roule, bondit et bouillonne. L'œil attristé cherche vainement sur ces monts alpestres un point de vue riant : tout est sombre, sauvage, lugubre, effroyable, grandiose, gigantesque. Et pourtant on sent qu'il y a là un caractère inénarrable de grandeur imposante et de haute majesté : dominée par un sentiment mêlé de surprise et d'effroi, l'âme est muette et terrassée par la toute-puissance de l'Être infini, qui a semé là ces sublimes merveilles.

C'est au milieu de ces magiques scènes, par un chemin rude et montant, qu'on arrive à Gabas. Ne vous attendez pas à trouver là, pour vous délasser de vos graves émotions, les agréments d'une cité. Quatre ou cinq maisons basses et rustiques, qui bordent la route, à quelques pas de là deux vastes hôtels, et à côté, un établissement de la douane française : voilà Gabas. En ce lieu, autrefois désert, les religieux de Sainte-Christine avaient dressé une tente hospitalière, pour recueillir les voyageurs fatigués ou égarés. On y trouve encore l'ancienne habitation des religieux et leur modeste chapelle

romane ; mais depuis plus d'un demi-siècle, les pieux apôtres de la charité n'habitent plus cet humble asile.

Là finit la vallée des Eaux-Chaudes : elle se partage en deux gorges, dont l'une, qui s'ouvre à droite, mène au Pic du Midi, et l'autre, qui tourne à gauche, va directement en Espagne. Lorsque vous vous serez reposé dans l'un des hôtels du hameau, et que vous aurez cédé à la tentation de tremper vos lèvres dans le limpide vin de Malaga, qu'on aura soin de vous offrir, ne manquez pas d'aller visiter les belles carrières de marbre blanc, situées à deux kilomètres au-delà de Gabas, dans les propriétés communales de Laruns. Après une promenade d'une demi-heure sur la route d'Espagne, vous les verrez blanchir, à côté d'un pont de bois, dans un enfoncement de la montagne : découvertes en 1836, elles sont exploitées avec activité par MM. Fabrége et Cazaux, qui en sont les fermiers.

XV

COURSES LOINTAINES[*]

L'homme, qui voyage en observateur au milieu des montagnes, aspire naturellement à s'élever à leur sommet. Le piédestal, sur lequel il se place, n'ajoute pas sans doute une ligne à sa taille de pygmée : mais en foulant de son pied les pics les plus hardis, il éprouve une noble fierté ; car il sent alors se révéler à lui, avec plus de clarté, la pensée de sa grandeur. Il se dit en lui-même : Je suis plus grand que tous ces corps immenses, que je tiens sous mon regard et que je mesure de mon intelligence : cet esprit immortel, que m'a donné l'Auteur de la nature, m'élève au-dessus de tous les êtres matériels qui peuplent l'univers.

(*) Pour toutes les excursions, indiquées dans ce chapitre, un guide est indispensable.



Dans la région pyrénéenne de la vallée d'Ossau se dressent deux pics majestueux, que tous les touristes voudraient avoir la gloire de franchir : le *Pic de Ger* et le *Pic du Midi*. Le premier domine le bassin des Eaux-Bonnes et semble s'élever là, comme un énorme phare, pour marquer le lieu d'où jaillissent ces eaux merveilleuses. Le second, plus grandiose et plus haut, trône au midi de la vallée des Eaux-Chaudes, au-delà de Gabas. Les excursions à ces pics sont vraiment les grandes, les héroïques excursions, auprès desquelles les autres courses qu'on fait dans la contrée ne sont que des courses vulgaires; mais il n'y a que les personnes robustes, au poumon solide, au jarret fort, au courage intrépide, qui puissent y aspirer. Les malades et tous ceux qui ont un tempérament délicat doivent se contenter de la vue lointaine de ces cimes superbes.

Ascension au Pic du Ger.

(Hauteur : 2,600 mètres au-dessus du niveau de la mer; 1860 mètres au-dessus des Eaux-Bonnes. — Course de dix à douze heures, pour aller et revenir.)

De la cité des Eaux-Bonnes et des lieux environnants, le regard du voyageur se sent fréquemment attiré par cette masse imposante du Pic du Ger, qui se dégage de la montagne de *Lacoume* en colonne de pur granit, sans gazon et

sans arbres, et dont les pentes portent dans leurs plis de vastes nappes de neige. Durant le jour, il brille de sa couleur naturelle, qui est d'un gris-clair et éclatant ; le soir, quand le ciel est pur, il offre un curieux phénomène : lorsque le soleil a déjà disparu derrière les montagnes du couchant, et que déjà le voile des nuits lentement se déplie, le sommet du Pic réflète longtemps encore les rayons obliques du soleil et il étincelle comme une pyramide d'or.

On peut exécuter l'ascension du Ger par deux routes différentes : la plus courte et la plus directe ne peut se faire qu'à pied ; l'autre est plus longue et peut se faire, en partie, à cheval.

Pour accomplir ce voyage par la voie la plus courte, on entre dans l'étroite gorge de *Lacoume*, qui s'ouvre au midi de l'Établissement, et l'on remonte le torrent de la *Soude*. On laisse, à droite, la gorge de *Balour*, et, à gauche, un enfoncement arrondi de la montagne, qui produit un écho remarquable. On arrive à la fontaine de *Gesque*, et bientôt après on pénètre dans une forêt de sapins. Puis les arbres finissent et l'on traverse, sur une pente fort roide, hérissée de débris et de pointes de rochers, le dangereux passage de *Lasquintettes*, qui mène à la Cabane du Ger, logement des bergers, où l'on arrive après une course de trois heures. Encore deux heures d'ascension : voici maintenant la partie la plus pénible et la plus difficile. En quittant la Cabane, on traverse une vaste prairie, parsemée de pierres, et l'on parvient à une fontaine abondante, au pied de la crête du *Caperan*. A partir de la fontaine, les prairies s'effacent et on ne trouve plus que des mousses. On gravit, en ligne

oblique, la crête glissante du Caperan. Les plus hauts étages du Ger se dressent de plus en plus rapides : il faut grimper et redoubler de courage. On touche à la base de deux dernières pointes du Pic : l'une est invisible des Eaux-Bonnes, et se découpe en cône; l'autre, tournée vers le nord, se termine par une plate-forme, qu'on nomme le *Salon* : c'est là le point culminant du Ger; c'est le dernier terme du voyage.

Si l'on veut prendre la route la plus longue, — qui exige environ sept heures d'ascension, et dont on peut faire les deux tiers à cheval, — on s'enfonce sous la voûte des grands bois du mont *Gourzy*, en suivant les ondulations déjà connues des promenades *Grammont* et *Jacqueminot*. Après avoir dépassé la forêt de sapins, qui couronne le premier plan de la montagne, on tourne à gauche, dans la direction du midi, en gravissant les pentes gazonnées du plateau de *Lagas* et l'on arrive à la fontaine de ce nom. Puis, changeant d'aspect, on franchit, par des sentiers plus âpres, les passes de *Bréca*. Plus loin, on parcourt les vastes nappes inclinées du plateau d'*Anouillas*, où l'on peut faire une station de repos aux Cabanes des Pasteurs. De là, l'on va rejoindre la route de pied, pour achever d'escalader le Pic : on laisse les chevaux paître sur les pelouses, et l'on termine l'ascension avec le secours de ses jambes.

Pour entreprendre cette excursion, il faut un ciel sans nuages. Si le temps n'est pas au beau fixe, on s'expose à n'avoir qu'une vue incomplète ou confuse des grandes scènes qu'on veut admirer, et même à être enveloppé par les brouillards, si fréquents aux Pyrénées : le sublime coup-

d'œil, qu'on va surtout chercher sur ces hauts lieux, s'évanouirait, et le principal but du voyage serait manqué. Il y a des touristes intrépides, qui se mettent en route, vers dix heures du soir. L'ascension nocturne, qu'il n'est possible de faire qu'à pied, est assurément très-curieuse et très-intéressante : on peut ainsi jouir, au haut du Pic, de la vue du lever du soleil, et observer plus distinctement et sans obstacle le magique panorama des montagnes.

Contemplé de ce magnifique observatoire, comme de tous les autres sommets élevés des Pyrénées, le lever du soleil est un des plus merveilleux phénomènes de la création. Les lueurs blanchâtres, qui éclairent l'orient, annoncent, longtemps avant qu'il paraisse, la venue du grand astre : à mesure qu'il approche, cette lumière devient plus vive et plus pourprée; et le ciel resplendit, comme le reflet d'un vaste embrasement. Bientôt les cimes plus élevées, que celle qu'on occupe, se montrent peu à peu couronnées d'un voile d'or : on dirait que le Roi du jour envoie ses messagers planter de loin en loin les signaux étincelants, qui vont marquer sa route. Tout-à-coup il s'élance et, plus prompts que l'éclair, ses traits de feu se répandent dans le vaste cercle qu'embrasse le regard. Il monte rapide dans le ciel, et la lumière inonde, à flots resplendissants, les sommets de toutes les montagnes, et les ombres qu'elles projettent semblent descendre et s'amonceler dans les vallées : on dirait une mer éblouissante de clarté, s'agitant et se dilatant au-dessus d'une mer de ténèbres. Aucune langue humaine ne saurait reproduire toute la majestueuse beauté de ce tableau : la

plume impuissante s'arrête et l'âme, muette de stupéfaction, se recueille et adore.

Un autre spectacle ravissant, qui saisit le voyageur, au terme de son ascension, c'est l'aspect solennel des monts Pyrénéens, sur lesquels plane le regard dans la plus grande partie de leur vaste étendue. Ici l'horizon est immense et rien n'arrête la vue, si ce n'est la limite naturelle imposée à l'œil de l'homme. De quelque côté qu'on se retourne, on n'aperçoit que ciel et montagnes, excepté vers le nord, où l'on entrevoit les plaines de Pau, de Tarbes et du Ger, formant dans le lointain les dernières nuances du tableau. Les grands monts, qui, de distance en distance, dominent fièrement tous les autres, ressemblent à des arbres géants, élevant dans les airs leurs cônes séculaires, au-dessus de cette forêt immobile de granit. On a ici l'image de l'infini, comme au sein des vastes mers : mais cet océan de montagnes offre, de plus que l'océan liquide, la plus étonnante variété de formes et de couleurs. Quoi de plus imposant, que ces milliers de montagnes, attachées les unes aux autres, comme des flots qui se poussent, étalant à perte de vue leurs figures innombrables, leurs neiges, leurs lacs, leurs torrents, leurs bois, leurs pelouses, leurs vallées, lorsque le soleil, rayonnant sur ces merveilles, les fait étinceler des plus admirables reflets? Quelle scène! quelle grandeur! quelle magnificence! Les yeux charmés et éblouis ne se lasseraient point d'admirer ces prodiges : mais la fraîcheur de la région des neiges, après une pénible ascension, ne permet pas d'y séjourner longtemps. On descend, heureux et fier de ce hardi voyage, le cœur ému et pénétré d'un religieux respect : car dans

ces sublimes beautés de la nature on a partout senti le doigt de Dieu.

Ascension au Pic du Midi d'Ossau.

(Hauteur : environ 3,000 mètres. — A partir de Gabas, course de 12 à 15 heures, pour aller et revenir.)

Plus imposant et plus haut que le Ger, le Pic du Midi élance fièrement sa tête de granit et domine de ses flèches effilées, qu'il porte dans les nues, tout le versant occidental des Pyrénées. C'est la grande pyramide du désert.

L'ascension à la cime altière de ce roi des montagnes est l'excursion vraiment glorieuse du versant occidental des Pyrénées. Longtemps il a défié les plus hardis voyageurs ; on le croyait inaccessible. Caïet, docteur et professeur à la Sorbonne, lecteur d'Henri IV, passe pour être le premier qui foula le sommet le plus élevé du Pic du Midi : il a écrit le naïf et intéressant récit de son périlleux voyage, exécuté en **1591**. Depuis cette époque, plusieurs personnages illustres, principalement dans ce siècle, ont renouvelé et heureusement accompli cette formidable course. L'une des plus brillantes est celle qu'exécuta, en **1843**, le duc de Montpensier, escorté d'une vingtaine de personnes. Cette excursion n'en est pas moins une des plus difficiles, des plus dangereuses et des

plus téméraires! Beaucoup de voyageurs, qui l'ont tentée, se sont arrêtés, vaincus par les difficultés, sans pouvoir atteindre au sommet. Il n'y a que les plus forts et les plus audacieux touristes, qui puissent parvenir au point culminant de l'effrayante pyramide : c'est une course de géants.

Le pasteur-naturaliste de la vallée d'Ossau, Gaston-Sacaze, fit cette ascension en l'année 1840 : en habile observateur, il écrivit une description claire et fidèle de son excursion. Il résume ainsi, en terminant son récit, les grandes difficultés de son entreprise : « Si Palassou considérait » cette pyramide comme inaccessible, nous dirons avec lui » qu'il avait raison, parce que quiconque gravit le Pic du » Midi doit être regardé comme téméraire. Ici nous ne pré- » tendons pas qu'on ne puisse en faire l'ascension; mais, » combien d'obstacles à surmonter, et combien de dangers à » éviter ! » *(Album Pyrénéen : Août 1840.)*

Gabas est le point de départ de ce gigantesque voyage : c'est là qu'on va coucher, la veille. Deux routes s'offrent ici aux voyageurs, pour arriver à la base du Pic, aux lieux où il se dégage des grands monts, qui lui servent de piédestal, pour s'élever seul dans les airs. La plus facile et la plus douce, mais aussi la plus longue de ces routes, conduit, en trois heures, à la case de *Broussel*, auberge solitaire, bâtie sur la route d'Espagne, pour offrir aux passants un toit hospitalier. De là on arrive, en deux heures, à l'extrémite de l'arête qui domine les pâturages de *Pombie*. C'est là qu'on fait une station préparatoire pour escalader le Pic. — Le chemin le plus direct, mais aussi le plus pénible, celui qui est le plus généralement suivi, passe par le plateau de *Bious-Artigue*,

mène, en deux heures, aux cabanes des pâturages de *Magne-Baïg*, et de là, en une heure, au col de *Suzéon*, sur la crête de *Pombie*.

Jusqu'ici par les deux routes, c'est la partie vulgaire du voyage, que tout le monde peut faire : maintenant c'est la grande lutte qui commence. Au pied du Pic, il faut quitter les chevaux, les provisions, les bâtons ferrés, pour gravir, avec le secours des pieds, des genoux et des mains, cette effrayante masse de granit, brunie de la tache des siècles et frangée de neige dans les enfoncements de sa surface. De sa base à son faîte, il offre une série de grandes arêtes de rochers escarpés, superposées les uns aux autres, formant les escaliers successifs, ou plutôt les remparts de la terrible citadelle à laquelle on veut donner l'assaut. On n'a pas ici à braver la mitraille et les baïonnettes de l'ennemi ; mais aussi on n'a d'autres armes et d'autres machines de guerre, que son sang-froid, son courage, la force de son corps et l'agilité de ses membres.

Après une ascension de deux à trois heures, après un combat à chaque instant renouvelé sur cette route de rochers, toujours suspendue au penchant des abîmes, les heureux vainqueurs arrivent haletants et brisés de fatigue, sur le plus haut sommet de la redoutable pyramide. On y trouve encore la petite tourelle qui fut dressée pour les observations des ingénieurs géographes, et, à côté, une collection d'ardoises, portant les noms des intrépides touristes, qui sont allés présenter là au Pic du Midi leur carte de visite, signe éclatant de leur victoire.

Lorsque les voyageurs, revenus à eux-mêmes, ont recouvré

le calme de leurs sens, et qu'ils veulent porter leurs regards autour d'eux, ils demeurent quelque temps silencieux d'admiration et comme frappés d'une stupeur inénarrable, devant ce grand océan de montagnes, qui semble s'élargir et reculer sans cesse dans un horizon sans fin. C'est ici le même spectacle qu'à la cime du Ger, mais avec un plus frappant caractère de magnificence et de solennité. Si l'on se sent plus grand, en se complaisant avec bonheur dans la pensée du triomphe obtenu sur la nature, on se reconnaît en même-temps bien petit, en présence de ces éblouissantes splendeurs de la puissance infinie.

Excursions diverses.

(Simple esquisse.)

Les voyageurs, à l'imagination aventureuse et vive, qui ont le désir et la force de visiter les plus beaux sites de la contrée qui avoisine la vallée d'Ossau, peuvent y faire encore beaucoup d'autres excursions intéressantes. Il suffira d'esquisser ici, en courant et à grands traits, quelques-unes des plus remarquables.

Visite aux hôtes sauvages des montagnes.

(Course à pied ou à cheval.)

Voyageurs qui aimez les agréments de la chasse, voulez-vous faire connaissance avec les animaux qui vivent à l'état libre et sauvage sur les hauteurs pyrénéennes ? Vous trouverez là l'occasion de varier vos distractions et d'organiser de nouvelles parties de

plaisir. Mais ne cherchez pas ici la chasse paisible et facile de vos plaines et de vos collines : ce sera la rude et pénible course des grands monts et des cimes escarpées.........

Les ours étaient autrefois très-communs dans la contrée de la vallée d'Ossau. Ils sont aujourd'hui assez rares : cependant il en existe encore, et de temps à autre on abat quelqu'un de ces féroces animaux. C'est en hiver, plutôt qu'en été, que cette chasse offre des chances de succès. Dans la saison des beaux jours, l'ours, solitaire par instinct et trouvant de quoi se nourrir sur les lieux élevés, cherche les forêts antiques et les rochers inaccessibles : il ne se rapproche des habitations de l'homme, que quand il est poussé par la faim ou chassé par les neiges. Quelquefois, néanmoins, on organise des chasses à l'ours, dans la saison des eaux, quand il arrive que les bergers de la montagne ont découvert la retraite d'un de ces hôtes du désert. Chasseurs étrangers, vous ferez bien de vous tenir simples spectateurs et de laisser les honneurs du combat aux braconniers de la contrée : car ce redoutable animal se retourne furieux et écumant sur le chasseur qui l'a blessé ; on doit donc ne le tirer qu'à coup sûr et d'assez près, pour le frapper mortellement; et puis il faut du sang-froid, de l'adresse et du courage, pour lutter corps à corps contre l'ours et achever de le terrasser avec des instruments tranchants.

Il y a dans la contrée d'autres animaux carnassiers, beaucoup plus répandus que les ours, principalement des loups et des renards, rodant fréquemment autour des troupeaux, pour y saisir quelque proie. C'est aux bergers des plateaux qu'il faut s'adresser, pour connaître les repaires de ces animaux.

Voici pour vous, chasseurs étrangers, une chasse plus attrayante et plus sûre, qu'on peut avec succès pratiquer en toute saison : c'est celle de l'isard, de ce doux et charmant animal, aux formes si gracieuses, rapide et rusé comme le chamois, leste et éveillé comme le chevreuil. Amis de la société, comme de la liberté, les isards se réunissent en familles, formant ainsi des troupeaux errants, qui animent et embellissent la solitude des sommets pyré-

néens. Ils ont pour leur conservation un rare et admirable instinct : tandis que le troupeau broute en sécurité l'herbe tendre des pelouses, quelques-uns d'entre eux vont se poster en sentinelle à la pointe des rochers, pour voir s'ils découvrent au loin quelque ennemi, et avertir leurs compagnons, quand il est temps de déguerpir. Mais l'adresse de l'homme trompe leur vigilance : si l'on surprend sur quelque pic un troupeau d'isards, les chasseurs se hâtent d'occuper les passages inférieurs. Mis en fuite par quelques traqueurs, les isards, légers comme le vent, courent, sautent, bondissent : mais la vélocité de leurs pieds ne saurait les sauver tous ; et quelques-uns de ces innocents animaux viennent tomber sous le plomb meurtrier du chasseur.

Voulez-vous aussi vous exercer à poursuivre les oiseaux sauvages des montagnes ? Les guides-chasseurs, qui vous conduiront, vous entraîneront sur des plateaux, où vous pourrez déployer votre adresse, en tirant les perdrix blanches et les coqs de bruyère. — Parmi les oiseaux de proie, vous trouverez surtout des aigles et des vautours. L'aigle, ce noble roi des oiseaux, dédaigne fièrement les piéges de l'homme : pour réussir dans cette chasse, ne comptez donc que sur une heureuse rencontre et la sûrete de votre tir. — Pour les vautours, vos guides, profitant du prodigieux odorat de ces oiseaux voraces, les feront arriver sans peine sous vos coups. Ils vous feront cacher dans un lieu propice, et placeront à votre portée des entrailles d'animaux, dont l'odeur, s'évaporant dans les airs, ira prévenir au loin les vautours que la table est dressée pour eux sur un rocher de la montagne : de divers points de l'horizon, ils arriveront avec rapidité, pour se jeter sur la proie ; et du poste où vous serez placé, vous abattrez facilement quelques-uns de ces pirates de l'air (*).

(*) Les amateurs de la chasse agiront sagement, en consultant leurs guides, pour se mettre au courant des lois et des réglements sur la chasse, pour le département des Basses-Pyrénées et pour les divers hôtes sauvages des Pyrénées en particulier, s'ils ne veulent pas s'exposer à commettre un délit involontaire et à joindre à leur voyage quelque épisode inattendu.

Excursion aux Lacs des Plateaux.

(Course à cheval et à pied.)

Sur les plateaux élevés des Pyrénées la nature a creusé, de distance en distance, de vastes lacs, réservoirs alimentés par les neiges et les glaciers des pics qui les entourent, et dont les mystérieux écoulements souterrains alimentent à leur tour les sources et les ruisseaux des vallées. C'est dans les eaux limpides de ces lacs, qu'abrités, en hiver, sous la glace et la neige, se dilatant, en été, sous les rayons du soleil, vivent et s'agitent des milliers d'êtres aquatiques, dont les plus petits servent de nourriture aux plus gros poissons, parmi lesquels se distinguent de belles truites saumonées et des truites blanches.

La contrée des Eaux-Bonnes et celle de Gabas possèdent chacune un de ces lacs remarquables : lo Pic du Ger, dans son voisinage, a son lac d'*Artouste,* comme le Pic du Midi a son lac d'*Aule.* En allant visiter ces lacs, on devra naturellement chercher à se procurer le plaisir du spectacle de la pêche; et l'on choisira pour guide un de ces montagnards qui ont l'habitude d'aller de temps en temps pêcher le délicieux poisson de ces lacs. On consacre ordinairement deux jours à chacune de ces excursions; et ce temps est indispensable, quand on veut se livrer à l'exercice de la pêche : on demande alors un gîte d'une nuit aux cabanes de berger qui sont aux alentours.

— Pour monter au lac d'Artouste, on s'élève par l'ombreuse montagne de *Gourzy,* les âpres passages de *Bréca,* et les verts plateaux d'*Anouillas*, jusqu'au col de *Lurdet;* puis, laissant à gauche le Pic du Ger, on traverse la pastorale vallée de *Sousouéou,* qu'embellit un riant et poissonneux ruisseau. De là, par un roide sentier, tracé dans une gorge montante, en face des monts

d'*Arrens* et d'antiques forêts, on arrive à un plateau, environné d'un rempart de rochers, au milieu duquel dorment les eaux du lac d'Artouste.

— Pour aller au lac d'Aule, en partant de Gabas, on entre dans le vallon qui s'ouvre à droite, en suivant une partie de la route du Pic du Midi. On admire, en passant la fraîche vallée de *Bious-Artigue,* et ses gras pâturages et les ruisseaux qui les fécondent; et plus loin le grand cirque de *Bious-Vermiette* et les arbres géants de ses vieilles forêts. Au sommet d'une gorge sauvage, on voit enfin apparaître la nappe azurée du lac d'Aule, d'où le regard embrasse, dans le lointain, les sites les plus alpestres et des beautés saisissantes.

Un voyage à Cauterets, par la route des montagnes.

(Course de dix à douze heures, à cheval.)

Cauterets n'est pas fort éloigné des Eaux-Bonnes; mais pour y aller en voiture, il faut reprendre une grande partie de la route de Pau et faire un immense détour. Plusieurs touristes, dédaignant les courses vulgaires, préfèrent s'y rendre, par la voie la plus directe, à travers les montagnes : elle est pénible, mais une journée d'été suffit largement à cette excursion.

On parcourt la sombre gorge du Valentin, en remontant le cours de ce tumultueux torrent, par la route des Cascades. On franchit, par une pénible ascension, les flancs raboteux du *Col de Torte*, et l'on arrive, après une marche de trois heures, à la station la plus élevée du voyage, d'où le regard admire, en les quittant, les aspects grandioses du couchant, pour se porter bientôt sur le nouveau tableau, qui va se dérouler sur le versant oriental.

Après une descente quelquefois périlleuse sur des rochers glissants, on traverse les riants, mais perfides pâturages de *Sousouéou* percés de nombreuses fondrières cachées sous le gazon. Bientôt se présente, avec sa forge, le village d'*Arbéost*, qui marque aux voyageurs le milieu de leur course.

La route devient plus belle et plus peuplée, à mesure qu'on avance. A deux heures de marche au-delà d'*Arbéost*, avant de descendre dans la plaine, on rencontre le hameau d'*Arrens*, dominé par une chapelle célèbre, que visitent de nombreux pélerins. On traverse la délicieuse vallée d'*Azun*, pour entrer ensuite dans celle d'*Argelès*, plus délicieuse encore, où se trouve la charmante ville de ce nom. Les paysages enchanteurs, que présentent ces deux vallées, parsemées de nombreux villages, tiennent le voyageur sous le charme d'un heureux saisissement. On arrive à *Pierrefitte*, où se termine le bassin d'Argelès : on laisse à gauche la route de *St.-Sauveur* et de *Barèges*, pour pénétrer dans l'étroite gorge où se cache Cauterets.

Une promenade dans la vallée d'Aspe.

(Course à cheval. — Deux jours pour aller et revenir.)

Il est, au couchant de la contrée Ossalaise, une fertile et curieuse vallée, qui peut donner lieu à une intéressante excursion. Voici les points les plus saillants de cette course.

On quitte, à *Bielle*, la vallée d'Ossau, pour monter au riant village de *Billères*, qui se penche là-haut sur sa belle montagne, au milieu de ses prairies et de ses champs féconds. On poursuit son ascension, en traversant les grandes forêts du *Benou*, puis les vastes plateaux qui les couronnent, en face du versant opposé. De ces

hardis sommets, on descend, par des sentiers rapides, dans la merveilleuse vallée d'*Aspe* : on y entre par le village d'*Escot*, célèbre par une fontaine minérale, vantée par Bordeu, et par la voie Romaine, qu'y fit tailler Jules-César, à travers les remparts de rochers qui bordent la vallée. On suit la route d'Aragon, et bientôt après se présente *Sarrance*, avec ses âpres et admirables sites, lieu de pélerinage renommé, conservant précieusement son antique Madone, que visitait, au 15e siècle, le terrible Louis XI.

Les montagnes se rapprochent au-delà de Sarrance; puis tout-à-coup elles s'écartent, pour former le bassin ravissant de *Bedous*, où naquit *Despourrins*, le grand poète-pasteur de ces contrées: c'est là que s'épanouissent la petite ville de *Bedous* et les nombreux villages qui peuplent cette splendide oasis, si riche de beaux aspects, de prairies, de troupeaux, de moissons, possédant deux sources minérales, salutaires pour diverses maladies.

Si l'on veut prolonger son séjour dans la vallée d'Aspe, on trouvera dans cette contrée bien d'autres curiosités remarquables, parmi lesquelles il faut signaler : l'aérien village d'*Aydius*; celui de *Lescun* et sa retentissante cascade; le pont d'*Esquit;* le Pic d'*Anie;* des mines de fer et de cuivre, des forges, des carrières de marbre et d'albâtre.

Une Visite aux Bains espagnols de Panticosa.

(Course à cheval. — Une journée pour aller, autant pour revenir.)

Avant de quitter les Pyrénées, seriez-vous tenté de faire une promenade sur le sol espagnol? Vous n'êtes qu'à quelques lieues de la frontière, et non loin de là, sur le territoire Aragonais, il est

un établissement célèbre d'eaux thermales, qui attire de nombreux étrangers : les *Bains de Panticosa*.

On s'y rend par la vallée des *Eaux-Chaudes* et de *Gabas*, en passant à la *Case de Brousset*. On entre dans une gorge étroite et triste, qui conduit au *Port d'Anéou*, limite de la France et de l'Espagne. Au-delà de ce passage, s'élèvent, l'un à droite, l'autre à gauche, les monts *Anéou* et *Peyrelu*, que sépare un défilé : on le franchit, et bientôt apparaît le ruisseau du *Gaillégo*, dont on suit le cours, qui mène à *Salient*, premier village espagnol. On poursuit sa route à travers la fraîche et séduisante vallée de *Thène*, par où l'on arrive au bourg de *Panticosa* : c'est la dernière halte du voyage.

Pour aller du village à l'établissement des bains, il faut se résigner, pendant une heure, à une pénible course : on quitte les doux aspects de la vallée et l'on prend un chemin tortueux et montant, surnommé l'*Escalier*, tracé le long d'un torrent, sur les flancs d'épouvantables rochers. Au terme de cette ascension, un paysage enchanteur surprend le regard ébloui. Un grand cirque, encadré de superbes montagnes, se dessine ; au milieu se déroule la nappe transparente d'un beau lac, près du quel se dressent en amphithéâtre cinq majestueux édifices : ce sont les *Thermes de Panticosa*.

XVI

LE PASTEUR-NATURALISTE

DE LA VALLÉE D'OSSAU

OU LE SAVANT DE LA NATURE

La contrée des Eaux-Bonnes ne renferme pas seulement le trésor de ses sources : elle possède un trésor d'un autre ordre, un vrai trésor de science, digne d'attirer l'attention des savants et de tous ceux qui ont pour les sciences un sentiment d'admiration et de respect. Cet heureux pays a son Jardin des Plantes, avec ses cabinets d'histoire naturelle, et à leur tête est un Pasteur devenu naturaliste, de même que le *Jardin des Plantes* de Paris (s'il est permis de comparer les petites choses aux grandes) a eu ses Buffon, ses Jussieu, ses Cuvier.

Ce modeste savant de la vallée d'Ossau a nom *Gaston-Sacaze*, nom déjà connu d'un grand nombre de ceux qui visitent cette région des Pyrénées ; car sa réputation a parcouru l'Europe. Enfant de la vallée, pasteur de profession, comme ses compatriotes, il n'avait reçu dans son enfance qu'une mince instruction : on lui avait appris simplement, comme aux autres enfants de la vallée, les premiers éléments de la langue française. Mais sentant se révéler à lui le feu sacré que la nature avait déposé dans son âme, il a su de lui-même, guidé par son inspiration, entrer dans le domaine de la science et y marcher d'un pas rapide et sûr.

Pasteur et agriculteur, vivant au sein de cette splendide nature des Pyrénées, frappé de la magnificence des plantes et des fleurs, et de la richesse minéralogique de ces montagnes, il ne se contente pas d'admirer ce spectacle : il veut essayer d'en sonder les profondeurs. Sa rare intelligence, éveillée d'abord par un traité de botanique tombé entre ses mains, entreprend d'étudier, de comparer et de classer les productions naturelles des Pyrénées, et il devient peu à peu pasteur-naturaliste. Arrêté par les difficultés du grec et du latin, dont l'histoire naturelle exige la connaissance, il se met à étudier ces deux langues ; et les langues de la Grèce et de Rome ne lui sont plus étrangères. Il conçoit le projet de dessiner, en les classant, les plantes et les fleurs : il prend le pinceau, compose des couleurs, et bientôt il est peintre. Berger par état, en même temps que botaniste, il veut chanter ; mais les vieilles chansons de son pays ne lui suffisent pas : il prend un violon, laisse échapper des vers harmonieux, et il chante ses propres productions.

C'est ainsi que Gaston-Sacaze a su cultiver à la fois la poésie, la musique, la peinture, la botanique et la géologie. Entraîné par son goût naturel et par son ardent amour du savoir, — tout en continuant de garder ses troupeaux et de cultiver ses champs, — il a recueilli patiemment un vaste trésor de connaissances scientifiques, réalisant à son insu ces immortelles paroles de Buffon : « Le génie est une longue patience. »

Le petit hameau de *Bagès*, situé au-dessous du village d'Aas, sur le versant opposé de la même montagne, est l'heureux coin de terre qui a donné le jour à cet humble savant des Pyrénées. C'est là qu'il habite, dans la maison paternelle, avec deux de ses frères, leurs épouses et leurs enfants. Il n'a jamais été engagé dans les liens du mariage : il a eu la science pour compagne et n'en a pas voulu d'autre. Jouissant d'une douce aisance, il a su partager son temps entre la culture de son domaine, le soin de ses troupeaux et ses travaux scientifiques.

C'est dans sa paisible retraite du vallon de Bagès, que Gaston-Sacaze reçoit, chaque année, la visite d'une partie des étrangers qui se rendent aux Eaux-Bonnes. Les hommes un peu distingués dans les lettres, les sciences, ou les beaux arts, qui arrivent dans cette contrée, croiraient avoir perdu une des plus intéressantes parties de leur voyage, s'ils partaient sans avoir vu le savant des montagnes. Le grand registre, où ses nombreux visiteurs inscrivent leur nom, la bibliothèque, que lui ont formée peu à peu ceux qui ont

voulu lui laisser un souvenir, les ouvrages scientifiques et divers instruments de physique, que lui envoya le gouvernement de Louis-Philippe, d'autres cadeaux précieux, que lui ont faits d'illustres personnages, proclament assez haut l'intérêt qu'il mérite et l'admiration qu'il provoque.

Pour suivre le chemin le plus court qui mène à sa demeure, on se rend au village d'Aas : après l'avoir dépassé, on prend un chemin rocailleux et ombragé, qui suit les derniers flancs de la *Montagne-Verte*. Puis, tournant à droite, pour pénétrer dans un nouveau vallon, on gravit une partie de la côte, hérissée de roches raboteuses, qui monte de Béost à Bagès. On traverse le hameau, et en face de la fontaine et du lavoir, on voit, au fond d'une avenue rustique, une maison d'une plus belle apparence que les autres : c'est le toit de Gaston-Sacaze.

Au lieu de passer par la cour d'entrée, qui vous conduirait aux appartements de la famille, vous vous dirigerez, à droite, du côté du jardin, par où l'on arrive au cabinet qui renferme les collections du pasteur-naturaliste. Si vous avez le bonheur de le trouver chez lui, il s'empressera de vous montrer naïvement et sans ostentation le fruit de ses recherches, et de répondre à vos questions avec cette simplicité modeste, qui caractérise le vrai mérite. Êtes-vous un peu versé dans les sciences naturelles? abordez avec lui un entretien sur ces matières, et vous verrez que le savant se cache en lui sous le costume du berger. Si Gaston-Sacaze se trouve absent, vous maudirez, ce jour-là, votre mauvaise

étoile ; mais votre course ne sera pas perdue : vous serez alors accueilli par un membre de la famille, qui mettra sous vos yeux, avec beaucoup de bienveillance, tout ce qui pourra vous intéresser parmi les travaux du naturaliste.

Vous verrez, sur un des côtés de son jardin, une superbe rangée de ruches d'abeilles, offrant comme une galerie de colonnes rustiques. Vous y trouverez une collection des plus belles fleurs des Pyrénées. Un escalier, partant du jardin, conduit à son cabinet d'histoire naturelle : c'est une vaste salle, dont les divers travaux du savant forment la principale décoration. — Là vous admirerez ses immenses *herbiers*, renfermant toutes les espèces distinctes des plantes, qui croissent dans la contrée de la vallée d'Ossau : le patient botaniste les a disposées artistement sur les feuilles de ses vastes cahiers, en les classant et les désignant dans leur ordre scientifique, et il a composé comme un parterre parlant, où l'œil attentif peut voir se dérouler successivement les riches trésors de la *Flore d'Ossau*. — Vous serez étonné de la dextérité de son pinceau, dont vous verrez quelques œuvres appendues aux murs, mais qui s'est surtout exercé à dessiner, avec une fidélité remarquable, les plantes et les fleurs. — Vous porterez encore votre attention sur ses collections de minéralogie, qui vous donneront une idée de ses connaissances géologiques. — Enfin, si vous demandez à voir quelques-unes de ses poésies pastorales, vous verrez que la muse lyrique a daigné aussi visiter quelquefois le naturaliste des montagnes.

Parmi ses plus chauds admirateurs, il en est qui n'ont pas craint de dire : Gaston-Sacaze, par ses précieux travaux scientifiques et par le mérite qu'il a de s'être frayé, par lui-même, le chemin de la science, aurait quelque droit d'être admis dans les grandes sociétés académiques. — Mais pour obtenir un tel honneur, il faut avoir publié quelques œuvres et s'être lancé dans l'arène du monde savant. Gaston-Sacaze n'a rien voulu écrire encore, pour mettre au jour les prodigieux résultats de ses recherches : les controverses scientifiques ne conviennent pas à sa vie agricole et pastorale. D'ailleurs, les honneurs de la science ne feraient pas l'affaire du pasteur-naturaliste, qui préfère à toutes les dignités de la terre ses champs et ses troupeaux, et ses vallons et ses montagnes, et l'ombrage de ses bois et le parfum de ses fleurs. S'il était en son pouvoir d'anéantir ce vent de la renommée, qui a promené son nom dans le monde, il serait heureux de vivre ignoré dans sa chère solitude. Les témoignages si nombreux et si éclatants qu'il a reçus de tant de grands personnages, qui l'ont apprécié par eux-mêmes, sont une preuve irrécusable, que ses travaux ont une haute valeur scientifique : mais il n'en éprouve aucune fierté, et il ne paraît pas même se douter de son mérite.

Gaston-Sacaze n'a jamais travaillé par ambition, ni pour ce vain bruit du monde, qu'on appelle la gloire. Il a cultivé les sciences naturelles simplement et sans prétention, pour obéir à l'élan de son intelligence, à l'instinct de sa nature : dans son naïf langage, il ne veut se donner d'autre titre que celui d'herboriste-pasteur. En se livrant à ses travaux de bo-

tanique et de géologie, de dessin et de poésie, il a toujours agi naturellement et sans effort, comme les abeilles de son jardin composent leurs alvéoles et leur miel, comme les hirondelles bâtissent leur nid : *c'est le savant de la nature.....*

ÉPILOGUE HISTORIQUE

ESQUISSE DE LA VALLÉE D'OSSAU

Le titre et le plan de cet ouvrage ne demandent pas l'histoire proprement dite de la vallée d'Ossau : mais le tableau des curiosités diverses de cette contrée Pyrénéenne inspire naturellement le désir de connaître les points les plus saillants de son histoire, les mœurs et les usages de ses habitants. C'est ce qui nous détermine à tracer ici, à grands traits, sous la forme d'un rapide aperçu, une esquisse historique de ces lieux. Ce tableau complémentaire, qui servira d'épilogue, ne sera pas un hors d'œuvre, mais le couronnement de cet ouvrage. (*)

(*) La substance de ce dernier tableau est basée, pour le fond, soit sur des documents historiques, soit sur ce qui frappe les yeux de tout voyageur attentif, qui, en visitant ce pays, observe et apprécie les mœurs et les usages du peuple qui l'habite.

Esquisse politique.

Dans les siècles antérieurs au Christianisme, et même long-temps après la venue de Jésus-Christ, jusqu'au milieu des temps du moyen-âge, le flambeau de l'histoire ne jette sur les habitants de cette région des Pyrénées qu'une faible et incertaine lumière : sans mettre à découvert les divers évènements dont ce pays a été le théâtre, il éclaire uniquement les parties les plus frappantes de la surface, aux grandes époques des évolutions sociales des anciennes peuplades de notre patrie.

La vallée d'Ossau était habitée, longtemps avant l'invasion des Romains, par une tribu de cette vieille race des *Ibères*, qui apparaît, dans une haute antiquité, sur le sol du midi de la Gaule, et qui se partageait en une foule de petits états, indépendants les uns des autres. Ces petites tribus montagnardes, plus attachées au sol que les autres races Gauloises, s'alliaient rarement entre elles pour de grandes excursions.

Lorsque, — un demi-siècle avant l'ère chrétienne, — César avec ses légions invincibles se jette sur la Gaule, pour y étendre le sceptre de la puissante Rome, les habitants des Pyrénées, après des luttes héroïques, sont obligés de courber la tête sous le joug des vainqueurs. Les Romains s'établissent dans la vallée d'Ossau, aussi bien que dans les autres vallées importantes de la chaine pyrénéenne : ils élèvent plusieurs de ces grandioses monuments d'architec-

ture qu'ils s'appliquaient à multiplier sur le territoire des nations conquises, comme pour immortaliser leur gloire et le souvenir de leur domination.

Et puis le grand colosse de l'empire Romain chancelait et tombait épuisé. La vieille Gaule, sur laquelle s'étaient précipités d'autres peuples, commençait à se régénérer sous la divine influence du Christianisne. Les Ossalais, dominés par les conquérants, mais non soumis, avaient secoué vaillamment le joug romain. Ils redeviennent, comme autrefois leurs ancêtres, un état indépendant. Ils ont à leur tête un chef héréditaire, ayant le titre de vicomte, résidant au centre de la petite république, au château de *Castel-Gélos*, lieu fortifié par sa position-même et le plus imprenable de la vallée. Pour effacer les traces de la servitude passagère de leurs péres, ils prennent plaisir à faire disparaître les constructions des vainqueurs : des débris des monuments romains ils construisent des églises, des châteaux ou des maisons.

Au commencement du 12e siècle, la contrée Ossalaise subit une nouvelle phase politique : elle cesse de former un état distinct, pour être incorporée au Béarn, et obéir à l'autorité de la cour Béarnaise. — Les armoiries de la vallée d'Ossau, représentant un taureau luttant contre un ours, prennent dès-lors pour inscription ces mots : « *Ossau* et *Béarn; Vive la Vacca.* » C'était l'emblême de l'agriculture, transformant peu à peu les lieux incultes, et détruisant ou refoulant les animaux carnassiers qui peuplaient ces montagnes (*)

(*) On fait dériver le mot Ossau du latin *Ursi Saltus*, dénominalion qui lire son origine du grand nombre d'ours qui habilaient ces régions sauvages.



Depuis cette époque, l'histoire des Ossalais est beaucoup plus connue, et il existe sur les siècles postérieurs de nombreux documents. Ces récits divers, vrai labyrinthe de faits jetés confusément, pourraient donner lieu à un ouvrage intéressant pour la contrée, s'ils étaient débrouillés et retracés par une plume habile : mais au point de vue de la politique et de la civilisation, ils n'offrent pas généralement un grand intérêt historique. Cette histoire d'ailleurs ne présente souvent qu'un triste et monotone spectacle : des querelles fréquemment renouvelées et accompagnées de combats quelquefois meurtriers, entre les Ossalais et les peuplades voisines, et puis de temps à autre des incursions audacieuses et dévastatrices dans les villes et dans les campagnes. La chasse aux animaux, les travaux de l'agriculture et le soin des troupeaux ne pouvaient entièrement satisfaire les populations de ce petit état, dont une partie, remuante et avide, aimait le bruit, le mouvement, la guerre.

A partir du 17e siècle, les mœurs des Ossalais se sont peu à peu adoucies et transformées. Depuis surtout qu'ils ont subi, il y a déjà plus d'un demi-siècle, l'influence de la grande loi de l'unité du peuple français, ils ne conservent plus aucune trace de cet esprit aventureux, turbulent et guerrier qui distinguait leurs aïeux.

Exclusivement voués à l'état agricole et pastoral, attachés au sol qui les a vus naître, se mêlant très-peu aux populations environnantes, ils ont des mœurs naturellement douces, pacifiques et pures. Il y a dans leur physionomie souriante, dans l'aménité de leur accent, dans la politesse de leurs manières, quelque chose qui plaît et qui attire, et qui révèle

la paix, la candeur, la sérénité de leur âme. Ce grand concours d'étrangers, que les eaux thermales amènent si nombreux dans la vallée, depuis un quart de siècle, tend à miner peu à peu l'originalité et la pureté des mœurs de ses habitants. La facilité qui leur est donnée de tirer habilement parti de leurs productions et des curiosités de leur pays, a aussi plus d'une fois laissé passer dans ce coin de terre l'amour des richesses, cette puissante divinité qui trouve dans le monde tant d'adorateurs.

Esquisse religieuse.

Quel était le culte primitif des plus anciens habitants de cette contrée? La solution de cette question demeure cachée sous le voile sombre qui nous dérobe, pour plusieurs parties de la terre, l'histoire des vieux temps. Il y a lieu de penser que le Druidisme, — qui descendait du nord et fut un progrès sur les religions primitives de la Gaule, — pénétra aussi aux Pyrénées, et y apporta l'influence d'une morale un peu plus pure, quoique pourtant souillée quelquefois du sang des sacrifices humains. Presque à l'entrée de la vallée d'Ossau, il est un monument qui paraît être un de ces autels druidiques, qu'on plaçait sur les hauteurs, au milieu des forêts, et dont plusieurs, depuis plus de deux mille ans, résistent encore à l'action dissolvante des siècles.

Quand le glaive de la conquête passa sur la Gaule, les

Ossalais, aussi bien que leurs voisins, durent forcément adopter le culte du polythéisme romain.

La lumière céleste du Christianisme vint enfin planer sur ces ténèbres et y adoucir, par la sainteté de sa morale, la férocité des mœurs païennes.

Pus tard, lorsque, au 16e siècle, se lève la Réforme Protestante, et que l'influence de la cour Béarnaise la propage dans les états qu'elle tient sous sa puissance, toute la contrée ossalaise devient protestante. Cette nouvelle phase religieuse est de courte durée : dans le siècle suivant, toute la vallée rentre facilement au bercail de l'Église Romaine. A la fin du dernier siècle, sous le courant irrésistible du grand ouragan de la révolution, la religion, parmi les Ossalais, subit une éclipse, comme dans les autres parties de la France ; mais bientôt elle y reprend son empire bienfaisant, et, depuis cette époque, ils sont restés fidèlement attachés au culte catholique.

Le sentiment religieux a toujours été, comme il l'est encore aujourd'hui, profondément gravé dans le cœur des habitants de ce pays. Depuis bien des siècles, ils ont eu l'avantage d'avoir des écoles dans chaque commune et de recevoir ainsi, avec les éléments de l'instruction profane, la notion des principes religieux, qui leur étaient ensuite expliqués dans leurs églises, principes divins et protecteurs de la vertu, que le flot des passions et les orages de la vie peuvent bien obscurcir, mais non détruire.

Le culte pour les morts a été de tout temps, dans cette contrée, particulièrement observé. C'était généralement avec

un pompeux appareil funéraire et de grandes manifestations de douleur et de regret, qu'on accompagnait les restes mortels des défunts à l'asile des tombeaux. Le pieux souvenir des morts se conserve longtemps dans la famille par des signes extérieurs, surtout chez les veufs et les veuves, qui, pendant le reste de leur vie, portent le deuil de l'époux qui n'est plus.

Esquisse de l'état agricole et pastoral.

L'agriculture et le soin des troupeaux sont en honneur, depuis bien des siècles, dans la vallée d'Ossau : ses habitants ont connu et aimé de bonne heure le *labourage* et le *pâturage*, que le grand Sully, dans son pittoresque langage, se plaisait à appeler *les deux mamelles qui alimentent la France.*

Les plaines de la vallée et des vallons qui s'y rattachent et les plus basses pentes des montagnes sont admirablement cultivées : partout où l'on a découvert un lambeau de terre propre à la culture, la main de l'homme l'a exploité, pour en faire un champ, ou une prairie. Chaque famille a ses petites portions de terrain, çà et là disséminées, dont les divisions se dévoilent aisément à l'œil. Les perfectionnements agricoles, les procédés nouveaux, sont inconnus aux Ossalais : la nouveauté ne sied pas à leurs mœurs ; ils s'en tiennent toujours aux usages traditionnels des temps anciens. Les productions de leurs champs et de leurs troupeaux, exploités d'après les

vieux systèmes de leurs aïeux, suffisent à leurs besoins; ils n'en demandent pas davantage.

L'influence des mœurs primitives et la nature du climat donnent lieu à des usages tout particuliers pour les soins des troupeaux, une des principales sources du revenu de ce pays.

Chaque commune possède sur les montagnes de vastes terrains communaux, couverts de bois et de pâturages. Il existe, en outre, plusieurs montagnes, qui sont la propriété de toute la vallée, et dont l'administration est confiée à une commission spéciale. Il y a dans chaque commune un tarif particulier, fixant la somme que les propriétaires doivent payer, pour chaque saison, par tête de bétail, pour jouir du droit de pacage dans les terrains communaux. Quand on veut envoyer les animaux aux pâturages, on se concerte, dans chaque localité, pour réunir séparément en troupeaux distincts, les bœufs, les vaches, les moutons, les brebis, les bestiaux de labourage, les chevaux, les juments : ces troupeaux sont confiés à la garde de pasteurs choisis.

Vers la fin du printemps, lorsque les montagnes replient leur manteau de neige et que les plateaux reverdissent, en se couvrant d'une herbe tendre et succulente, on organise les troupeaux; et les pasteurs partent en caravane, pour monter aux pâturages. A l'avant-garde, marchent des ânes, portant les provisions, quelques ustensiles de ménage et les instruments pour la préparation du beurre et du fromage. Le troupeau suit, escorté des gardiens et de quelques-uns de ces superbes chiens de montagne, à la physionomie douce, à l'allure insouciante, réservant contre les animaux carnassiers leur attitude guerrière et leur terrible courage.

Tout l'été, et pendant une partie de l'automne, les pasteurs vont camper sur les *plats* verdoyants des hauts lieux, zones intermédiaires, qui déploient leurs splendides pelouses, où les petits ruisseaux gazouillent, entre les grands bois des parties inférieures et les cimes infertiles, aux pics décharnés, où des bancs de neige et de glace entretiennent un hiver perpétuel. Les pasteurs de chaque commune ont leurs pâturages distincts et leurs petites cabanes, qui leur servent d'habitation et autour desquelles viennent s'abriter les troupeaux, chaque soir, sous l'œil vigilant de leurs chiens. De temps à autre, un des gardiens de chaque troupeau retourne à son hameau, pour y apporter les productions du laitage, ou chercher de nouvelles provisions.

Pendant qu'une partie des hommes passe sur les hauteurs les plus beaux mois de l'année, bravant le froid, la neige, l'orage et l'avalanche, veillant sur les troupeaux, repoussant les animaux féroces, préparant le lait des brebis et des vaches, tricotant la laine dans les moments de loisir, donnant quelquefois la chasse aux isards, dont les troupeaux errants voyagent fréquemment dans ces mêmes régions, — les femmes des hameaux ne se bornent pas aux occupations du ménage : elles savent remplacer les hommes absents et se livrer, aussi bien qu'eux, aux plus rudes travaux de l'agriculture. Les uns et les autres acceptent volontiers ce genre de vie et de travail, imposé par la nature même du pays qu'ils habitent.

Les bergers parcourent successivement les diverses parties des pacages de leur commune. Ils montent d'abord peu à peu, à mesure que la neige, en s'évaporant, laisse à découvert de

nouvelles pelouses. Puis, aux approches de l'hiver, — quand la neige commence à reprendre son empire sur les plateaux les plus élevés, s'allongeant, de semaine en semaine, en couche permanente, — ils descendent d'étape en étape et opèrent leur retraite à pas lents, fuyant devant le linceul blanc de la saison de mort, qui les ramène peu à peu dans la plaine.



TABLEAU SYNOPTIQUE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CET OUVRAGE

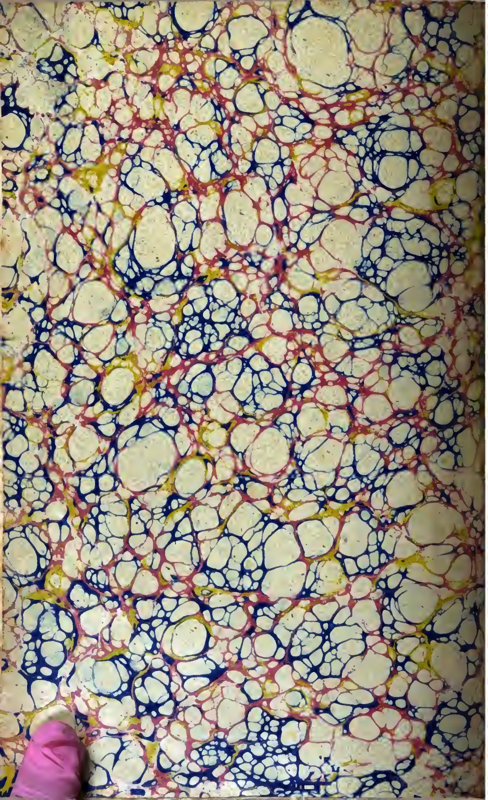
FIN.

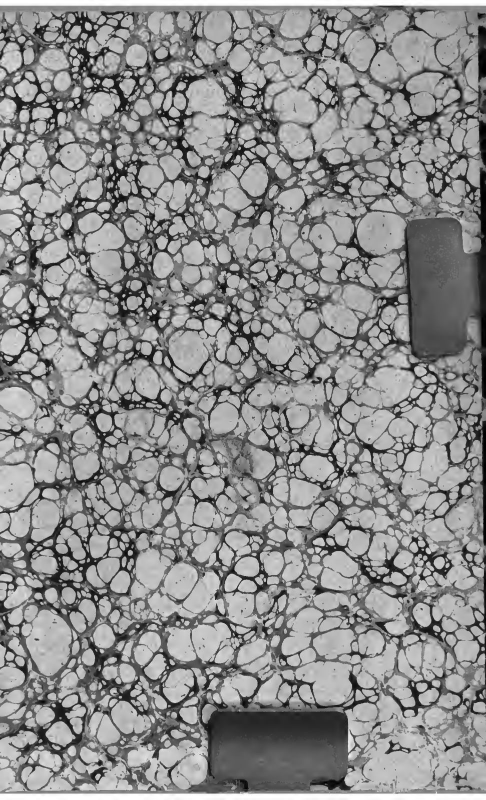


ERRATA

(Correction des fautes d'impression)

PAGES	— LIGNES		
5	9	Au lieu de	*bronchitte*, lisez *bronchite*.
19	12	—	*plein pied*, lisez *plain-pied*.
47	15	—	*atardés*, lisez *attardés*.
49	9	—	*exigents*, lisez *exigeants*.
60 61	7 et 8 1 et 2	—	*salle de Buvette*, lisez *salle de la Buvette*.
83	6	—	*ce cri toujours vrai... douleur*, lisez *ce cri toujours vrai de la douleur*.
99	13 et 14	—	*pro-promènent*, lisez *promènent*.
111	14 et 15	—	*en suivant*, lisez *en traversant*.
118	16	—	*de la grotte au torrent*, lisez *de la route au torrent*.






BIBLIO